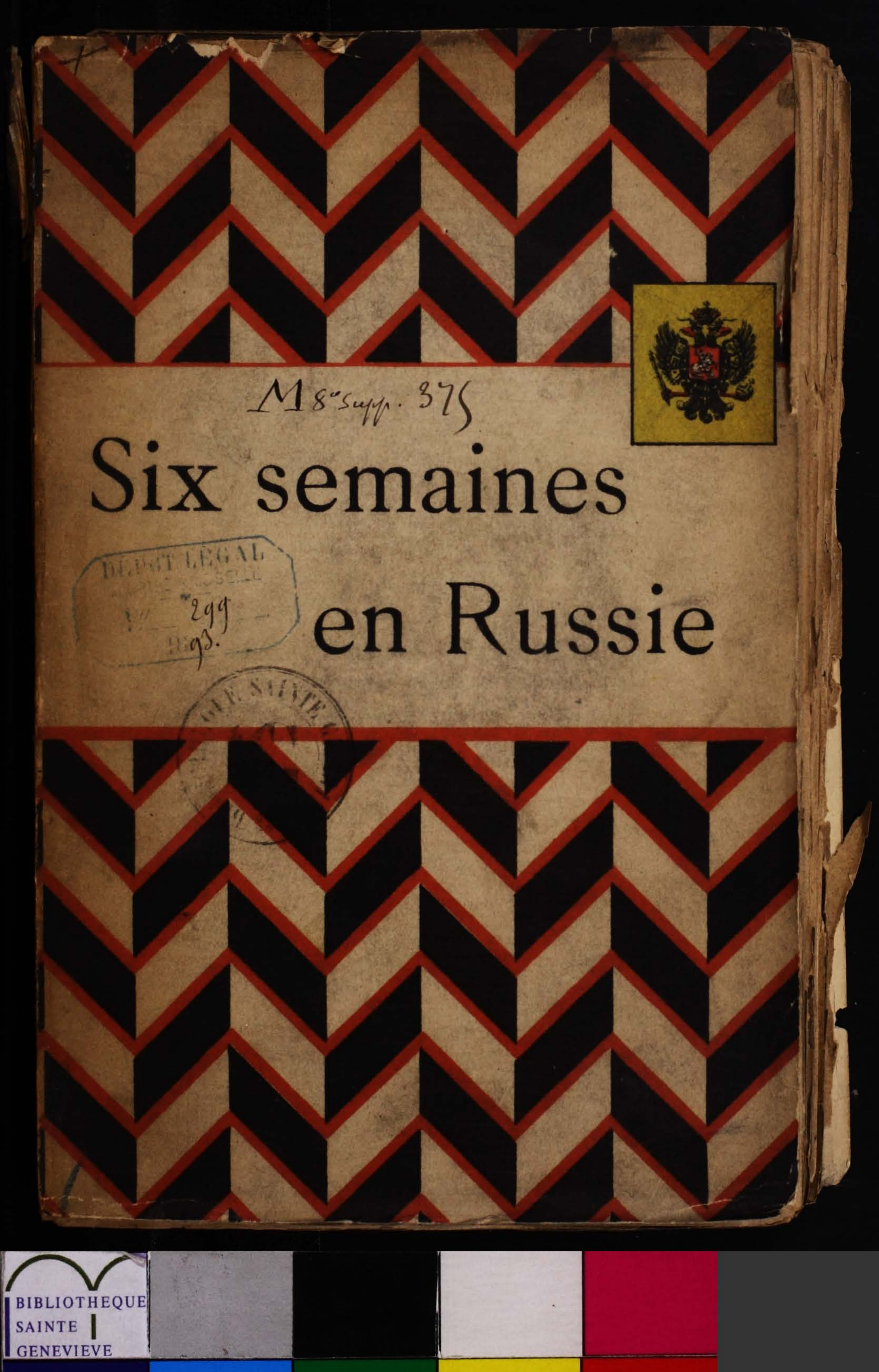
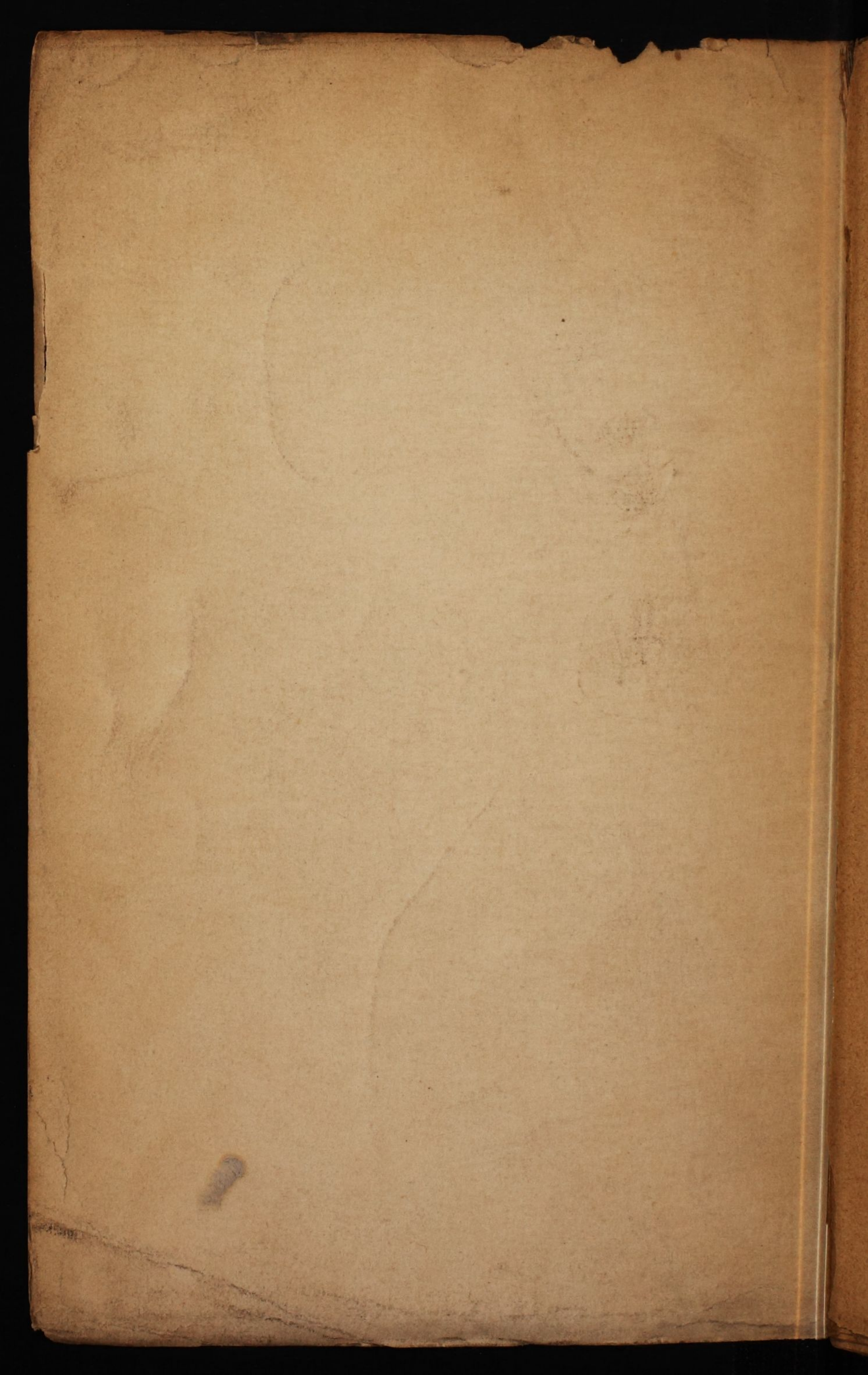
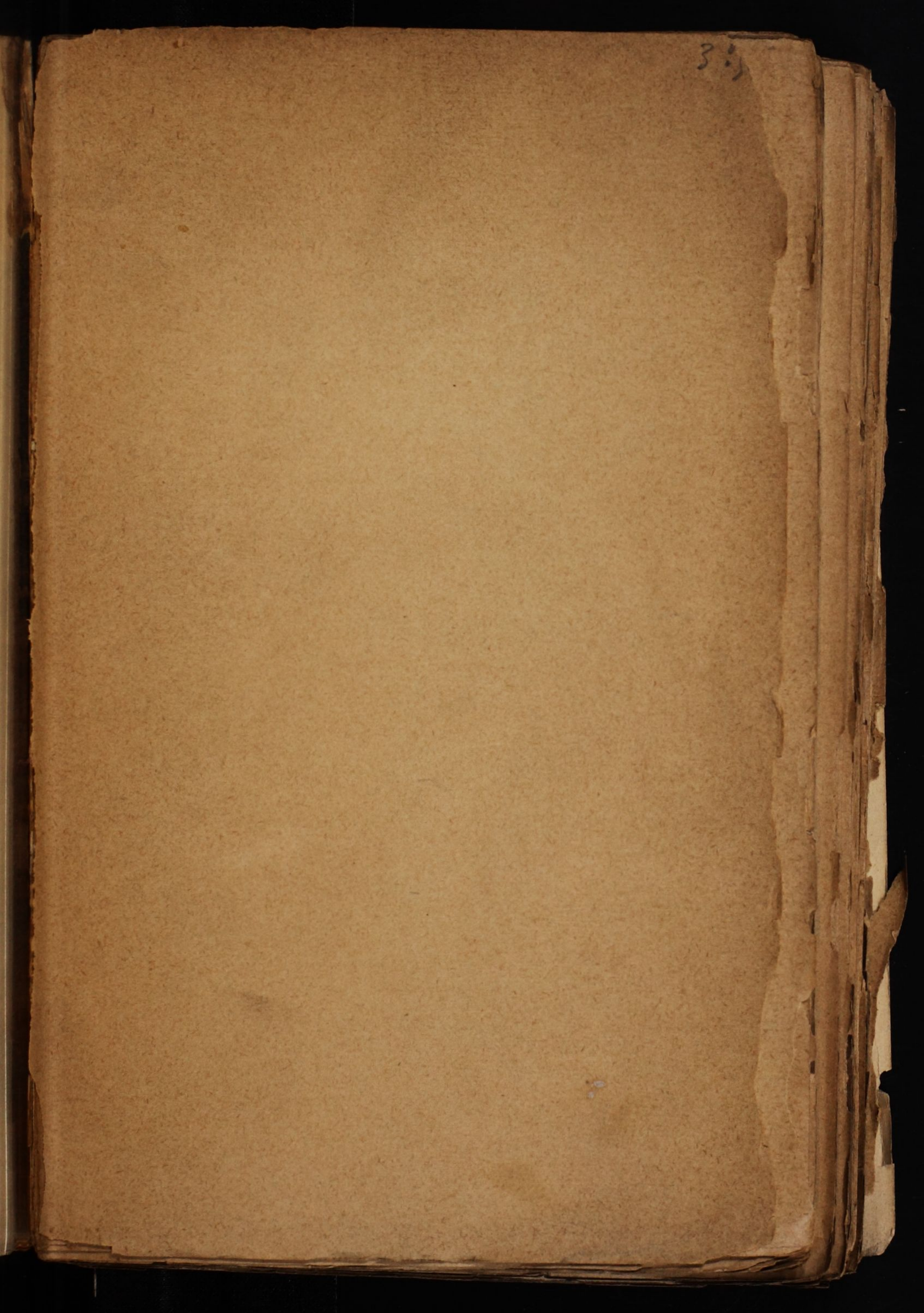

JEAN LEVEL
Six semaines en Russie
PARIS




M 8° Supp. 375
Six semaines
en Russie
DÉPÔT LÉGAL
299
1893.






BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

Six semaines en Russie

NANCY, IMPR. BERGER-LEVRAULT ET Cie

Six semaines en Russie

SITES — MŒURS — BEAUX-ARTS — INDUSTRIE — FINANCES
EXPOSITION DE MOSCOU

PAR

JEAN REVEL

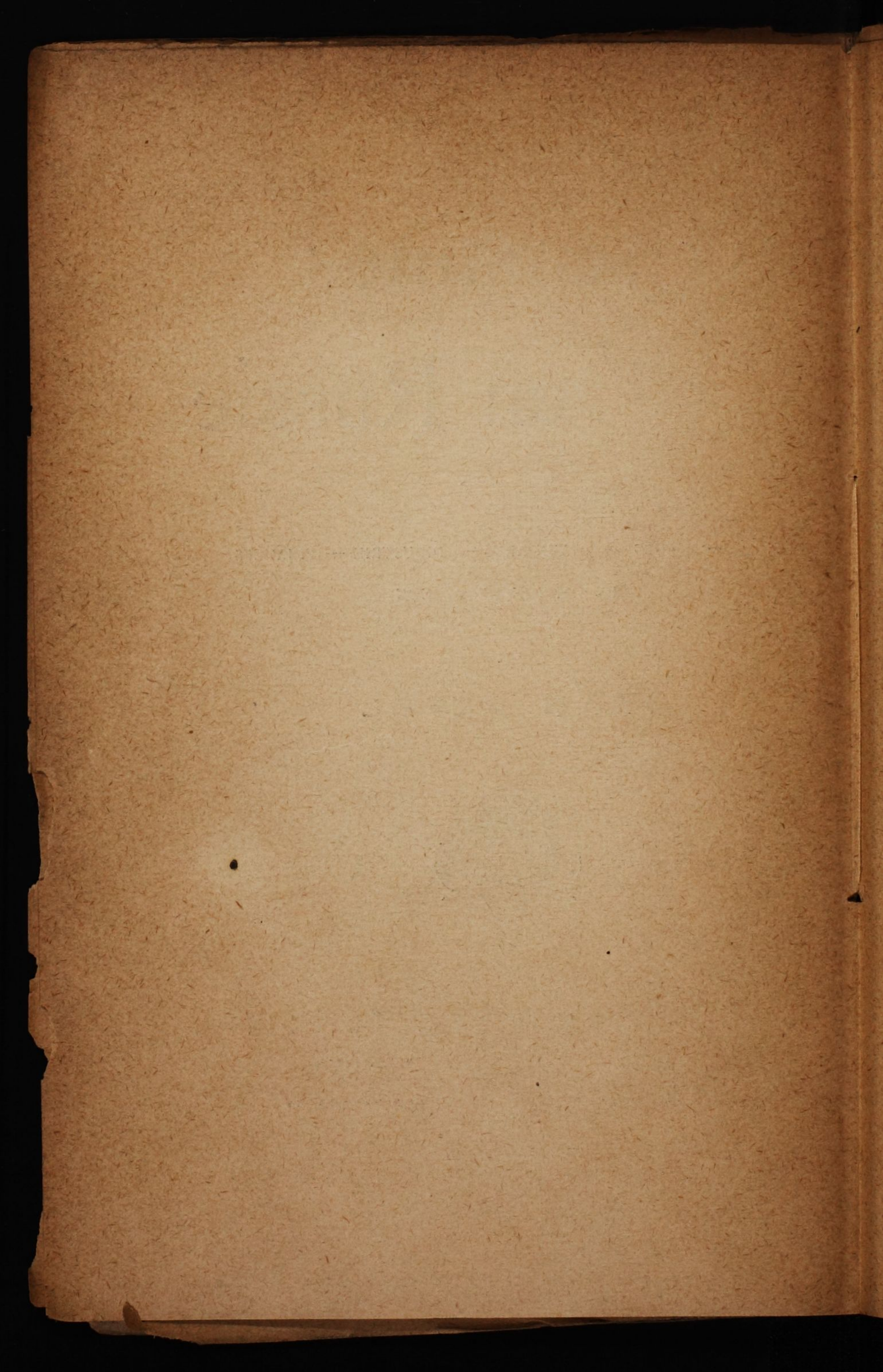


BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1893



A

Armand SILVESTRE

MON COMPAGNON DE VOYAGE

Vous souvient-il, ami, des bureaux de change où nous passions à chaque frontière, pour transformer en monnaie du pays nos billets et nos jaunets? — Vous vous rappelez ce que nous perdions..... Nous nous promettions naïvement d'éviter à l'avenir ces petites déconvenues; c'est pourtant à une opération du même genre que je vous convie aujourd'hui, en vous priant d'accepter la dédicace de mon livre sur la Russie, en échange des mots aimables que vous

avez inscrits à la première page de votre poétique relation.

Je vous donnerai du billon pour de l'or. — Vous perdrez au change, mais je vous sais très généreux, et vous ne verrez que mon intention. Non datur omnibus adire Corinthum, *ce qui voulait dire, même au vieux temps de la Grèce, que parfois il faut se faire pardonner de n'être pas poète.*

Si, comme financier, je trouve le compte mal balancé, laissez-moi croire que ce manque d'équilibre ne vous offensera pas. Par prudence, j'ajoute ce que nous ne trouvons pas aux frontières dans les doigts crochus de qui vous savez.... Je veux dire le trésor de notre amitié sans bornes.

*

AVANT-PROPOS

Des Français ayant organisé à Moscou une exposition, en vue de mieux faire connaître la France à la Russie et de multiplier les relations entre ce grand pays et le nôtre, nous avons voulu étudier de près cette grande manifestation, et nous nous sommes rendus à Moscou par Saint-Pétersbourg, sans négliger de visiter le grand-duché de Finlande, si intéressant et si pittoresque. Notre retour s'est effectué par Varsovie, l'Autriche, la Hongrie et la Bavière.

Au cours de ce voyage, nous avons pu recueillir des indications nombreuses sur la vie économique, les finances, les mœurs, les arts de la Russie.

Le volume que nous publions aujourd'hui renferme donc à la fois les impressions que nous avons ressenties et le résultat des recherches, des investigations d'un caractère plus particulièrement économique, auxquelles nous nous sommes livré pendant ce voyage.

SIX SEMAINES EN RUSSIE

PREMIÈRE PARTIE

DE PARIS A SAINT-PÉTERSBOURG

CHAPITRE Ier

LES BORDS DU RHIN

Avant de visiter Cologne, nous avons voulu jeter un coup d'œil sur *Aix-la-Chapelle*. L'ancienne résidence de Charlemagne (*Aquis prima Galliæ Sedes,* comme le dit une inscription de l'hôtel de ville) présente l'aspect riant d'une station thermale, très fréquentée encore aujourd'hui par une population cosmopolite ; toutefois elle est à peu près délaissée par l'ancienne colonie française qui, avant la guerre, y faisait de

longs séjours. — La cathédrale, dont une partie romane de la fin du VIIIe siècle subsiste encore, a été réparée avec autant de mauvais goût et d'ignorance du style, qu'auraient pu en montrer certains de nos architectes de la période de 1830, avant l'avènement heureux de Viollet-le-Duc. — On admire à Aix-la-Chapelle une chaire rehaussée de sculptures sur ivoire et ornée de feuilles d'or battu incrustées de pierreries; les mosaïques de la coupole et le lustre du XIIe siècle, présents de Frédéric Barberousse, méritent aussi d'attirer l'attention.

Mais le miroitement de cette brillante joaillerie qui avait illuminé nos yeux, était déjà bien près de s'éteindre et de disparaître de notre souvenir quand, le lendemain, nous avons admiré les splendeurs de la cathédrale de *Cologne,* où tous les détails d'architecture sont en parfaite harmonie avec le caractère grandiose de l'édifice. Ce n'est point comme le dôme de Milan, par exemple, le grandissement monstrueux de

quelque œuvre de bijouterie, d'une châsse ou d'un reliquaire, mais l'expression d'un art élevé, où tout est en proportion et en équilibre. Hélas ! que n'a-t-on pu conserver les vitraux de la partie droite, et quelle faute d'orthographe que ces verrières de brasserie aux tons hurlants et aux dessins minutieux, qui veulent être trop savants ! Les vitraux de gauche donnent la sensation d'un riche coloris, et les rayons de soleil, filtrés à travers ces images, viennent dessiner sur les dalles de somptueux tapis d'Orient.

Le musée ne nous retient pas longtemps ; notons pourtant une *Vierge* de Rubens, un *Savetier* de David Ryckert, un Albert Dürer, de naïfs et intéressants Cranach, deux belles esquisses de Véronèse, un Tintoret, un Jordaens, des portraits de Mignard et de Rigaud et une superbe toile de notre ami Roybet, notre Franz Hals, Parisien.

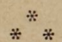
* * *

Nous voici sur le Rhin, embarqués à bord d'un de ces charmants steamers où l'on passe dans un doux *farniente* des journées pleines de rêveries. Le paysage change à tout instant et varie du gracieux au grandiose, depuis les collines chatoyantes de verdure jusqu'aux rochers surmontés de châteaux forts qui dressent sur le ciel bleu leurs silhouettes chevelues et la masse imposante de leurs ruines tapissées de plantes pariétaires.

Voici le « Maus », ancien castel des archevêques de Trèves, dont les contours sont amortis par des végétations et les murailles violemment déchiquetées. La lumière du jour pénètre à travers les créneaux agrandis et l'aspect de ces ruines semble rajeuni par le brillant soleil. La nature est en fête et se rit bien, dans son éternelle jeunesse, des débris attristés du passé; mais que le frisson du soir passe sur ces vieux murs, et que la lune tremblotante les éclaire de ses pâles rayons, alors vous entendrez, comme

dans les « Frères ennemis » de Schumann, sonner au milieu des vents la trompette guerrière qui rappellera les combats sanglants où luttèrent d'une égale bravoure les chevaliers du Maus et les comtes de Katzenelnbogen[1].

En face, nous voyons les restes d'une construction militaire du xve siècle, le *Rheinfels ;* puis la traversée devient de plus en plus pittoresque, nous avons sous les yeux *Bingen*, le *Niederwald, Rüdesheim* et nous arrivons à *Mayence*.



Nous avions, depuis l'avant-veille, franchi les principales étapes de notre armée de Sambre-et-Meuse ; aussi, tout en donnant un pieux souvenir à Jourdan et à Kléber, avions-nous voulu, avec Armand Silvestre

---

1. *Katz* veut dire chat, et c'est par dérision que les seigneurs de Katzenelnbogen avaient appelé *Maus*, souris, le château de leurs ennemis.

et Métivier, interrompre notre navigation et descendre à *Coblentz*[1] afin de visiter le mausolée où reposèrent les cendres de leur compagnon d'armes Marceau, ce héros si pur, tant épris du devoir et si plein de modestie et d'abnégation. Nous nous sommes donc rendus en pèlerinage à *Bassenheim* pour déposer des fleurs sur la tombe de ce général de 24 ans, mort à 27. Alors, comme dans une apparition, nous vîmes les premières années de cet enfant prédestiné, son entrée au régiment d'Angoulême à l'âge de 16 ans, la Bastille, le Rhin, l'armée du Nord; puis la Vendée, le Mans, Savenay,

---

1. Coblentz fut, de 1798 à 1814, le chef-lieu du département français de Rhin-et-Moselle. Sur la place de l'église Saint-Castor, on voit une fontaine sur laquelle se trouve gravée l'inscription suivante :

« An 1812, mémorable par la campagne contre « les Russes, sous le préfectorat de Jules Dozan. »

Et au-dessous :

« Vu et approuvé par nous, commandant russe « de la ville de Coblentz, le 1er janvier 1814.

« Général De Saint-Priest. »

Nantes, Thuin, Charleroi, Fleurus, Gembloux, Onoz; nous voyons Clerfayt battu, Maestricht assiégée, Aix-la-Chapelle enlevée; la Roer, la résistance héroïque de Düren contre toutes les forces réunies de l'armée autrichienne; Bonn et Coblentz, ce pays que nous foulons et où l'armée sans souliers et sans pain a tant souffert pendant l'hiver 1794; et la première reprise de la lutte, le blocus d'Ehrenbreitstein, les combats dans le Hundsrück, Sultzbach et Kirn, Trèves conquis à nos armes, et enfin cet armistice conclu sur la demande du général Kray à la suite de négociations où Marceau sut se montrer diplomate aussi habile et aussi sûr qu'il avait été combattant valeureux. C'est là que ces deux grands chefs de guerre apprirent à se connaître : notre pensée devance alors les batailles heureuses de Birkenfeld et de Freilingen, qui signalèrent la fin de cette trêve, et nous voyons Marceau blessé à mort par le Tyrolien embusqué sur la route d'Alten-

kirchen, après le passage de la forêt d'Höch-stenbach ; nous le trouvons étendu sur un lit funèbre, et le général Kray baignant de ses larmes les restes inanimés de celui qu'il appelait son fils. Au moment où la lumière du jour fuyait ses yeux, n'a-t-il pas vu apparaître la douce image de sa fiancée Agathe de Château-Giron et peut-être Marie Maugars, l'amie d'enfance, et la belle Angélique des Melliers, la jeune Vendéenne qu'il avait sauvée... ?

. . . .

Autour du mausolée tout plein de ces souvenirs, on a donné la sépulture à nos pauvres camarades de la mobile de 1870 morts en captivité à Coblentz. Nous avons déposé sur leurs tombes comme un drapeau de la patrie, des roses du Bengale, des iris bleus et des branches de lilas blanc.

CHAPITRE II

FRANCFORT-BERLIN

Après cette traversée du Rhin si poétique et où tant de souvenirs avaient revécu autour de nous, nous nous rendons à *Francfort*, cette cité des grands manieurs d'or, qui était autrement heureuse au temps de son indépendance, avant Sadowa. Peu de villes présentent un aspect aussi riant, aussi pittoresque. Nous n'avons rencontré nulle part de parcs d'un tracé plus élégant que le Palmen-Garten et le jardin zoologique; la variété des collections de fleurs en est tout à fait remarquable, et ces jardins sont entretenus avec un art qui se développe à souhait pour le plaisir des yeux. Point n'est besoin de dire que nous sommes allés visiter la Bourse qui est un des plus grands marchés de l'Europe, mais, ce qui nous a bien

plus intéressés que cette foire de la hausse et de la baisse, c'est l'Opéra où, grâce à une distribution très ingénieuse d'air froid et d'air chaud, la température reste toujours la même. Nous espérons bien que, dans le devis du nouvel Opéra-Comique de Paris, on n'oubliera pas d'imposer à l'architecte une amélioration aussi appréciable[1].

Nous visitons ensuite l'exposition internationale d'électricité qui nous montre les appareils les plus variés que l'on invente chaque jour pour rendre plus confortable et plus élégant l'éclairage électrique, et nous assistons à un ballet tout à fait de circonstance, « Prométhée » enchaîné pour avoir enlevé à l'Olympe la lumière.

Le lendemain nous différons de quelques heures notre départ pour Berlin, afin d'assister à *Tristan et Iseult*, qui commence à six heures et demie, l'heure chère à Sarcey.

---

1. Voir Annexe A, à la fin de ce volume.

Silvestre, qui préparait son *Ysolde* pour la Comédie-Française, nous avait fait de la légende une peinture d'un coloris celtique qui avait grisé nos imaginations. L'orchestre est placé plus bas que le parquet et le son des cuivres ne déchire pas les oreilles. Cette partition de grande allure est construite sur le mythe cher aux bardes bretons, aux ménestrels et aux troubadours, l'histoire du roi Marck et de Morold. La musique est magistralement soutenue pendant toute la durée des trois actes, et Mme Undricsen, dont la voix est très puissante, fait bien revivre, par son jeu dramatique, cette fable du pays de Cornouailles, cette action héroïque d'un art aussi élevé que les tragédies grecques. Le « Leitmotiv » qui annonce Tristan (Bandrowski) revient à chaque entrée du personnage principal. — Le rôle de Tristan est chaleureusement écrit, mais la voix du ténor nous a semblé un peu sèche. Toutefois la scène d'amour (second acte, le jardin), ce grand duo d'une

passion infinie, a été merveilleusement nuancée, depuis les tendres appels du début jusqu'aux transports de la fin. « O floraison montante d'amoureuse langueur... allégresse exultante ! Tristan ! Iseult ! affranchie du monde, je l'ai gagnée ! » L'entr'acte du second au troisième acte nous fait entendre un long et douloureux solo d'un effet déchirant ; c'est bien ainsi que les héros d'Eschyle devaient exhaler leurs plaintes de géants. — La première partie du troisième acte, le duo entre Tristan blessé et son confident Kurwenall, est peut-être un peu longue, mais, enfin, Iseult paraît et la salle se remplit aussitôt des plus brillantes sonorités que puisse rendre la voix humaine, secondée par un orchestre d'une merveilleuse harmonie.

La dernière scène, la mort d'Iseult, qui soutenue jusque-là par sa confidente Brangienne, retombe inanimée sur le corps de son amant, nous donne l'impression d'une amoureuse extase. Nos âmes étaient prépa-

rées par cette ample mélodie, réminiscence du duo d'amour sur laquelle Iseult chante en attachant son regard sur Tristan : « Quel sourire doux et suave ! son œil s'ouvre grand, limpide. Voyez amis, regardez ! »

*
* *

Nous n'avons pas voulu quitter Francfort, sans visiter la belle cathédrale où notre vaillant ami Charles Toché, le décorateur de Chenonceaux, admirerait en maître les murailles polychromées. Nous allons saluer un Albert Dürer, d'un sentiment très émouvant, que l'on montre à la sacristie. Que de beaux tableaux aussi au Musée Stædel : trois brillantes esquisses de Rubens, un Albert Dürer, un *Saint Sébastien* d'Antonello de Messine et des œuvres de Rembrandt, de Van Dyck, d'Holbein, de Clouet, de Troyon, de Kock, un Kobell et un fin portrait du très aimable Schopenhauer par J. Lunleschutz. — Plus loin, des Breughel,

des Brauwer, des Hobbema, des Wouvermans. A voir aussi Burger, Wagenhauer, Winkelbons, Gérard Dow, Ryckaert, Van de Velde, Van Orley, Quentin Matsys, Hans Grimer, Memling, Stuerbout, Stephan, Van Eyck, Corrège, Bellini, Perugin, Velasquez, Ribeira, Bronzino, Giorgione, Guido Reni, Snyders, Bols, de Gelder, Pieter de Hock.....

*
* *

Mais il nous faut quitter cette ville où l'on a encore le droit d'être Français, et après avoir pris congé de notre vieil ami Rikoff, nous voici embarqués pour Berlin. Ici le tableau va changer quelque peu.

Pour les amateurs d'harmonie nous pourrons dire que nous avons été servis à souhait ; en effet, pendant tout notre séjour à *Berlin*, la pluie n'a cessé de tomber et nous a fait voir la capitale de l'Empire germanique sous les dehors les plus sombres. A

chaque heure s'abattait une nouvelle averse dont le fouet cinglait les palais de plâtre peint qui ne tarderont pas à s'effriter, comme les murailles du dôme, dont les larges lambeaux pendent mélancoliquement sous les fenêtres du palais impérial. — La promenade d'Unter den Linden représente bien le Versailles d'un parvenu ; l'électeur de Brandebourg devenu l'arbitre du monde y est fort bien dans son cadre. L'Académie royale, l'Opéra, l'Université, nous montrent une application confuse et mal comprise des ornements grecs et romains superposés sans préoccupation d'échelle ni d'équilibre, et, sur les toits, des chevaux grêles et étriqués qui dessinent une silhouette de rossinantes et semblent de gigantesques hiéroglyphes. — Cette appréciation sévère, mais juste, une fois faite, et la distinction bien établie entre la vieille civilisation des villes du Rhin et les allures fort prétentieuses de messieurs les Berlinois, entrons dans le Musée royal, et nous ne tarderons pas à

oublier les façades grotesques et le Thiergarten boueux.

Admirons d'abord les hauts-reliefs rapportés des fouilles de Pergame, toutes ces statues ailées d'une majesté divine et ce lion victorieux qui va broyer dans sa gueule la tête d'un géant dont le corps se roidit par la douleur. Tout en haut de cette rotonde, les murs sont couverts de reproductions en tapisserie, des *Actes des Apôtres* de Raphaël dont les originaux sont au Vatican. La tonalité générale est d'un bleu de Prusse qui fatigue les yeux.

On passerait, nous en convenons volontiers, d'excellentes matinées à vivre au milieu des tableaux des écoles française, italienne, espagnole, allemande et flamande.

Citons au hasard du souvenir les tableaux qui ont le plus attiré notre attention : Luca Signorelli, Boticelli, Fra Paolo Lippi, Antonello de Messine, Crivelli, Mantegna, dont les personnages ont de si douces figures et un ajustement d'une allure encore toute

gothique ; Carpaccio, qui nous rappelle nos meilleures émotions à l'Académie de Venise; un splendide André del Sarte, puis Gaudenzio Ferrari, Lorenzo Lotto, Sébastien del Piombo, Palma le Vieux, Corrège, de somptueux Velasquez d'un tour de brosse chaleureux, des Pompeo Batoni, des Titien, des Ribeira, et pour finir des Tiepolo, chers à notre Vénitien Charles Toché. Notons encore Largillière, Joost Suterman, Domenico Feti, Greuze, Fr. de Troy, Antoine Watteau et Antonio Vivarini, où, par un procédé que nous n'approuvons pas, certaines couleurs et divers ornements, les ors, par exemple, sont en relief ; des Van Dyck, des Rubens éblouissants de couleur qui jettent la lumière dans toute la salle, des Thomas de Kaiser, Nicolas Elias, Albert Dürer, Rogier Van der Weyden, notre vieux maître flamand, de nombreux Rembrandt où le chaud coloris et les effets de lumière font apparaître les formes humaines dans de vibrantes visions, un délicieux Pieter de

Hock, Gérard ter Borg, une *Sorcière* et un *Enfant* de Franz Hals, un *Paysage* de Van der Neert, Adrien Van de Velde, Van Ostade, etc., etc.

*
* *

Nous avons voulu voir aussi le *Panorama de Sedan,* afin de nous rendre compte de la façon dont les vainqueurs ont représenté nos combattants dans cette lutte terrible.

Le peintre avait-il fait taire sa haine et s'était-il inspiré des procédés de notre regretté ami Alphonse de Neuville qui, dans tous ses tableaux, donna toujours même crâne tournure aux Prussiens et à nos troupiers ? Nous devons convenir que, sans aller jusqu'à rendre le cri du cœur du vieil empereur Guillaume : « Ah ! les braves gens ! », le peintre n'a pas voulu rechercher, en avilissant l'attitude de nos soldats, une popularité malsaine parmi ses compa-

triotes. — Le paysage ardennais, au milieu duquel nous avons vécu quatre années, est bien traduit, tout y est à point et le ton en est très juste, mais rien ne rend le souffle tragique de la bataille suprême ; on assiste seulement à des escarmouches isolées, on ne se sent pas étreint dans ce cercle de fer et de feu où sont venues sombrer nos vaillantes troupes de Sébastopol, de Solférino et de Magenta. — Dans trois dioramas sont représentés : le général Reille, venant en parlementaire demander une audience à l'empereur Guillaume, l'entrevue des empereurs et Bismarck se rendant à cheval à la rencontre de Napoléon III. Ces peintures nous en disent moins que le souvenir de nos promenades au funèbre champ de la défaite, alors qu'un colonel de nos amis, aide de camp de l'Empereur en 1870, aujourd'hui divisionnaire, nous retraçait son impression pendant la nuit qui avait précédé la bataille et l'apparition tumultueuse et tragique qui le saisit à cette heure où

tout reposait autour de lui, et où il vit nos soldats luttant désespérés, écrasés par le nombre et enveloppés de tous côtés.

En sortant du panorama nous trouvons à l'étalage d'un libraire une petite plaquette signée de l'écrivain Hacklænder et intitulée : *Ein Schloss in den Ardennen* (Un château dans les Ardennes), dont la couverture était ornée de cavaliers et de fantassins allemands. N'était-ce point un récit fantaisiste, humouristique peut-être, rappelant la joie du conquérant et les tristesses des vaincus? Eh oui! notre attente ne fut point trompée, l'auteur raconte d'abord la bataille de Sedan, où notre armée prise comme dans une souricière « ne peut pas obéir à un sauve-qui-peut comme à Wœrth et à Wissembourg ». Quelle délicatesse dans ce coup de patte à la prussienne ! Malheureusement pour le romancier, les récits militaires de ces batailles publiés par l'état-major allemand lui-même, célèbrent le courage déployé par les soldats français dans ces

deux malheureuses journées. Mais Hackländer n'y regarde pas de si près ; l'Empereur est prisonnier, il arrive dans un équipage attelé à la Daumont et remet son épée à Guillaume qui le traite avec hauteur. Voici où commence le petit scénario : un jeune officier français blessé, accompagné d'un zouave, son ordonnance, est tombé sur le champ de bataille à côté d'un officier prussien blessé comme lui ; l'officier français commande au zouave d'achever l'officier prussien — voilà qui nous ressemble tout à fait et comme la scène est bien prise sur le vif ! — le zouave s'y refuse, prodigue au contraire ses soins au blessé, quand survient un capitaine de hulans à la tête d'une escouade qui donne l'ordre de conduire au château voisin l'officier prussien et l'officier français. Comme par hasard, ce château appartenait au père de notre jeune compatriote, et savez-vous ce que ces braves gens faisaient pendant la bataille ? Ils jouaient au whist ! Pourquoi, me direz-

vous, cette lutte leur était-elle indifférente? C'est bien simple, dit Hacklænder, le marquis était légitimiste, le duc orléaniste, un troisième était bonapartiste, et le quatrième républicain ; cette bataille pouvait ouvrir à plusieurs d'entre eux des espérances ! ! ... Cependant on annonce au château l'arrivée d'une escouade de Prussiens escortant des prisonniers ; plus de cent Français se sont déjà réfugiés au château, ils tremblent à l'approche de cette poignée de soi-disant Prussiens qui ne sont autres que des Français affublés de casques prussiens. Remis de leur frayeur, ils veulent écharper les prisonniers prussiens, mais le duc s'y oppose. Surviennent alors deux femmes dans lesquelles on veut voir des espionnes, elles cherchent un jeune officier prussien, le fiancé de la demoiselle... Inutile de dire, n'est-ce pas? que ce jeune officier est bien celui qui est recueilli au château, il emmène sa fiancée, se marie, etc. ; pour finir, l'auteur, pris d'un remords qui s'explique, re-

marque que le zouave à qui il a donné un si beau rôle n'est sans doute pas un véritable Français. — Nous avons cru qu'il n'était pas inutile d'analyser cet échantillon de littérature qui en dit plus que certaines discussions du Reichstag.

*
* *

Après les incidents si regrettables qui ont eu lieu à propos de l'invitation faite à nos compatriotes d'envoyer leurs œuvres à l'exposition internationale de Berlin, nous étions curieux de visiter cette exposition où sont représentés seulement quelques artistes français. Nous avons retrouvé parmi les artistes étrangers bon nombre de figures de connaissance qui exposent chaque année aux Salons de Paris. — Nous devons avouer que l'ancien royaume de Prusse est assez peu représenté parmi les exposants.

*
* *

Le soir de notre départ et avant de nous livrer au sleeping-car qui devait nous conduire à Saint-Pétersbourg, nous avons assisté, à l'Opéra de Berlin, à une représentation de *Carmen* où Mlle Rothaufer a chanté et exécuté le rôle avec un talent des plus dramatiques et une voix chaude et passionnée. Dès le premier acte, quand elle est amenée à la prison, c'est à moitié à l'oreille de José, partie à l'officier qu'elle chante l'Habanéro : « L'amour est enfant de Bohême. » Cette déclaration à double effet rend bien compte du caractère de la Bohémienne et nous prépare à la scène de la posada où chacun aura son tour des faveurs libéralement distribuées. Signalons encore quelques différences d'interprétation et de mise en scène ; la posada est à ciel ouvert, j'estime qu'il est plus logique de la représenter mieux close. Carmen, plus rangée, moins turbulente — Berlin n'est pas Séville, — ne casse pas l'assiette pour essayer d'en faire des castagnettes. Au troisième

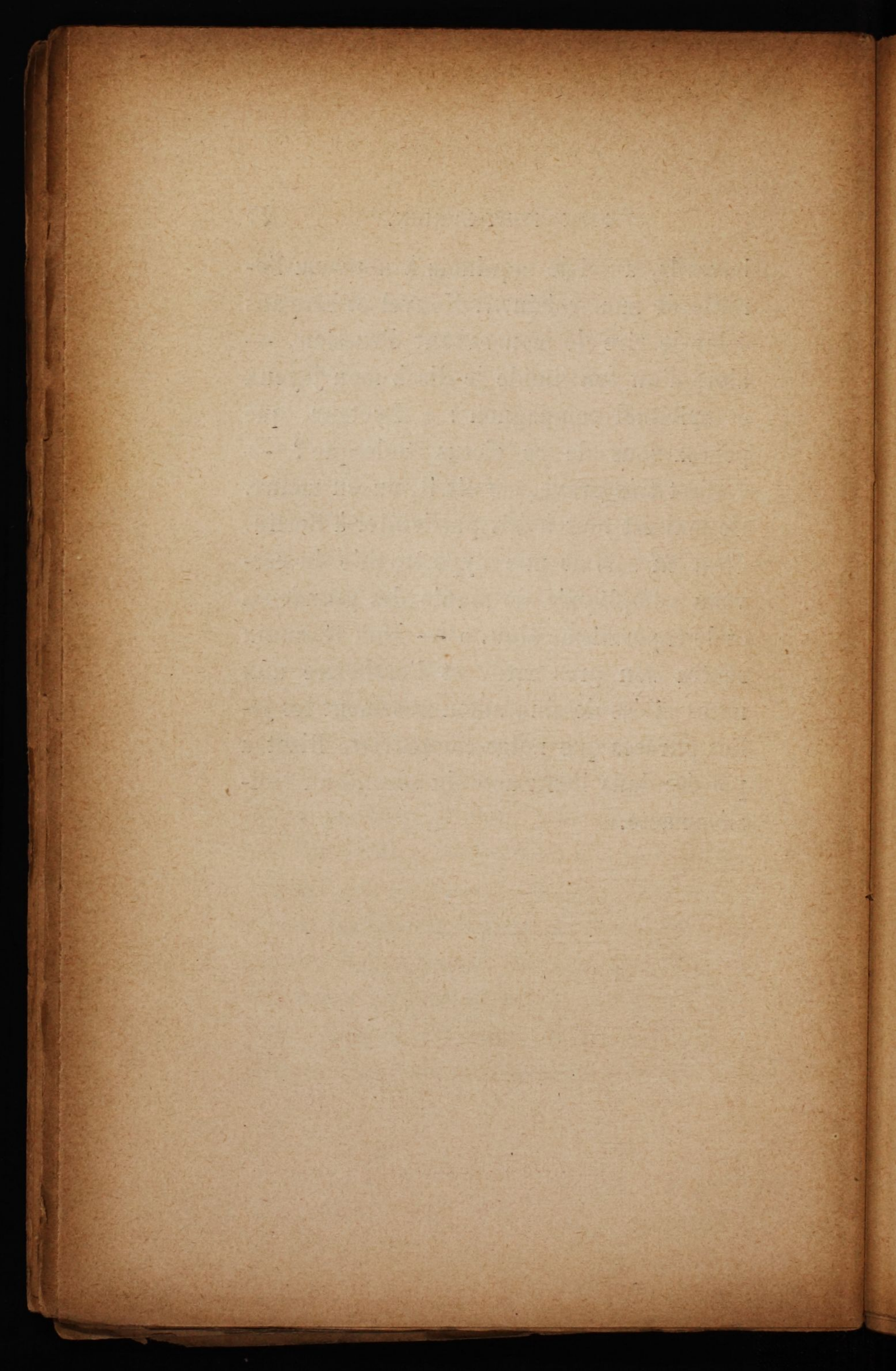
acte, Mercédès (De Jonghe) et Frasquita (Ropla) ont le tort de ne pas chanter, assises sur un ballot de contrebande, le duo des cartes. Le chœur du commencement du quatrième acte, « Pour deux cuartos... » est supprimé et remplacé par un gracieux ballet. Quant à la parade, où tous les comparses arrivent armés d'épées, c'est peut-être un peu trop de caporalisme, et il nous semble qu'il y a là beaucoup de bouchers pour un seul taureau; en Espagne, on ne voit dans la corida qu'une seule épée, c'est celle du toréro, d'où son nom de la Spada (épée).

A Berlin, comme à Francfort, les dames qui assistent à la représentation à l'orchestre doivent enlever leur chapeau. La salle est presque dans l'ombre quand le rideau se lève, seule la scène est éclairée ; pendant les entr'actes on se rend au foyer, où le buffet est assiégé : c'est à qui boira du *Maitrank* (vin du Rhin parfumé d'orange et de plantes aromatiques), de la bière ou des vins de

tous genres ; on y dévore aussi des gâteaux et de gigantesques sandwichs. — Les officiers forment cercle au milieu du foyer.

Mon récit du théâtre de Berlin ne serait pas complet si je ne vous racontais que mon voisin de droite m'éclatait de rire en pleine figure chaque fois que j'aventurais dans l'oreille de mon compagnon de voyage une réflexion quelconque. C'était un bon Berlinois, excellent musicien sans doute, comme la plupart de ses compatriotes, mais très préoccupé du sujet de Mérimée qu'il expliquait avec force détails à son fils. Ce qui le frappait surtout dans *Carmen*, c'était que le militaire José était accablé de tous les maux parce qu'il avait « téserté ». Ébloui par l'étonnante profondeur de ces considérations sur le Code militaire, j'aurais dû rester silencieux comme il convient à un vaincu et il m'aurait fallu, je le sens bien, demeurer hypnotisé par le savoir scientifique de mon riverain de fauteuil, mais chacun sait que les Français sont un peu

bavards, aussi je taquinais à nouveau l'oreille de mon voisin.... Nouvel et bruyant éclat de rire de mon savant Prussien, — alors d'un ton timide je dis à mon joyeux et spirituel compagnon : « Docteur, que pensez-vous de ce rictus tudesque ? — « C'est très grave, me dit-il, on en meurt. Ce mal est tout à fait particulier à Berlin. C'est en somme une hypertrophie du cerveau compliquée de manie des grandeurs et de caporalisme aigu. » — Mon Germain rentra son gros rire, et l'orchestre aux notes ailées dessina amoureusement les jolies phrases que notre compatriote Bizet a placées dans l'entr'acte du second au troisième acte.



DEUXIÈME PARTIE

EN RUSSIE

CHAPITRE Ier

NOTRE-DAME DE KAZAN — LES ILES DE LA NÉVA

La route de Berlin à Saint-Pétersbourg s'effectue en 40 heures ; grâce aux sleepings et à une forte dose de bonne humeur, ce trajet, d'une seule traite, ne nous a pas semblé trop long. A Vierzbolovo ou Virballen, frontière russe, tous nos bagages sont descendus par les moujiks aux longs tabliers, pour la visite de la douane ; mais sur le vu de nos libres-parcours et de quelques lettres, nous sommes vite tenus quittes de cette longue et fastidieuse formalité. Le

visa est apposé sur nos malles et nous entrons dans le buffet, où chacun va choisir lui-même les mets à sa convenance; nous prenons d'excellentes gelinottes et du bitok (croquettes de bœuf haché) arrosé d'un thé très parfumé, aromatisé de citron. — Nous traversons la Lithuanie, où partout de malheureuses femmes couraient pieds nus sous la pluie. — Les arrêts principaux ont lieu aux buffets de Kovno, de Vilna, de Louga, et de Gatchina, résidence impériale où se trouve en ce moment le Tsar. Des sentinelles sont échelonnées le long de la voie ferrée, d'autres soldats bivouaquent sous la tente. — Encore quelques charmants paysages au doux feuillage, quelques champs de seigle et d'avoine, une petite gare où le prêtre célèbre l'office divin, auquel assistent, avec recueillement, des paysans agenouillés, et nous entrons à Saint-Pétersbourg.

*
* *

Nous voici en quelques instants sur la perspective Nevskii où roulent les drojki [1], voitures minuscules aux attelages légers, dont les petits chevaux, vifs et endiablés, sont habillés de harnais ornés de clous et de chaînettes de cuivre. Ces véhicules pittoresques sont complétés par les silhouettes amusantes des cochers vêtus de longues houppelandes à la jupe plissée et casqués d'un chapeau haut de forme, évidé dans le milieu et garni d'un large ruban. Dans le tourbillonnement de ces voitures toujours lancées à fond de train brillent les uniformes militaires les plus variés : le Cosaque à la casquette rouge, les chasseurs au bonnet d'astrakan orné d'un soleil d'argent, les Tartares dont la poitrine est agrémentée dans toute sa largeur, à la hauteur des pectoraux, d'une

1. La transcription des mots russes en caractères latins présentant certaines difficultés, nous avons prié un de nos amis, M. le Dr Lelong, breveté de l'École des langues orientales et professeur de langue russe au Cercle militaire, de vouloir bien s'acquitter de cette tâche.

cartouchière formant un gracieux arrangement. Le soleil qui apparaît enfin fait vibrer les couleurs jaunes, rouges, vertes et orange des maisons, sur lesquelles nous déchiffrons à peu près, grâce à une petite leçon d'alphabet prise en chemin de fer avec un aimable banquier de Pétersbourg, les enseignes écrites dans ces lettres russes d'un caractère si ornemental et si décoratif. — Nous arrivons ainsi à l'hôtel d'Europe.

A peine installés dans nos appartements, nous avons hâte de nous retrouver sur la perspective Nevskii, ce long boulevard qui va de l'amirauté à la gare de Moscou et au couvent de Nevskii [1]. Le premier monument qui frappe nos regards est l'*église de Kazan*, bâtie par Paul Ier, devant laquelle les fidèles, même les cochers sur leur siège, se signent par trois fois. Comme Saint-Pierre de Rome elle est entourée d'une colonnade

1. Le périmètre de Saint-Pétersbourg est presque égal à celui de Paris, quoique la population n'atteigne pas un million.

devant laquelle se dressent les statues en bronze de Koutousov et de Barclay de Tolly; les portes de bronze sont rehaussées de belles sculptures qui rappellent celles du dôme de Pise ou du baptistaire de Florence. — La liturgie grecque célèbre aujourd'hui la fête de l'Ascension, aussi de nombreux fidèles sont-ils groupés au pied de la chaire, où un pope, le front ceint d'un bandeau noir, qui lui retombe sur les épaules, lit les livres saints. L'Iconostase, où sont réunies les images de la Vierge et des saints, ruisselle de diamants et de pierres précieuses, sertis dans l'or des icones; la lumière des cierges fait étinceler le métal et jette des feux dans ces pierreries aux mille facettes qui ont brillé dans les colliers et les diadèmes des princesses avant d'être consacrées à la Vierge vénérée des Russes. Dans les niches on aperçoit les statues du grand-duc Vladimir, d'Alexandre Nevskii, de saint Jean et de saint André, puis des trophées, des étendards turcs et persans et

des drapeaux français surmontés de l'aigle impériale (nous y lisons les numéros de régiments : 140, 134, 28, 125, 44, 146); le bâton du maréchal Davout pris à Hambourg; des dépouilles des peuples du Caucase et sur des cartouches, les clefs de 28 citadelles conquises. — N'avait-on pas raconté en France, il y a trois ans, que nous nous proposions, sur l'initiative de la Russie, de nous restituer réciproquement les étendards pris sur les champs de bataille, afin de témoigner publiquement que nos armées, qui se sont battues en Crimée de façon si chevaleresque, étaient alliées aujourd'hui et qu'il ne restait plus rien des dissentiments d'autrefois ? J'estime, pour mon compte, qu'une démonstration de ce genre serait d'un grand effet sur les deux peuples et sur l'Europe, mais je persiste à croire que ce projet était un petit roman créé par un écrivain à l'imagination vive. Nous savons à quoi nous en tenir au sujet des Russes, nous avons appris, depuis quelques années,

à les mieux connaître dans les œuvres de Tolstoï et de Dostoïevskii et dans les études si intéressantes de Vogüé, sans oublier les travaux historiques si substantiels de notre ancien collègue Rambaud. Nous nous comprenons sans effort, et si le mot d'alliance paraît trop gros à des diplomates sceptiques, remplaçons le par le mot sympathies, peut-être ne seront-elles pas toujours platoniques[1].

Entre l'église de Kazan et le Gostinii Dvor, vaste bazar où sont mis en vente les objets de consommation et d'ameublement les plus variés, nous visitons la *Douma*, qui est le siège du conseil municipal élu par un corps électoral comprenant trois classes d'électeurs, basées sur le cens[2]. A la tête

1. Nous n'avons voulu rien changer aux termes de cette appréciation que nous avions déjà formulée dans le numéro du 25 juin 1891 de la *Grande Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, parue quelques semaines avant la grande manifestation de Cronstadt.

2. La première classe comporte 400 citoyens, payant en commun 629,000 roubles de contribu-

de cette municipalité se trouve le maire, qui est choisi sur une liste de deux candidats présentés par le conseil au préfet de la ville.

Pour finir la journée, nous sommes allés nous promener aux *Iles*, en traversant la Néva sur le pont de bateaux; de ce point, qui nous rappelle la vue du grand canal à Venise (la Néva, qui est large comme cinq fois la Seine, représente en effet un vaste bassin), le dôme d'or de l'église Isaac nous apparaît illuminé des feux du soleil couchant; la Bourse, la Douane, l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, où sont les tombeaux des Tsars, jettent des notes pittoresques dans ce paysage auquel les flots agités donnent du mouvement.

Nous arrivons à la pointe des îles et nous

---

tions; la seconde est composée de 727 électeurs qui acquittent en commun une somme de 628,000 roubles; font partie de la troisième classe 17,000 citoyens qui sont imposés individuellement à 628 roubles. — Les femmes sont électeurs, mais votent par procuration.

assistons, à dix heures du soir, au coucher du soleil qui disparaît pendant trois heures à peine dans un manteau de pourpre frangé d'or qui longtemps encore fait resplendir l'horizon. Nous parcourons ensuite les promenades où se porte en été, chaque soir, la population pétersbourgeoise : les massifs d'arbres les plus touffus, les routes coupées de ponts, sous lesquels fuient des eaux qui reflètent ce paysage enchanteur, et çà et là de rustiques villas très animées ; voilà le lieu de plaisance qui remplace ici l'allée des Acacias. Les voitures filent et se croisent sans jamais se heurter ; les petits drojki passent fièrement et au grand trot près des landaus des ambassadeurs où s'étale à côté du cocher un chasseur au chapeau bicorne rehaussé de plumes ; de belles dames agrémentent aussi la promenade et chacun prend le frais dans un silence presque religieux, sous le ciel qui reste toujours éclairé, bien que le soleil soit déjà loin de nous ; — à dix heures et demie, on peut encore

lire son journal sans le secours d'un bec de gaz.

Au cours de cette promenade nous sommes allés visiter le théâtre en plein air d'Arcadia et ensuite le jardin zoologique, où l'on entend de la musique coupée de pantomime et d'exhibitions de chiens savants.

A notre retour, un aimable Russe à qui je montrais les moujiks, tristes mais résignés, qui prenaient l'air devant les portes des villas, me raconte l'anecdote suivante, qui eut lieu au temps où le prince de Bismarck représentait la Prusse à la cour de Russie. Un jour qu'il avait manqué le train pour se rendre à Gatchina, où chassait le Tsar, il avise un moujik : « Va vite, arrive à temps, et je te paierai bien. » Le cocher le mène à fond de train à travers champs, fossés et fondrières, si bien que le futur chancelier lui dit : « Prends garde, tu vas verser. » — « Ça ne fait rien (*nitchego*)[1] », dit le

---

1. Prononcez *Nitchevo*.

moujik. Un instant après la voiture était renversée et Bismarck roulait à terre; furieux, il prit une barre de fer de la voiture et battit le malheureux qui répondait toujours : « Nitchego ». En souvenir de quoi, Bismarck fit exécuter avec la barre de fer un anneau sur lequel il inscrivit : *Nitchego*, devise qui, pour lui, représentait le peuple russe, résigné dans le malheur et héroïque avec abnégation.

*
* *

Chaque soir, nous retournons aux « Iles », et tout ce que nous voyons excitant notre curiosité, nous nous livrons aux conversations les plus variées sur les mœurs de la Russie que notre aimable cicerone compare à celles de notre chère France qu'il connaît très bien. Que d'appréciations justes et fines nous sont restées dans l'esprit! Nous renonçons à les remettre en forme, bien assuré qu'elles y perdraient de leur saveur.

Tout y passait, et au moment de nous quitter à l'hôtel, alors que le soleil préparait son petit lever, notre ami nous faisait encore remarquer que le portier qui nous attendait veillant tandis que sommeille son collègue diurne qu'il remplace, jouait avec lui un rôle très important de surveillants et d'informateurs de la police. Les indications données par eux sont soigneusement relevées sur des fiches individuelles tenues pour chaque habitant dans chacun des 45 commissariats de la ville. Les commissaires et leurs adjoints sont le plus souvent des officiers. Ajoutons que pour la célérité des recherches à faire la fiche des suspects est de couleur rouge.

CHAPITRE II

LA CUISINE RUSSE — GALERIES DE L'ERMITAGE — PALAIS D'HIVER — L'ÉGLISE ISAAC — ÉGLISE DES APÔTRES SAINTS PIERRE ET PAUL

Nous nous étions promis de faire un repas tout à fait à la russe afin de compléter notre instruction sur les méthodes culinaires de la Russie dont nous avions pu déjà prendre quelques notions dans les différents buffets, chez Denon, aux hôtels d'Europe et de France et chez Content ; aussi sommes-nous allés au restaurant de Malo-Jaroslavetz où l'on nous a servi d'abord des *zakouski*, c'est-à-dire une série de hors-d'œuvre que l'on mange avant le repas en les arrosant de kümmel, d'amer anglais ou de *sorbiew* de *négyn*. La table s'est trouvée en un instant garnie de saumon fumé,

d'anchois marinés et de divers autres poissons, de jambon cuit et cru, de cornichons, d'oignons coupés, de radis roses et blancs, de fromage de gruyère et de beurre. D'habitude, les zakouski se mangent debout à un bar placé dans la salle à manger ou dans une salle voisine. Puis, nous avons commandé une *oukha* ou soupe de poisson à la lotte, et un sterlet du Volga, poisson très recherché en Russie, qu'on nous a montré d'abord dans une bassine vivant et frétillant ; pour prendre patience, nous avons mangé d'abord les zakouski, puis savouré l'oukha tout en trouvant que la lotte était un poisson de haute marque, réservant d'ailleurs nos appétits pour le sterlet. Quelle ne fut pas notre surprise, quand après la pantomime la plus compliquée exécutée par notre ami Métivier, et faute de pouvoir nous exprimer en une langue commune, nous apprîmes que le poisson qui faisait merveille dans le potage n'était autre que le sterlet lui-même; nous avions donc mangé

du sterlet sans le savoir; aussi, nous sommes-nous bien juré de commander une autre fois ce poisson à la maître d'hôtel ou à la russe, afin de mieux assurer notre jugement.

Nous arrosons cette petite surprise de Goursuff, champagne russe clairet, assez agréable à boire, puis nous nous rendons à l'Ermitage où des appariteurs en robe rouge avec pèlerine galonnée de trois rangs de passementerie semée d'armes impériales, s'emparent de nos manteaux et cannes qui sont pendus sans numéros au vestiaire. Rien n'égale la dextérité des huissiers en Russie, pour reconnaître les vêtements dont ils ont débarrassé les visiteurs. La Galerie de l'*Ermitage*, construite par l'empereur Nicolas, en 1839, fut ainsi nommée du petit palais[1] où la Grande Catherine aimait à se

1. Ce minuscule palais, voisin du Palais d'hiver, avait été construit en 1765 par l'architecte français Vallin de la Motte. — On montre encore à la porte de la galerie Romanov un tableau sur lequel Cathe-

retirer, dans la compagnie de Grimm, Orlov, Diderot, Potemkin, Harris, Zavadovskii, le prince de Ligne, Bezdorodka, Ségur, Zoubov et Cobentzel. La magnifique collection des tableaux acquis par Catherine II continua à s'enrichir sous le règne de ses successeurs, qui tous, à l'exception de Paul Ier, tinrent à honneur d'embellir cette galerie qui est aujourd'hui la plus belle de l'Europe.

Nous nous bornons à visiter aujourd'hui la *Galerie de Pierre-le-Grand*, où l'on a

---

rine avait fait inscrire les statuts des réunions familières. Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire ce règlement intérieur qui a servi de loi à tant de beaux esprits :

1° Que celui qui entre ici dépose d'abord son rang, son chapeau et surtout son épée ;

2° Laissez à la porte vos droits de préséance, votre orgueil et tout ce qui y ressemble ;

3° Soyez gais, mais ne gâtez rien ; ne cassez, ne dérangez quoi que ce soit ;

4° Restez assis ou debout ; promenez-vous à votre guise, sans égard pour personne ;

5° Parlez modérément et pas trop haut, pour ne pas assourdir les oreilles, ni casser la tête aux autres ;

6° Discutez sans colère ni passion ;

7° Ne soupirez, ne bâillez et n'ennuyez personne ;

groupé tous les souvenirs qui rappellent le fondateur de la Russie; nous admirons la statue en cire, grandeur nature, de ce géant qui est revêtu des insignes impériaux; plus loin, son buste, des peintures qui le représentent sur son lit de mort, le moulage en bronze de sa tête, son cheval et ses chiens empaillés, les métiers dont il s'est servi, une pièce de fer forgée par lui, la reproduction en miniature de la cabane où il a vécu dans les chantiers, suivant la légende qui a souvent servi à la littérature de l'époque,

---

8° Dans tous les jeux innocents, mettez-vous toujours de la partie, quoi que l'on vous propose;

9° Mangez de tout ce qui est doux, savoureux, mais buvez avec modération, en sorte que vous puissiez toujours retrouver vos jambes en quittant la salle;

10° Que rien, surtout, ne transpire de tout ce qui se fait ici, que tout entre dans une oreille pour sortir par l'autre, avant de quitter la réunion.

Nota. — *a*) Tout transgresseur de ces règles, sans excepter les dames, sera, en présence de deux témoins, obligé pour chaque infraction, de boire un verre d'eau froide et de lire à haute voix une page de la Télémachiade (c'était un poème de Trédiakovskii);

b) Quiconque aura enfreint trois de ces règles dans une même soirée, apprendra par cœur six lignes de la Télémachiade;

c) Et celui qui oubliera une seconde fois la dixième règle, sera exclu de nos conversations.

de magnifiques bahuts, des dressoirs, une pharmacie de voyage, des coffrets, de délicieuses bonbonnières et des tabatières d'or étincelantes de diamants et de pierreries. Nous admirons encore une infinité de miniatures sur ivoire, représentant des portraits ou des reproductions de tableaux, des plats somptueux en or martelé, le plat en argent *la Tempérance,* de Briot, l'armurier de Henri II, dont l'original existe en étain au musée de Cluny. Puis, dans d'autres vitrines, des vases d'or et d'argent de styles chinois, persan et français, des bijoux, des statuettes en ivoire (*Junon,* le *Sacrifice d'Abraham*), des animaux et des allégories formés de perles réunies par des montures de métal ; des coffrets sertis d'or, des coupes en cristal de roche rehaussées d'or et de pierreries ; des vases et des bijoux, des glaces et des bibelots indous filigranés d'argent, des éventails français et russes (l'un d'eux peint en grisaille signé Nicanov, Pétersbourg, 1752), des montres

avec leurs châtelaines, des pommeaux de cannes et des manches à couteaux, des pierreries non montées, et enfin des portraits en mosaïque, qui semblent rapetissés bien qu'ils soient en réalité de grandeur nature; c'est que le grand art décoratif de la mosaïque ne se prête qu'à des motifs de large ornementation, s'en servir pour l'iconographie nous semble un simple et inutile tour de force comme la reproduction, par la tapisserie, de portraits et de tableaux.

Sur bon nombre de ces bijoux on voit briller l'écusson impérial, le double aigle russe dont les lignes héraldiques représentent un ornement des plus gracieux. Les caractères de l'alphabet russe se prêtent aussi très bien à la décoration. Quel art de bon aloi les Russes pourraient tirer, comme l'ont fait les Arabes, des dessins si variés des signes du langage!

*
* *

L'ambassade française nous ayant procuré des cartes pour la visite du *Palais d'hiver* (*Zimnii dvoretz*), nous coupons notre promenade à l'Ermitage et nous nous rendons sans retard dans ce palais impérial devant lequel se dresse la colonne élevée, en 1834, par la Russie reconnaissante à Alexandre I[er].

Dans la chapelle on nous montre les élégants reliquaires du chœur et dans le tabernacle derrière l'autel, des livres saints aux belles reliures, des vases sacrés, le ciboire et la patène dans lesquels communient l'Empereur et l'Impératrice.

Nous avons tout particulièrement remarqué dans le Palais d'hiver la *Salle des trophées*, la *Galerie militaire*, avec des tableaux rappelant le souvenir des guerres supportées par la Russie, la *Salle Saint-Georges*, aux colonnes de marbre surmontées de chapiteaux de bronze (c'est là que l'Empereur reçoit, le 24 novembre de chaque année, les chevaliers de Saint-Georges); la *Salle du trône de Pierre le Grand et de*

Catherine Ire, la *Salle des Maréchaux,* puis, les tableaux représentant Alexandre II, restituant, en 1877, son épée au vaillant défenseur de Plevna, Osman-Pacha ; le *Salon de l'empereur Nicolas*, la *Chambre à coucher de l'Impératrice,* en damas bleu ; la salle de bains, de style mauresque.

***

Nous avons repris aujourd'hui notre visite à l'Ermitage et nous avons commencé par les antiquités du Bosphore Cimmérien, c'est-à-dire des portions de la Russie méridionale qui furent autrefois des colonies grecques. La plupart des découvertes proviennent de Kertch (ancienne Panticapée) sur les bords du Pont-Euxin ; de Kaffa (ancienne Théodosie) ; de Sennaïa (Phanagorie), de Tanaïs (Nedvigovka).

Ces antiquités consistent en sarcophages, casques, vases, amphores. — Bagues, bracelets, colliers, couronnes laurées et fu-

néraires, agrafes, pendeloques, plaques, pendants d'oreilles en or, — pierreries (calcédoines, cornalines), tous ces objets témoignent d'une civilisation très avancée... ; on se demande quels progrès ont été réalisés, depuis cette époque, dans les arts de la parure, et si plutôt, nos artistes n'ont pas marché à reculons.

Il nous serait difficile de citer toutes les statues dont nous avons fait le tour, mais nous ne pouvons pourtant résister au plaisir de mentionner le bas-relief des Niobides, qui est enchâssé dans le revêtement en marbre rouge qui couvre la muraille. On prétend que ce chef-d'œuvre a été transporté du Péloponèse à Venise. Les draperies sont des plus élégantes, et les corps sont sculptés avec toute la grâce des chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque.

Nous n'insistons pas sur la galerie de 86 tableaux peints sur cuivre, à la cire, par Hillensperger, de Munich, en 1843, pour expliquer l'histoire de la peinture chez les

Grecs et chez les Romains. Ces œuvres n'ont en quelque sorte qu'un caractère d'enseignement, mais à ce point de vue elles sont fort intéressantes.

Quant aux tableaux des écoles flamande et hollandaise qui sont exposés à l'Ermitage, nous ne saurions dire quelle impression ils produisent sur notre esprit; bornons-nous à citer quelques noms.

L'Ermitage renferme 41 Rembrandt (vous avez bien lu 41 : il en existe 5 au Louvre[1]) et parmi eux 3 portraits de sa *mère* et une œuvre des plus remarquables, portrait d'un *Vieux juif; Danaé,* qui, de même que la *Sainte Famille,* provient de la collection du financier Crozat[2], dans laquelle on voulut

1. Cassel possède 28 Rembrandt; Dresde, 19; Londres, 13; Munich, 10; Vienne, 10; Berlin, 8; Amsterdam, 6, et La Haye, 4.

2. Voir *Les Financiers amateurs d'art,* par Victor de Swarte. — Le premier fonds de l'Ermitage fut formé par la collection de tableaux et dessins du comte Henri de Brühl (1769); puis vint la galerie Crozat (1771); celle de lord Walpole (1779). D'im-

voir le portrait de la seconde femme de Rembrandt (Hendrickie Jaghers) ; de même que dans une *Jeune fille juive* on a cru reconnaître Saskia, sa première femme ; le portrait d'*homme* (Étienne Batory ou Jean III Sobieski ?) ; la *Vue du Rhin ;* la *Descente de croix ;* le *Sacrifice d'Abraham ;* le *Bénédicité,* etc. ;

63 Rubens (*Abraham renvoyant Agar ; Hélène Fourment* en pied ; les *Lions*) ; 42 Téniers, et parmi eux les *Arquebusiers d'Anvers ;*

35 Van Dyck (*Lord Wharton ; Henri Danvers, comte de Daubi ; Charles I*er et *Henriette de France*).

Ajoutez-y des Quentin Matsys, des Bols, des Cuyp, des Paul Potter ; une merveilleuse collection de Snyders ; Diétrich ; Lingenbach, Mireveld, Van der Helst, Miéris, Van

---

portantes acquisitions furent faites à la vente du cabinet du duc de Choiseul (1772) ; de Randon de Boisset (1777) ; de Zalier d'Argenville ; du comte Baudouin (1780) ; puis vinrent s'ajouter plus tard, en 1815, 38 tableaux du musée de l'impératrice Joséphine, à la Malmaison, etc., etc.

der Werf, Pollenburg, de Witt, Gérard Dow, Steen, Ruysdaël, Hobbema, Van Loo.

Dans l'école française, 22 Poussin, des François Lemoyne, Le Brun, Mignard, Nattier, Coypel, Boucher, Natoire, Clouet, Valentin, Antoine Watteau, Chardin, Largillière et 17 Claude Vernet.

Pour les anglais, 3 Reynolds, et 30 peintres de l'école russe.

L'école italienne est représentée par 12 Raphaël (pour la plupart connus par leurs surnoms : la *Vierge au livre;* la *Vierge de la maison d'Albe; Saint Georges;* la *Madone au voile ;* la *Madone du divin amour*); 18 Titien ; 19 Véronèse ; 3 Michel-Ange ; 11 Salvator Rosa ; 13 André del Sarte ; 5 Léonard de Vinci ; 5 Dominiquin ; 3 Corrège ; 2 Bronzino ; 6 Guerchino ; 7 Pierre de Cortone ; 13 Annibal Carrache ; 2 Ghirlandajo ; 7 Carlo Dolci ; 4 Luca Giordono ; 5 Bernardino Luini ; 13 Maratti ; 4 Jules Romain ; 6 Bassan ; 14 Guido Reni ; 1 Botticelli et la *Judith* de Giorgione.

De l'école espagnole, 28 Murillo; 9 Ribeira; 9 Velasquez; 3 Zurbaran.

L'espace nous fait défaut malheureusement pour apprécier, comme il le mérite, le musée de la sculpture antique dont les collections remontent à Pierre le Grand, qui avait fait de nombreuses acquisitions à Rome, sous le pontificat de Clément IX, dont le portrait par Maratti figure à l'Ermitage. C'est en 1718 que fut achetée la Vénus dite, *Taurique*[1].

De même, sommes-nous obligés de nous borner à mentionner les 1,786 vases peints provenant des collections Pizzati et Campana, parmi lesquelles se trouvent le vase découvert à Cumes, près de Naples, en 1853, et qui passe pour l'œuvre la plus pure et le monument le plus intéressant que nous ait légué la céramique grecque.

---

1. A peine acquise, cette statue avait été confisquée par le gouverneur de Rome, Falconiéri, sur l'ordre du Vatican; mais, grâce à l'intervention des cardinaux Libanie et Ottoboni, ce chef-d'œuvre fut en fin de compte offert par le Pape à Pierre le Grand.

Le musée de l'Ermitage renferme aussi une collection de dessins des plus grands maîtres dans laquelle on pourrait, comme à l'Académie de Venise, passer des heures délicieuses dans l'étude d'esquisses qui souvent mieux que les tableaux achevés nous rendent compte de l'inspiration et des tâtonnements de l'artiste.

La bibliothèque de l'Ermitage renferme aussi de précieux documents, mais cette bibliothèque n'est pas comparable à la grande bibliothèque impériale provenant des comtes-évêques Zaluski[1] qui représente un des plus riches dépôts de l'Europe.

Devant ces trésors éblouissants, nous avons éprouvé les mêmes émotions qu'à

---

1. Les plus riches collections furent rapportées de Varsovie en 1794, par Souvarof. Lors de l'insurrection de Pologne de 1831, de nouveaux documents vinrent s'ajouter aux premiers. — Entre autres particularités, on trouve dans cette bibliothèque des minutes de lettres des rois de France et de nos ambassadeurs, qui ont été publiées lors de la Révolution, et achetées par Pierre Dubrowski.

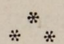
Rome, à Florence et à Amsterdam, et nous nous disions : Que sera dans vingt ans notre musée du Louvre? Quel est aujourd'hui le rang que nous occupons au tableau d'honneur des grandes collections du monde entier? quelles améliorations pourraient être apportées dans le mode d'emploi des crédits destinés aux acquisitions d'œuvres d'art? Pourquoi ne ferait-on pas une caisse[1] dans laquelle on accumulerait le reliquat des an-

---

1. Nous avions déjà, à propos du musée de l'Ermitage, exprimé cette opinion dans la *Grande Revue de Paris et Saint-Pétersbourg* (5 juillet 1891), lorsque nous avons eu le plaisir de lire, quelques semaines après, le remarquable rapport de M. Louis Gonse, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, qui traite *ex professo* cette substantielle question. Déjà la commission de réorganisation des beaux-arts, dont j'ai eu l'honneur d'être le secrétaire, s'était préoccupée, en 1878, de cette grave question. Malheureusement, il n'est sorti de tous ces travaux, et notamment du beau rapport de M. Lambert-Sainte-Croix, qu'un *adjectif qualificatif*. Le directeur des beaux-arts fut, en effet, désigné pendant quelque temps, à partir de cette époque, sous le nom de directeur *général*. Espérons mieux pour le rapport de M. Louis Gonse, à qui nous adressons par avance nos félicitations.

nées où il ne se présente pas de ventes importantes, au lieu d'être amené à dépenser ces excédents en achats médiocres dans la crainte de voir les crédits de l'année suivante réduits dans la mesure du non-emploi? La question est grave, et j'appelle sur elle l'attention des hommes qui s'occupent de la gloire artistique de la France.

Mentionnons encore la statue gigantesque de Pierre le Grand, par Falconet, installée en 1792 devant l'amirauté, avec cette inscription : *Petro Primo Catharina secunda.*



Au sortir de l'Ermitage, nous avons été visiter l'église Isaac qui est, à coup sûr, le plus beau monument de Saint-Pétersbourg. Commencée sous le règne de Catherine, en 1768, cette église fut achevée sous Alexandre II par l'architecte français Ricard de Montferrand, dont nous aurons occasion de reparler dans le chapitre que nous réservons

à Moscou. Nous admirons la coupole dorée, les colonnes de l'extérieur en granit rouge de Finlande, avec les socles et les chapiteaux en cuivre doré, les sculptures du fronton et celles des portes dues au statuaire Vitali, les colonnes de l'intérieur en malachite et en lapis-lazuli. Les mosaïques qui décorent ce temple sont, à notre sens, d'autant plus décoratives qu'elles dépassent les dimensions du corps humain suivant la théorie que nous avons formulée plus haut.

L'église des Saints-Pierre-et-Paul, bâtie dans la forteresse, renferme les tombeaux des Tsars depuis Pierre le Grand. Ces sarcophages de marbre blanc, tous semblables, ont je ne sais quoi de grand dans leur simplicité et leur uniformité : une plaque relate seulement le nom, l'année de la naissance et celle de la mort, une seule exception est faite en faveur de Pierre le Grand qui est qualifié sur son tombeau de « Père de la patrie ».

C'est dans cette nécropole, à quelques pas

de la cabane de l'île aux Lapins[1] où s'installa Pierre le Grand, alors qu'il ordonna la construction de Saint-Pétersbourg, que fut inhumée, pour inaugurer ces tombeaux, la malheureuse comtesse Charlotte de Brunswick, belle-sœur de l'empereur d'Autriche, que devait suivre bientôt dans la tombe le Cesarévitch Alexis, son époux. On sait que ce prince mourut mystérieusement à la Citadelle le 26 juin 1718, à l'issue du procès que Pierre le Grand lui suscita. L'incapacité d'Alexis troublait le grand empereur qui voulait, avec une énergie surhumaine, relever enfin la Russie mise en retard par les invasions continuelles. « J'ai résolu de t'écrire ce dernier testament et d'attendre encore un peu que tu te réformes, lui avait dit le Tsar. Si tu t'y refuses, sois bien certain que je te rejetterai comme un membre

1. Cette maisonnette n'a qu'un étage, deux petites salles et une cuisine ; l'une de ces pièces est devenue une chapelle où de nombreux fidèles se pressent à toute heure du jour.

gangrené; ne te fie pas sur ce que tu es mon seul fils, ne crois pas que je veuille seulement t'effrayer; je ferai comme je dis; moi qui n'ai plaint ni mes peines ni ma vie pour le bien de mon pays, comment plaindrais-je un être inutile comme toi? Plutôt un étranger méritant qu'un fils indigne. »

CHAPITRE III

PALAIS DE TSARSKOÉ-SIELO ET DE PETERHOF

Après avoir rempli nos yeux de la vue des chefs-d'œuvre de l'Ermitage, nous nous sommes rendus au palais impérial de Tsarskoé-Sielo, situé à quelques kilomètres de Saint-Pétersbourg. Dans le parc taillé à la française, les lilas commencent seulement, en cette fin de juin, à fleurir. Le soleil jette ses feux les plus brillants dans l'eau pure du lac. Partout se dressent des statues de bronze (de Hamburger, dans le genre de nos Keller de Versailles et du Palais Bourbon); ici, une allégorie, « la Cruche cassée », placée sur un rocher d'où jaillit une fontaine; plus loin, sur la terrasse, toutes les divinités de la mythologie, et au milieu d'elles, une *Léda,* qui est composée sur un thème un peu différent des canons et tra-

ditions de l'antiquité. Au bout d'une avenue de grand aspect, s'élève un escalier gigantesque, dont la première marche est ornée de deux vases Médicis, fondus en Russie par Gastelou, en 1793 ; sur les autres marches sont déposés des brûle-parfums.

La façade du château est peinte en teintes verte et blanche. Les fenêtres, fermées de petits carreaux, sont ornées d'énormes rocailles de plâtre bronzé. Les cariatides, les colonnes à chapiteaux, les mascarons, les lambrequins, les consoles représentent un agrandissement désordonné de tous les gracieux motifs d'ornement de XVIIIe siècle ; dans cette mesure, la note mignarde, qui donne du charme aux panneaux sculptés et aux meubles de cette époque, disparaît absolument, les lignes se faussent et s'alourdissent, l'architecture devient exagérément tourmentée et quelque peu incompréhensible. L'alignement de toutes les cariatides qui supportent le premier étage forme un dédale de bras d'un profil bizarre.

Dans la première salle du palais, on voit un plafond genre David, et sur le panneau principal, un tableau représentant la grande galerie du Louvre sous le premier Empire; dans le salon voisin, de beaux portraits de Catherine II, d'Élisabeth Petrovna (signé Evigsen), d'Élisabeth, fille d'Alexis (ce dernier tout à fait charmant), et de Paul Petrovitch; sur les consoles, des candélabres style Empire et des vases pompéiens. Les fauteuils, qui ont les pieds cannelés comme les meubles Louis XVI, deviennent tout à fait russes par le haut du dossier, qui est cintré et sculpté à jour sur une hauteur de huit centimètres environ.

Une douce lumière fait sourire de la façon la plus féminine la chambre de l'Impératrice Élisabeth, tendue de soie du Japon.

Nous voyons en passant un tableau signé Adolphe Ch. Lehman (1867), représentant Catherine II chez Falconet, qui vient de terminer la statue de Pierre le Grand, et deux ravissantes tables de lapis-lazuli,

reposant sur des pieds du plus élégant style néo-grec.

La fameuse salle bleu et or, qui devrait, ce semble, former un ensemble tapageur et hurlant, se fond pourtant dans une certaine harmonie ; à côté, la chapelle, dans la même gamme, avec les images des saints (l'iconostase) toutes ruisselantes d'or.

Une autre chambre à coucher, avec des colonnes torses en faïence blanche, groupées par quatre, est d'une ornementation assez étrange, mais l'œil se fait à la longue à ce tarabiscotage de style rococo.

Nous voici dans la salle à manger d'Alexandre Ier, dont la décoration est verte avec de petits camaïeux violets ; toute cette polychromie grecque et pompéienne est d'un effet original.

Dans chacune de ces salles, deux angles sont remplis, du sol à la frise, par des poêles en faïence de Delft d'un appareil considérable, mais la masse en est coupée par de petits motifs d'ornement qui en atténuent

la lourdeur ; d'autre part, la couleur ne forme pas disparate avec le reste de la décoration.

La chambre à coucher d'Alexandre I[er] renferme ses armes et ses vêtements, une suspension et une garniture de bureau de style empire et un vase de Sèvres, cadeau du roi Louis XVIII, représentant l'entrée des alliés à Paris sous la porte Saint-Martin : singulier sujet qu'avait choisi le roi de France !

Dans un salon, un tableau rappelle l'entrevue qui suivit la pacification du Caucase. Un galerie de tableaux, enchâssés dans la muraille et juxtaposés, présente aux yeux une mosaïque où les différentes tonalités des peintures se nuisent et se contredisent.

Une décoration bien particulière se remarque dans la salle d'ambre, dont les murs sont revêtus de mosaïques d'ambre de l'effet le plus étrange, les uns brillants d'un or fauve, les autres formant des teintes

plates veinées de petites raies aux tons variés.

Nous admirons encore les portraits d'Élisabeth Pétrovna et de Catherine Ire, Skavronski, que Menchikov avait enlevée lors du siège de Manenbourg. Elle épousa Pierre le Grand après la répudiation de l'impératrice Eudoxie. Les portraits des deux Anna, un buste en marbre de Catherine II, le cabinet de Marie, femme de Paul Ier, décorent la même salle. Donnons en sortant un regard à la galerie des Glaces, et retournons sous les longues allées du parc, où les mélèzes forment des voûtes par où s'infiltrent les rayons taquins d'un soleil printanier. Nous passons près de la tour du grand-duc, nous admirons le parc chinois où une flotte en miniature représente tous les bateaux des genres les plus différents, et nous nous rendons à l'arsenal qui renferme une des plus belles collections d'armes qui se puisse voir.

C'est en ce palais que fut fondé, en 1811,

par Alexandre Ier, le premier lycée russe où furent élevés Pouchkine et Gortchakov. Ils eurent pour professeur de littérature le propre frère de Marat qui s'appelait M. de Baudry. On y menait joyeuse vie avec les hussards de la garde.

*
* *

Le lendemain nous allons voir, sur le golfe de Finlande, le palais de Peterhof, auquel nous mène un bateau à vapeur. Ce palais a été construit par Pierre le Grand à son retour de France. C'est de bien loin que Peterhof rappelle Versailles; d'ailleurs, il faut le dire, des modifications successives, exécutées en ce palais depuis Catherine II, ont quelque peu dénaturé l'idée première de l'architecte.

Au bout de longues allées droites on aperçoit la mer qui met en quelque sorte en valeur tous les ornements du parc. Des cascades se précipitent du haut d'escaliers

gigantesques dont les intervalles des marches, plaquées d'or et d'argent, jettent des feux éblouissants. Un groupe en bronze représentant la lutte de Samson contre un lion, dont la gueule lance un jet de près de 25 mètres de hauteur, forme le sujet principal de ces cascades.

A l'intérieur du château, on nous montre la salle renfermant les portraits des jeunes femmes ou jeunes filles qui ont accompagné Catherine II pendant son grand voyage dans tout l'Empire de Russie, puis, la *Salle des drapeaux* en soie jaune, la *Salle de réception* en soie rouge et le *cabinet de Pierre le Grand* où se trouve placé son portrait en mosaïque et une peinture représentant une revue de cavalerie au temps de Nicolas ; le salon qui communique avec ce cabinet est décoré d'une tapisserie des Gobelins représentant une tempête sur le lac Ladoga ; la barque de l'Empereur est soulevée et menace de sombrer.

La *Salle des gardes* est décorée de pein-

tures représentant des combats maritimes ; puis vient la *Salle des marchands*.

En quittant Peterhof, nous avons visité la villa de Marly et celle de Monplaisir construites dans le goût hollandais ; nous nous sommes fait conduire aussi au camp de Krassnoïe-Siélo où, chaque année, à l'arrivée des recrues, le grand-duc Vladimir trace lui-même à la craie une croix sur la poitrine des soldats qu'il choisit pour faire partie de la garde.

CHAPITRE IV

EXCURSION EN FINLANDE

(Terijoki, Viborg, Imatra, Wilmanstrand).

De tous les côtés, sous l'ombrage des sapins, la route de Pétersbourg à Terijoki est semée de rustiques isbas ; des arbres tout entiers couchés et superposés, voilà les quatre murs ; aux portes et aux fenêtres, des chambranles peints en blanc appliqués sur le ton pitchpin du gros œuvre et tout autour une frise aux denticules aigus, puis quelques arabesques naïves aux fenêtres mansardées du toit, c'est là que les Pétersbourgeois, qui ne sont ni princes, ni excellences, pas même généraux — et ils sont nombreux pourtant, car nous avons, en Russie, des généraux civils — viennent le soir se reposer des fatigues de la ville, à l'heure où les viveurs et les touristes atten-

dent en vain la nuit dans les mille lieux de plaisir des îles de la Néva.

Nous admirons ces maisonnettes rustiques où les clématites forment de gracieux rinceaux en des jardins fleuris d'où s'exhale je ne sais quel parfum virgilien.

Ces poétiques isbas, ces jardinets pleins d'ombre se développent de plus en plus et viennent chaque année prendre la place des tapis de bruyères, de mousses blanche et verte, tout émaillés de minuscules immortelles neigeuses. C'est là, dans ce paysage bien en lumière, planté de sapins aux formes aiguës et égayé par le tendre feuillage des bouleaux, que les vaches ruminent de succulents herbages, et vont, le long des petits ruisseaux qui bordent la route, se rafraîchir le museau au milieu des joncs grêles et des herbes folles.

De toute cette frondaison enfantine émerge de temps à autre une cabane aux planches rougies ou des hangars à bois, — car la richesse de la Finlande consiste à pro-

duire des planches, des traverses de chemins de fer et du bois de chauffage. De temps à autre apparaît une gare formée de petits toits pointus coupés à des étages différents ; c'est là que se précipitent les voyageurs pour se repaître de zakouskis disposés sur des dressoirs : caviar (ikra) [ce sont des œufs d'esturgeons salés servis frais ou pressés], harengs salés (seliotka), saumon cru et fumé (siomga), poissons blancs fumés (bieloribitsa), esturgeons cuits (osétrina), bœuf fumé, jambons crus ou cuits, langues de bœuf, saucisson, sardines, salade de pommes de terre, raifort, fromages, anchois, concombres parfumés (ogourtsi), le tout arrosé d'un verre de vodka ou eau-de-vie de grains, de kummel, d'allasch, de ribinovka (eau-de-vie de sorbier), ou de listofka (eau-de-vie parfumée), à moins que l'on ne préfère le xérès, le madère ou le porto.

Ce petit lunch terminé, il suffit, pour s'acquitter, de remettre 70 copecks au garçon et de rentrer digérer dans les wagons

où l'on se promène au lieu de se figer sur un coussin. Le voyage s'effectue ainsi plus rapidement et l'on se trouve sans lassitude amené à Viborg[1], charmante petite ville bâtie en amphithéâtre sur le lac Poumenevdenpokkia. Nous admirons cette vieille forteresse avec son donjon élevé de 80 mètres; c'est du parc de Sainte-Anne que nous laissons à notre gauche, que Pierre le Grand a dirigé le siège de Viborg.

Le magistrat de cette ville, la seconde de la Finlande, a inventé une façon bien singulière d'attribuer les voitures de place aux voyageurs; après nous être adressés aux nombreux cochers, qui retiennent avec

---

1. Viborg est la seconde ville de Finlande. Il existe dans le grand-duché 36 villes ayant une chambre municipale qui est en même temps un tribunal administratif. Dans les communes de moins de 2,000 habitants, il n'existe pas de conseil municipal; toutes les décisions sont prises par l'assemblée générale des habitants, y compris les femmes. Toutefois, si cette assemblée le désire, elle est autorisée à déléguer ses pouvoirs à un conseil municipal.

peine leurs petits chevaux enragés, et après que les moujiks les plus hirsutes nous ont refusé l'accès de leurs véhicules, nous entendons au loin appeler les numéros qui sont tirés au sort et correspondent aux voitures mises, seulement après ce tirage, à la disposition du public. C'est une loterie comme une autre, cela fait perdre du temps, exaspère légèrement les voyageurs et vous a un certain air équitable et méthodique ; en un mot, c'est administratif : nous connaissons cela, mais pourquoi les braves Finlandais cherchent-ils à nous imiter par nos méchants côtés ?

Après un délicieux déjeuner chez Andréa, nous prenons place sur un petit steamer qui nous promène sur le lac dont les rives de granit sont surmontées de massifs d'arbres aux tons variés, aux mouvantes silhouettes. Nous traversons ainsi un archipel d'îlots chevelus où les bouleaux ont pris racine dans le rocher. Çà et là, sur les deux rives, entre les maisonnettes des paysans, des

échappées sans fin se dessinent coupées de petits îlots et tout au fond la brume. Au premier plan, l'horizon s'élargit et montre, en se découvrant, de larges prairies aux herbes touffues ; d'énormes rochers à fleur d'eau colorent d'une note grave ce paysage gracieux, et dans toute cette nature faite de fraîcheur et de soleil, de profils de collines mourant dans l'atmosphère, et de granit massif, aux flancs rougeâtres, on se sent envahi par l'amour du repos dans une douce rêverie.

De nombreux castels en bois agrémentés de tourelles et de balcons à claire-voie et surmontés de divers drapeaux apparaissent sous les massifs. C'est là que résident les philosophes chez qui le voisin ne vient pas chaque matin vider le baquet à potins. L'esprit doit s'élever ici au lieu de s'avilir comme dans nos méchantes bourgades. Parmi ces demeures, l'une des plus belles est celle qu'on aperçoit des quatorze écluses de Sarkjarwi, c'est là qu'habite M. de Giers,

le ministre des affaires étrangères de la Russie. Que de choses je lui demanderais volontiers, à cet ermite de haut rang! Ce sont précisément celles qu'il préférerait sans doute ne pas me dire, et je crois bien qu'après avoir payé notre tribut d'admiration à la nature poétique de ce paysage plein d'églogues, nous calculerions ensemble, à ma grande douleur, en quel point du monde et sous quels tarifs se rendent ces lourdes bélandres chargées de bois qui traversent le lac.

Nous causerions bien plus de la Norwège et de la principauté de Monaco que du traité de Francfort. Ah! ces diplomates; et puis, comme ils ont raison de se taire.

Après un petit lunch très joyeux, pris à Rettijoerwi, nous embarquons dans une guimbarde dont la largeur était coupée de trois rangées de bancs avec un passage dans le milieu, ce qui fait six fauteuils très sortables dans ce pays rustique. Ce ne sont partout que forêts et champs bornés par des

bâtons placés presque horizontalement et en étagère sur des pieux fichés en terre.

Pas ou peu d'habitants au début ; puis, de temps en temps, à noter une scène champêtre pour Jules Breton, quelque idylle d'une saveur primitive et rustique, et, à deux pas de la hutte champêtre, une paysanne au tablier rayé de vert et de rouge, à la tête coiffée d'un mouchoir blanc, trayant gaiement la vache, tandis que sa fille, une jolie blonde aux pieds nus, tire la chaîne du puits pour amener le seau d'eau fraîche.

A peindre aussi toute cette marmaille qui assiège notre voiture en nous offrant des petits sabots faits en pelures de bouleaux, des violons sculptés au couteau, des cailloux polis, des cannes, des petites fleurs.

Cependant, encore que le soleil, devenu tout à fait noctambule, ne consente pas à se coucher, les prés se ouatent dans les lointains et les contours des bois s'estompent de brouillards. Tout ce flou est d'une grande douceur et fait songer aux pays enchantés

des ballades. La route est coupée de ravins, au fond desquels un pont est jeté sur le torrent; nos chevaux se précipitent et remontent ensuite comme aux montagnes russes. Les arbres de la route brillent de petites gouttes de rosée qui se balancent sous les derniers rayons du soleil. Les paysans aux pantalons gris, à la veste rouge, rentrent chez eux d'un air mélancolique qui donne du charme à leurs grands yeux glauques. Leurs têtes ornées de longs cheveux blonds sont d'un aspect intéressant et leurs mentons ronds impriment au visage une douce énergie. Le peuple parle la langue finnoise. Les plébéiens et le clergé représentent une opinion que nous qualifierions de conservatrice, alors que la noblesse et la bourgeoisie forment à eux deux le parti suédois avec une nuance libérale.

Il est dix heures : nous voici à Imatra, dont nous entendions depuis longtemps mugir les cascades. Sous un jour limpide, où tous les détails du paysage se fondent dans

une belle harmonie, les reflets du soleil illuminent encore, en les tamisant d'une lumière d'or, les arbres qui décorent les rives. Sous ce soleil calme, dans cette nature paradisiaque, comme ces dragons de la mythologie qui avaient choisi les sites qui encadrent le mieux les légendes, un monstre se déchaîne et remplit l'air de ses hurlements sourds et du bruit sinistre de ses anneaux qui viennent, à tout instant, frapper la rive et s'entrechoquer entre eux. De loin, on le voit agiter ses tentacules et faire blanchir les eaux de ce lac jusque-là transparent et limpide ; son corps se soulève, se ramasse, s'enroule et se heurte aux rochers qui l'emprisonnent et qu'il frappe violemment. L'eau partout est éclaboussée et se précipite accélérant sa course folle sur la rampe très inclinée du torrent.

Les tons bleus et blancs de l'écume font, sur les verdures des arbres de la rive, de chaudes oppositions que relèvent encore les teintes argentées des bouleaux. Le

monstre reparaît après avoir mugi dans le gouffre, son large dos se veine de teintes de marbre aux tons de jaspe, et la poussière d'eau qu'il jette dans l'air retombe bientôt dans l'écume rageuse qui borde le sillage où il s'engloutit furieux; son corps est meurtri et brisé, il se déchire, ses tronçons s'agitent dans la bave, se reforment, se nouent, et s'éparpillent dans les vagues qui fuient sous les rochers pour les mordre et les miner.

A minuit, nous descendons à l'extrémité du parc; le jour est presque aussi clair qu'il y a deux heures, et pourtant la nuit est passée, car déjà sur la colline un toit s'illumine d'une pointe de feu, le torrent dégringole en bouillonnantes cascades et les flots déferlent jusque sur nous, puis les eaux se répandent et l'on voit se tordre au loin, dans de dernières convulsions, les restes disséminés du géant sans cesse renaissant, toujours tumultueux et dont les mille débris flottent au milieu de la tempête.

Le lendemain matin le soleil dore et irise les flots, une pluie d'améthystes et de topazes se noie à tout instant dans la blancheur de l'écume et nous gagnons, en voiture, le lac Saïma (lac des mille îles), les yeux remplis du beau spectacle qui nous avait enivrés ; nous passons sur le lac une après-midi que nous nous rappellerons toujours dans la douceur de nos meilleurs souvenirs. A chaque instant, nous côtoyons de grandes nacelles à trois voiles comme celles que Puvis de Chavannes peint dans ses fresques champêtres.

*
* *

De Wilmanstrand, station de bains où nous voyons évoluer la cavalerie finlandaise qui y est cantonnée, nous revenons par Viborg, et là, comme l'heure du dîner avait sonné depuis longtemps, nous nous précipitons au buffet, sur les zakouskis, car le temps était mesuré à notre appétit féroce.

Nous faisons donc une razzia à laquelle la buffetière assistait de loin avec mélancolie : les saucissons suivaient les langues de bœuf, et les harengs marinés s'en allaient, au plus profond de nos estomacs, rejoindre des lambeaux d'esturgeon et de saumon fumés, quand tout à coup j'aperçus une faible femme, d'ailleurs très jolie, qui, de ses doigts fuselés, luttait gracieusement pour détourner de notre champ de manœuvres les petites assiettes qui allaient s'engouffrer. Je n'eus que le temps de crier « halte » à mes compagnons, et de préparer, pour notre charmante collaboratrice, un menu formé de caviar, beurre frais, jambon et salade. Quand d'un regard complaisant elle eut embrassé — pardon, ce n'était pas moi — mais le plateau contenant ce frugal repas, nous nous remîmes avec ardeur à terminer notre carnage. Il était temps, les voyageurs étaient rappelés, et, dût notre récit paraître préparé pour démontrer que la vertu est toujours récompensée, je dois vous avouer

que notre aimable Russe, qui connaissait beaucoup la France où elle avait, à maintes reprises, accompagné son mari, officier de vaisseau, prit place en notre compartiment. La conversation s'engagea gaîment et nous avons, je crois, parlé de tout, même des querelles qui unissent et désunissent aujourd'hui l'Europe. Rassurez-vous, nous ne fûmes ni pédants, ni prud'hommes, et tout en remarquant sans trop d'indiscrétion que notre gracieux compagnon de route avait les dents du plus bel émail et le sourire le plus avenant, nous l'avons conduite à Pétersbourg jusqu'à sa voiture qui l'attendait à la gare et elle eut la bonté de nous dire : Nous n'aimons pas les Allemands, vous non plus, n'est-ce pas ? Quand deux femmes en détestent une troisième elles ne sont pas loin de s'aimer. Pour moi, c'est autre chose, j'aime la France et les Français.

CHAPITRE V

MOSCOU — LE KREMLIN

Trois jours après nous faisions nos adieux à Saint-Pétersbourg et nous partions pour *Moscou*[1]; deux arrêts aux buffets où les naïfs boivent du Château-Margaux, retour de Berlin, et où nous achetons, nous, des babouches brodées et des passementeries de Torjok, puis quelques heures sur le bon lit du sleeping, plus large que certains lits d'hôtel et surtout que la couchette de Finlande, et nous voici à *Moscou*, sous le soleil brûlant de l'Orient.

---

1. La superficie de Moscou, comme celle de Saint-Pétersbourg, est à peu près équivalente à la surface de Paris. La ville est partagée en deux par la Moskova ; elle est coupée de nombreux terrains vagues où l'on voit des vaches attachées aux piquets ; au delà des boulevards extérieurs, les constructions sont généralement en bois. La population est de 950,000 habitants.

C'est bien, en effet, l'impression d'un art tout à fait oriental qui vous saisit à votre entrée dans la ville sainte. Voici sur tous les points de l'horizon les tours aux formes bulbeuses qui nous montrent, en de chaudes couleurs, leurs contours précis. La rue tourbillonne dans le papillotement des costumes bigarrés.

*
* *

Après nous être installés à Slavianskii-Bazar, nous nous rendons au Kremlin (*Kreml*, enceinte), cette forteresse qui, avec ses temples et ses palais, représente le cœur de la ville, comme, à Rome, Saint-Pierre et le Vatican, comme le Temple à Jérusalem, l'Acropole à Athènes, le Forum au temps de la République latine, la Cité et ensuite le Louvre pour Paris, la Tour à Londres, l'Alhambra à Grenade.

En voyant tous ces monuments d'aspect différent, les flèches qui s'élancent des bas-

tions du mur d'enceinte de Jean III, les campaniles variés, les couvents à tourelles et à clochetons ou les coupoles d'or flanquées de tours arrondies que surmontent des croix grecques haubannées où scintille le croissant renversé, les toits, tantôt bleus étoilés d'argent ou constellés d'or, tantôt roses ou rouges, tantôt à facettes multicolores, on repasse en raccourci toute l'histoire militaire et religieuse de ce peuple, ses luttes intérieures, son éternel combat contre les Tatares et les Mongols. L'architecture ne rappelle pas plus le style des basiliques qu'elle ne ressemble à nos églises gothiques; c'est une œuvre qui reflète le goût des Byzantins et des Arméniens avec un je ne sais quoi de plus asiatique.

C'est du Kremlin que Napoléon Ier comptait dicter en maître des ordres au monde entier, mais l'incendie et la catastrophe qui devait clore l'épopée impériale ont perdu notre armée, qui s'en est allée en lambeaux, frappée par le froid et par la misère; les

canons qui avaient gagné tant de batailles sont aujourd'hui dans la cour du Kremlin disposés en trophée[1]. C'est d'ici qu'Alexandre Ier est parti en guerre contre nous dans cette lutte fatale où, malgré la plus belle résistance, en dépit de la tactique la plus savante, au dire des connaisseurs, la France, battue, dut se résigner à reculer, de ville en ville, laissant enfin le Tsar s'installer à la place Vendôme au palais du gouverneur de Paris.

Que de changements depuis ! Sous quelle forme plus cruelle encore la France a-t-elle

---

1. Il y a 365 canons pris aux Français, 189 aux Autrichiens, 123 aux Prussiens, 70 aux Italiens, 40 aux Napolitains; d'autres aux Bavarois, Saxons, Polonais et Espagnols. Tout près de ces trophées se trouvent des canons russes de fort calibre et ornés de belles ciselures, un mortier fondu par ordre du faux Dmitri, et un superbe canon qui date du tsar Alexis; mais le plus remarquable, celui qu'on appelle « le roi des canons » (*Tsar-pouchka*), qui pèse à lui seul 12,000 pouds (le poud est de 16kg,38), a été fondu, comme l'indique l'effigie qu'il porte, en 1586, sous le règne du tsar Féodor Ivanovitch.

revu l'invasion? La guerre chevaleresque de Sébastopol avait été la contre-partie de la défaite du commencement de ce siècle. Celle de 1870 nous laisse une blessure que rien ne peut guérir...

*
* *

Nous entrons au Kremlin par la *porte Sainte* (*Spasskii* ou du Sauveur) où, par ordre du tsar Alexis Mikhailovitch, chacun doit passer la tête découverte devant l'image du Sauveur (de Smolensk), en souvenir de la levée, en 1526, du siège de Moscou, bloqué par les Tatares du khan Makhmet-Chirei. Nous nous dirigeons aussitôt vers la *cathédrale de l'Assomption* (*Ouspenskii Sobor*), où a lieu le couronnement des tsars. Les colonnes de ce temple sont revêtues de figures bizantines émergeant vigoureusement sur un fond d'or qui semble de métal massif et les murailles disparaissent sous la décoration somptueuse peinte par Féodor

Edikov en 1515 où sont représentés les sept conciles de l'Église grecque, la vie et la mort de la Vierge et le jugement dernier. L'Iconostase ruisselle d'or et de pierreries, de nombreuses icones semblent pavées de diamants aux scintillations de prisme, et les chambranles des trois portes du chœur sont revêtus d'élégants dessins et de gracieuses arabesques. Devant ces portes fermées, les fidèles debout ou agenouillés se signent par trois fois ou baisent les dalles.

Un diacre vêtu d'une dalmatique d'argent, j'allais dire d'une armure, aux cassures étincelantes, chante des hymnes d'une voix de tonnerre qui résonne et roule sous les voûtes; les fidèles répondent. Enfin, l'office divin est terminé, la porte du sanctuaire (porte royale) s'ouvre et le prêtre, recouvert d'une toque violette et vêtu d'une chappe d'argent aux reflets soyeux, apparaît comme dans une évocation; l'encens fume autour de l'autel, et le soleil, qui filtre à travers l'une des rares fenêtres, jette des écla-

boussures de lumière et des reflets de pourpre sur les ors et les peintures. Prêtre et diacre pénètrent alors dans l'église et viennent lire les livres saints. Puis, la cérémonie terminée, commence le baisement des reliques par une foule empressée, où se trouvent confondues toutes les classes de la société; près des Russes de haut rang voici une pauvresse portant sur le dos un vieux sac militaire couvert de peau, une couverture boudinée en sautoir, un étui formé de deux cartons mal cousus où sont glissés ses papiers; elle est chaussée de larges bottes, à ses pieds sont déposés deux bâtons de voyage: des caravanes de moujiks et de mendiants, et, au milieu de tous ces malheureux aux belles et douces figures, quelques personnages aristocratiques qui viennent aussi boire l'eau bénite, à la coupe commune.

Les murs extérieurs de cette église aux coupoles d'or sont teintés de blanc que l'on ne cesse de rechampir chaque année depuis sa fondation.

Elle fut construite sous Ivan III, par l'architecte mécanicien de Bologne, Rodolphy Fioraventi appelé aussi Alberty Aristoteles ; des peintures avaient d'abord été exécutées, en 1514, sur l'ordre du prince Vasili Ivanovitch ; celles que nous voyons aujourd'hui datent de 1644, on y consacra 210,000 feuilles d'or. L'église renferme les tombeaux de sept métropolitains et de neuf patriarches. On y remarque le trône de Vladimir Monomaque, sur lequel s'asseyent les tsars pendant la cérémonie du couronnement, et dans la sacristie, l'évangile de la tsarine Nathalie Kirilovna, imprimé en 1689 (il est estimé 200,000 roubles), un tabernacle en vermeil offert par Potemkin, l'évangile ancien en langue bulgare, et l'évangile manuscrit du métropolite Jonas.

Dans cette cour du Kremlin, qu'on nomme encore cour des Cathédrales, se dresse la *Cathédrale de l'Annonciation* (*Blagovietchenskii Sobor*), fondée par le grand prince Vasili ; les peintures murales qui ornent

cette église furent restaurées sous Pierre le Grand. On y voit aussi l'*église des 12 Apôtres* et la *Sacristie des patriarches* (*Patriarskhaïa riznitsa*), bâtie en 1656, par le patriarche Nikon ; nous y admirons des croix enrichies de pierreries, des crosses, des mîtres, des ornements sacerdotaux de grand prix, des montres précieuses ayant appartenu aux patriarches Philarète et Nikon, des manuscrits grecs et slavons, un évangile du VIIIe siècle, un Nouveau Testament et les Psaumes de David ornés de 20 images du VIIe siècle, le missel de saint Serge, le monocanon, et des lettres autographes de Féodor Alexievitch et de Pierre Ier.

La cathédrale de l'*archange Michel* (*Arkhanguelskii Sobor*), qui contient les tombeaux des anciens tsars depuis 1333 jusqu'à 1696, renferme l'évangile de Mstislaf (XIIe siècle), le psautier manuscrit de Boris Godounov, une croix en argent ornée d'une perle magnifique et de pierres précieuses, donnée en 1560 par Ivan le Terrible, une croix en

or décorée de pierreries, présent du Tsar Alexievitch.

Un corps de garde placé dans cette cour nous a rappelé la loge située à Florence en face du palais des Uffizi (*Loggia dei Lanzi*).

Sur le *clocher d'Ivan Veliki,* on a rétabli la croix d'or que Napoléon avait fait enlever; elle avait été confiée au général Claparède qui dut l'abandonner au cours de la sinistre retraite de Moscou.

Au pied de cette tour, on voit, gisant à terre, *la reine des Cloches* (*Tsar Kolokol*) qui est haute de 21 pieds et pèse plus de 12,000 pouds; elle fut placée d'abord dans une construction en bois où, pendant un incendie, elle s'écroula et se brisa; elle fut refondue en 1734, sous le règne de l'impératrice Anne, mais, dans un nouvel incendie en 1737, elle s'effondra et s'enfonça si profondément dans le sol à travers le pavé, qu'elle resta sur place jusqu'au règne de Nicolas Ier; c'est à cette époque que l'architecte Montferrand, qui, comme nous l'a-

vons vu, construisait à ce moment l'église Isaac et des palais à Pétersbourg, finit par l'exhumer. On reconnut alors qu'un large morceau s'en était détaché.

Le nouveau *palais impérial* est de style mauresque; il est surmonté d'une coupole dorée entourée d'une balustrade. Le vestibule dont les murs sont revêtus de stuc jaune, est orné de 12 pilastres. La voûte est supportée par quatre colonnes en marbre gris de Finlande avec balustrade en marbre de Kolomna. La salle de Saint-Georges, ornée de colonnes torses surmontées de victoires, est tapissée de plaques de marbre sur lesquelles sont inscrits les noms des généraux de l'armée russe et des chevaliers de Saint-Georges. La devise « pour le service et la bravoure » est inscrite au plafond. Les meubles sont revêtus de tentures aux couleurs du ruban de Saint-Georges.

Les salles de Saint-Vladimir, la salle du Trône ou de Saint-André (ordre fondé en 1697 par Pierre le Grand), de Sainte-Ca-

therine (ordre fondé en 1714 et qui n'est composé que de dames), sont décorées aussi des couleurs de chacun des cordons des dignitaires. Les salles d'Alexandre Nevskii (ordre fondé par Catherine en 1725), des Chevaliers-gardes, et la salle de réception sont d'une ornementation plus distinguée que celles des palais de Saint-Pétersbourg. De belles tapisseries des Gobelins (Aventures de Don Quichotte), et des tables, cadres de miroir, lustres et écrans, le tout en argent, décorent le salon de la Tsarevna ou chambre d'argent, dont le cabinet est décoré d'un plafond peint d'après les cartons de Thorwaldsen. Dans la galerie de peinture, on remarque divers tableaux historiques de Bacciarelli, peintre de Stanislas Auguste, dernier roi de Pologne, représentant Jean Sobieski; le traité de l'Hetman polonais avec les Turcs en présence du fils de Ladislas; l'union définitive de la Lithuanie; Casimir Jagellon et la fondation de l'académie de Cracovie, en 1442, par La-

dislas Jagellon. Nous préférons ne rien dire des autres tableaux qui ne sont que des copies, c'est-à-dire de belles infidèles.

Dans la cour du Palais se trouve la plus ancienne église de Moscou qui aurait été construite en 1330, sur l'emplacement d'un ancien temple en bois; l'édifice de pierre fut démoli en 1527 puis reconstruit. C'est là que reposent Hélène, épouse du prince Ivan Kalita, Marie, femme de Siméon le Superbe, et Ivan, fils de Dmitri Donskoï.

Les appartements des anciens Romanov ont conservé un style tout particulier et représentent, à n'en point douter, les salles les plus intéressantes du palais au point de vue historique. C'est dans l'une d'elles que l'on voit le lit où couchait Napoléon, le soir de l'incendie du Kremlin. Signalons comme des objets d'art de haute valeur, la grille de la chapelle, les coffrets des Romanov et l'évangile du XIVe siècle. On nous montre aussi le balcon rouge où l'Empereur apparaît à la foule après le couronnement.

Le Kremlin renferme encore le *monastère de l'Ascension* (*Voznessenskii*), et celui des Miracles (*Tchoudov-Monastyr*), qui servit en 1812 de quartier général à l'état-major de Napoléon. C'est en ce couvent que le moine Grégoire Otrépiev, connu dans l'histoire sous le nom de faux Dmitri, passa sa jeunesse ; il avait tenté de se faire passer pour le fils de Jean IV; son successeur, le tsar Vassili Chouïskii, fut déposé en ce même couvent et contraint de prendre l'habit monastique. Le patriarche Hermogène, qui avait conseillé aux Russes de chasser les Polonais, tomba entre les mains de ces derniers qui le laissèrent mourir de faim dans ce même monastère des Miracles. Le *palais Nicolas* (*Malii-Nikolaevskii-Dvoretz*) et le *Palais de Justice* sont aussi renfermés dans cette citadelle.

Le *Trésor du Kremlin* mériterait à lui seul tout un chapitre, mais nous sortirions du cadre que nous nous sommes imposé, pour le tracé rapide de ces notes de voyage.

On y voit des trônes en ivoire sculpté comme celui que l'empereur Thomas Paléologue avait envoyé à Ivan Vasiliévitch III, d'autres sont revêtus de joailleries ou encore filigranés d'or, ou agrémentés de ciselures, comme ceux de Boris Godounov ou de Michel Féodorovitch et aussi le trône d'argent à colonnes torses des jeunes tsars Ivan et Pierre Alexiévitch dans le dossier duquel se trouve dissimulée derrière une draperie le trou du souffleur qui n'était autre que la sœur aînée, la tsarevna Sophie Alexievna, laquelle devait être plus tard cloîtrée par le jeune tsar dont elle fut d'abord le truchement et qui devait devenir Pierre le Grand; le jeune Pierre n'était en effet âgé que de 12 ans quand il monta sur le trône. On y voit encore les bonnets des tsars (les souverains de la Russie n'ont porté de couronnes qu'après Pierre le Grand), les couronnes, les diadèmes, les manteaux et les robes de couronnement, des sceptres, des croix, des colliers, des chaînes, des bagues et toute

une collection de vases, d'aiguières, de hanaps, de vidrecomes, de timbales, de fiasques, d'amphores, de vaisselle d'or et d'argent, des tapisseries, des émaux, et enfin des étendards et des armures de tous styles.

De la tour d'Ivan Veliki on embrasse le panorama de Moscou avec ses sept collines et ses trois cents églises disséminées sur une immense étendue, les clochers et les coupoles d'or, les toits de toutes couleurs, et au premier plan des bouquets de verdure au jardin Alexandre plantés dans les anciens fossés (*Alexandrovskii sad*) qui bordent la Moskova, dont la bande argentée dessine les circuits les plus imprévus.

Sous les remparts du Kremlin commence le quartier du Kitaï-Gorod (ou ville chinoise [1]),

---

1. Outre le *Kremlin* et la *ville chinoise* entourée d'une blanche enceinte crénelée, les autres quartiers de Moscou se nomment : la *ville blanche*, qui jadis ne subissait point d'impôt ; la *ville de terre*, ainsi désignée en raison du rempart de terre qui la défendait, et le *Zamoskvoretchie*, où se trouvent installées au sud de la Moskowa les principales industries.

ville du refuge, et tout d'abord la *place Rouge*[1]. C'est là que se trouve le monument de bronze élevé en 1808, sous le règne d'Alexandre Ier, au marchand boucher Minin et au prince Pojarski, qui, au XVIIe siècle, affranchirent Moscou du joug des Polonais; Minin, debout, montre le Kremlin, le prince Pojarski est assis, et saisit de la main droite l'épée que lui présente le bourgeois. C'est en cet endroit que Rostopschine, le gouverneur de Moscou, avait réuni toute la population après notre victoire de Borodino, pour assister à la prière qu'adressait au ciel l'archevêque Platon, les yeux baignés de larmes; c'est là que Rostopschine permit à la foule de s'emparer des armes de l'arsenal. Mais la confiance qu'il avait inspirée et qui l'animait sans doute, puisqu'il avait fait placarder qu'il répondait, « sur sa vie, que l'ennemi n'entrerait pas à Moscou », ne devait pas être de longue durée;

1. En russe le mot *Krassnïi*, qui signifie rouge, sert aussi à désigner l'idée de beau.

en effet, quelques jours après, il quittait la ville avec l'armée russe et emmenait avec lui les pompes en disant ces simples mots : « J'ai de bonnes raisons pour cela. »

*
* *

La cathédrale de *Vassili-Blajennoi* au pied de laquelle avait eu lieu cet appel aux armes, est le monument le plus étrange de Moscou. Elle fut bâtie en 1555 en mémoire de la prise de Kazan par Ivan le Terrible, cet homme d'État farouche, qui occupe une si grande place dans l'histoire de la Russie. N'est-ce point lui qui, de sa canne au dard aigu, clouait sur place, en le piquant au pied, certain ambassadeur ?

La tour octogonale se dégage des voûtes et des dix coupoles de grandeurs irrégulières qui la flanquent. Elle reçoit des arcs encorbellés, sur lesquels reposent un deuxième étage en octogone, couronné par une pyramide, et un lanternon qui se ter-

mine par un toit bulbeux dont l'or brille sur les imbrications aux tons variés. Plusieurs tours sont formées en facettes et semblent des ananas gigantesques, d'autres se renflent, s'amincissent, se tordent et sont contournées de façon bizarre. L'intérieur de cette église, dédiée à la Vierge de Vassili, est formé de neuf chapelles tout à fait séparées, dont la décoration laisse beaucoup à désirer. C'est ainsi qu'on voit dans l'une d'elles des ornements qui semblent des jambons accolés par groupe de trois.

Sur cette même place où existait jadis un *Gostinnii Dvor* (bazar), que l'on reconstruit en ce moment, s'étalent de nombreuses baraques où les marchands débitent les produits les plus divers. Plus loin, la *chapelle de la Vierge d'Ibérie* (*Tchasovnia Iverskoi Bojiei Materi*), où repose une des images les plus vénérées de la Russie. Le *Lobnoe Miesto* où Ivan le Terrible promit au peuple justice et protection contre les bandes qui

désolaient Moscou. C'est à cette tribune qu'étaient proclamés les ukazes ; c'est là aussi qu'étaient exposées au bout des piques les têtes des ennemis ou des suppliciés, enfin c'est en cet endroit qu'eurent lieu les prières publiques en 1812 et en 1830, lors du choléra.

Le *musée historique*, construit par Séménov, est conçu dans le style russe du XVIe siècle et a été exécuté de 1875 à 1883 sur les dessins de Sherwood. On y voit réunies des collections de l'âge de pierre, de l'âge de bronze, de l'âge de fer, des monuments des Xe et XIe siècles (988-1054) ; dans la salle dite de Kiev, les monuments chrétiens, et les souvenirs des colonies grecques des rives de la mer Noire, tout le passé de la Chersonèse et du Caucase. Le *monastère Zaikonospaskii*, la *cathédrale de Notre-Dame de Kazan* dans la rue Nikolskaïa, le *monastère grec de Saint-Nicolas* et celui de l'*Épiphanie* (*Bogoiavlenskii*), le *comptoir et l'imprimerie du Saint-Synode*, et dans la

rue Ilyinka la *Bourse,* qui mériterait une description que nous devons ajourner pour les motifs énoncés plus haut.

Dans la rue Varvarka, le *palais des boyards Romanov,* situé sur la pente d'une colline qui servit de demeure à Nikita Romanovitch, puis à Féodor Nikitich, son fils, plus tard patriarche sous le nom de Philarète et père de Michel Féodorovitch, premier tsar de la dynastie régnante. Les cinq chambres de ce palais, surtout la Krestovaïa Palata, sont des plus intéressantes.

CHAPITRE VI

MOSCOU (*suite*)

Novo Dievitchii Monastyr. — Cathédrale du Sauveur. — La montagne des Moineaux. — La galerie de P. Tretiakov. — Jardin de l'Ermitage.

Par une température torride nous nous rendons avec Silvestre, à travers une large plaine brutalement poussiéreuse et ensoleillée où l'on prétend que jadis, au temps de la domination tatare, se tenait un marché de jeunes filles (?), au *monastère des Vierges* (*Novo Dievitchii monastyr*), où l'office était chanté par de jeunes novices, vêtues de noir et portant sur la tête un hennin d'un effet pittoresque. Ces chants féminins, exécutés sur un rythme inconnu pour nous, nous produisirent une impression très vive. C'est dans ce couvent, fondé, en 1514, par le grand prince Vasili Ivanovitch, que s'en

vinrent prendre le voile Julie, la fiancée d'Ivan le Terrible, Eudoxie, la première femme de Pierre le Grand, et deux sœurs de cet empereur dont l'une, Sophie, prit en religion le nom de Suzanne. De belles sépultures modernes et d'antiques pierres tombales ornent le cimetière. N'oublions pas de rappeler qu'en 1812 le corps d'armée du maréchal Davoust[1] prit ses quartiers dans le couvent.

---

1. Au sujet de l'occupation du Dievitchii monastyr par l'armée française, aucun récit n'est plus intéressant que celui de Rambaud, l'éminent historien de la Russie (*Moscou et Sévastopol*, Berger-Levrault et Cie, p. 50). — Nous y trouvons résumées les impressions mêmes des témoins de cette terrible « année douze » que lui avait communiquées Mlle Catherine de Novossiltsov (T. Tolytcheva), qui sont fidèlement reproduites par notre compatriote, auquel les choses de la Russie sont si familières.

Nous y voyons qu'on inventait toutes sortes de stratagèmes pour dérober aux regards profanes les minois des jeunes novices. Le Français, malin, n'avait garde de s'y laisser prendre. Quelquefois on essayait de les dissimuler dans quelque coin.

« *Au commencement,* raconte l'une d'elles, nous les fuyions. Les jeunes surtout se cachaient d'eux. Nous

Ce monastère qui possède la plus ancienne copie de l'image de la vierge d'Ibérie renferme encore six églises, celles de l'Assomp-

---

étions une fois trois novices avec la trésorière Sara Nikolaevna, et comme nous regardions par la fenêtre, nous vîmes le capitaine qui demeurait chez nous se diriger de notre côté.... Ordinairement, quand il venait, nous, toutes les jeunes, nous nous cachions n'importe où; mais cette fois, pas moyen de s'enfuir.... Sara Nikolaevna enleva aussitôt une planche du plancher; il y avait là un caveau. Elle nous ordonna de nous y blottir. J'y entrais la première; une autre trouva place à la rigueur, mais la troisième n'y put jamais entrer.... Sara Nikolaevna lui mit aussi sur la tête son bonnet noir et lui couvrit le visage du voile noir. Le capitaine, au moment de passer, se douta de quelque chose. Il alla tout droit à elle, leva le voile, sourit et dit qu'elle était fort jolie. Par malheur, il y avait là un gamin de 12 ans, fils d'un gardien, qui bêtement se mit à dire : « Il y en a deux autres là-dessous qui sont encore plus jolies. » Et il montrait le plancher! Sara Nikolaevna racontait plus tard qu'elle avait pensé mourir de peur; mais, grâce à Dieu, le Français ne comprit pas et passa son chemin. »

Tous ces récits représentent de la façon la plus vivante l'état des esprits pendant l'occupation de Moscou, et ils ont ce rare mérite d'avoir été puisés aux sources les plus authentiques.

tion, de la Transfiguration de la Vierge et de la Protection de la mère du Christ, ainsi que les églises de Saint-Ambroise, de Saint-Jacques et des Saints-Barlaam-et-Josaphat. Ce couvent a servi de théâtre à l'élection du tsar Boris Godounov, acclamé par le peuple.

On y montre encore l'endroit où sous la fenêtre de la cellule de son ambitieuse sœur Suzanne, Pierre le Grand fit attacher les têtes de 300 Streltsi rebelles. Telles furent les représailles du vainqueur envers les rebelles ; mais là ne se borna point le souvenir que Pierre le Grand voulut laisser de cette lutte mémorable; il éleva, en effet, au colonel des Streltsi Soukharev, le seul qui lui était resté fidèle, une tour commémorative dont nous aurons l'occasion de parler plus loin.

* * *

En revenant nous passons par la cathédrale du Sauveur qui fut construite en

1839, sur les plans de l'architecte Thon, en souvenir de la délivrance de Moscou en 1812. Cette église, décorée à l'extérieur par les statuaires Laganovski, Ramazanov et Klodt, est surmontée de cinq coupoles revêtues de feuilles d'or. Les peintures de l'intérieur de l'église sont de Markov et Kochelev, qui ont décoré la coupole, et de Verestchgin et Soorkin, qui ont peint le chœur.

Nous nous sommes rendus ensuite à la *montagne des Moineaux* (*Vorobïevy Gory*) où sont construites de gracieuses maisons de plaisance qu'entourent de fraîches collines. La vue dont on jouit de ce plateau, présente le panorama le plus saisissant que l'on puisse embrasser du regard. C'est de ce point que Napoléon entrevit pour la première fois la grande cité. Voici comment M. Thiers, dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire,* dépeint, sous un merveilleux coloris, ce grand souvenir de la campagne de Russie : « L'armée française s'avançait

d'un pas rapide vers les hauteurs d'où elle espérait enfin apercevoir la grande ville de Moscou... Dans ses rangs, il y avait une quantité de soldats et d'officiers qui avaient été aux Pyramides, aux bords du Jourdain, à Rome, à Milan, à Madrid, à Vienne, et qui frémissaient d'émotion à l'idée qu'ils allaient aussi visiter Moscou, la plus puissante métropole de l'Orient.... Enfin arrivée au sommet d'un coteau, l'armée découvrit tout à coup au-dessous d'elle et à une distance assez rapprochée une ville immense brillant de mille couleurs surmontée de dômes dorés resplendissants de lumière, mélange singulier de bois, de lacs, de chaumières, de palais, d'églises, de clochers, ville à la fois gothique et byzantine, réalisant tout ce que les contes orientaux racontent des merveilles de l'Asie. Tandis que des monastères flanqués de tours formaient la ceinture de cette grande cité, au centre s'élevait sur une éminence, une forte citadelle, espèce de capitole où se voyaient

à la fois les temples de la Divinité et les palais des Empereurs, où au-dessus des murailles crénelées surgissaient les dômes majestueux, portant l'emblème qui représente toute l'histoire de la Russie et toutes ses ambitions, la croix sur le croissant renversé : cette citadelle c'était le Kremlin, ancien séjour des Tsars.

« A cet aspect magique, l'imagination, le sentiment de la gloire, s'exaltant à la fois, les soldats s'écrièrent tous ensemble : Moscou ! Moscou ! Ceux qui étaient restés au pied de la colline se hâtèrent d'accourir ; pour un moment tous les rangs furent confondus et tout le monde voulut contempler la grande capitale où nous avait conduits une marche si aventureuse. On ne pouvait se rassasier de ce spectacle éblouissant et fait pour éveiller tant de sentiments divers. Napoléon survint à son tour et saisi de ce qu'il voyait, lui qui avait, comme les plus vieux soldats de l'armée, visité successivement le Caire, Memphis, le Jourdain, Milan,

Vienne, Berlin, Madrid, il ne put se défendre d'une profonde émotion... il éprouva une grande admiration... ses lieutenants émerveillés comme lui, ne se souvenant plus de leurs mécontentements fréquents dans cette campagne, retrouvèrent pour lui ces effusions de la victoire... »

Cette brillante apparition de Moscou aux héros de la Grande-Armée dépeinte en style magistral par notre illustre historien, n'est-ce point la dernière évocation heureuse de l'épopée?... encore quelques mois et ces mêmes yeux grisés aujourd'hui par un attrayant mirage, verront sur la neige et par les steppes s'échelonner en tristes groupes, au milieu des cadavres, les survivants faméliques et décharnés, mais fiers encore dans le désastre, de ceux qui avaient vaincu l'Europe.

*
* *

Le lendemain nous visitons la galerie de P. Tretiakov où nous admirons de nom-

breux tableaux de Vereschagin, représentant des vues de l'Inde et des scènes de la guerre turco-russe. La plupart de ces œuvres nous étaient déjà connues et il nous avait été donné de les voir à Paris à notre cercle artistique et littéraire de la rue Volney. Cette galerie renferme une collection de beaux portraits par Egorov, Venestsianov, Borovikovskii, Levitskii, Janenko, Perov (les littérateurs Tourgueniev et Dostoïevskii), Moller (Nicolas Gogol). Nous y voyons la célèbre *Halte des prisonniers*, de Jacobi, se rendant en Sibérie, qui émut le tsar Alexandre II au point, que frappé des malheurs des condamnés, il ordonna de modifier le mode de transportation : aujourd'hui ce n'est plus à pied que s'effectue ce long et douloureux voyage. — Nous y avons vu aussi des marines de Soudkovskii : *Menchikov en exil* et le *Supplice des Streltsi* par Sourikov, etc., etc.

*
* *

Le *Jardin de l'Ermitage* renferme un théâtre où Gunsbourg, le directeur si habile et toujours si entreprenant que nous avons connu à Nice, a trouvé le moyen de donner en français, pour la première fois à Moscou, une représentation des *Huguenots*, où nous avons eu le plaisir d'entendre nos aimables compatriotes, M. et Mme Vaillant Couturier. Ce jardin offre aussi une scène en plein air sur laquelle, après les ébats des gymnastes, un chœur de jeunes femmes russes vient chanter les airs populaires de la petite Russie. Les choristes sont vêtues du costume si attrayant que l'on porte en cette région les jours de fêtes : une jupe à grands ramages, et d'élégantes pèlerines de diverses couleurs; elles sont coiffées d'une espèce de mitre agrémentée d'un bandeau de perles, d'où s'échappent des gazes ou de larges rubans flottants. Les mélodies chantées par ce choral sont d'un coloris charmant et très original; elles débutent souvent par une lente mélopée et se précipitent

ensuite avec une rapidité vertigineuse. La population de Moscou reste à l'Ermitage jusqu'à 2 heures du matin; nous devons avouer que souvent nous n'avons pas regagné plus tôt le Slavianskiy Bazar où nous logeons. C'était du reste le seul moyen de prendre un peu le frais après les journées de chaleur orientale qui nous accablait. Le jour se levait alors et le soleil illuminait les tours d'or de ses premiers rayons, doux comme des caresses; il se jouait dans les croix grecques et miroitait dans les haubans; les coupoles vertes, bleues, rouges apparaissaient en demi-teinte (comme une évocation fantastique), et toutes ces déchirures, ces arabesques bizarres formées dans le ciel par les toits aigus ou renflés présentaient un aspect des plus pittoresques. Un de ces matins, dont nous garderons toujours le souvenir, après avoir vu toute une région du ciel ensanglantée des lueurs d'un de ces incendies si fréquents à Moscou s'éteindre doucement dans la grisaille de la

nuit, alors qu'au sommet des églises les croix d'or seules étaient mollement fouettées par la lumière naissante, nous fûmes attirés au détour de la place Rouge par des constellations de points lumineux qui trouaient la brume nocturne..... une foule agenouillée priait devant la cathédrale de Notre-Dame de Kazan illuminée de cierges et de flambeaux, et le prêtre, au milieu des fidèles qui chantaient des hymnes, se disposait à porter à un malade l'icone miraculeuse.

*
* *

Le lendemain, comme c'était un dimanche, nous nous sommes rendus au marché qui se tient sur la place au pied de la tour de Soukharef. Cette tour, construite par Pierre le Grand dans des circonstances que nous avons relatées plus haut, servit d'abord de logement à une administration ; on y installa plus tard une école navale qui ne tarda pas à faire place au premier observatoire

de la Russie. Aujourd'hui la tour, après avoir servi de bureau à l'amirauté, est devenu le château d'eau de la ville ; c'est là, en effet, que l'aqueduc de Moscou déverse les eaux de Mytistchi ; haute de 75 mètres et de forme octogonale elle se compose de quatre étages.

Les échoppes de brocanteurs les plus variées s'étalent chaque dimanche sur cette place où, laissant de côté les oripeaux et les vieilleries, les malles défoncées et les bottes éculées qui nous brouilleraient pour trop longtemps avec l'odeur pénétrante du cuir de Russie, nous faisons des acquisitions de samovars et de marmites de formes tout à fait étranges en vieux cuivre et de gobelets et bibelots variés en argent repoussé ou ciselé. Je crois bien que si j'habitais Moscou, tous les dimanches matins me verraient au milieu de ce capharnaüm où je m'efforcerais de n'être pas trop rançonné par les juifs et les Arméniens qui vendent ces curieux bijoux, ces bronzes,

ces statuettes, ces vaisselles, poteries ou faïences; il serait facile d'acquérir aussi quelques armes de Circassie et des ferrures d'un style original ainsi que des icones, des livres, etc.

*
* *

Nous rentrons déjeuner dans le grand hall qui sert de salle à manger à notre hôtel de Slavianskiy Bazar et comme d'habitude nous mangeons divers plats exotiques, des Pirojki ou bouchées de poisson avec de la gelée de viande, un certain potage à la glace composé d'herbes vertes, le tout arrosé de kwas (boisson fermentée) et de vin de Crimée et de Bessarabie. Le pain, qui est mélangé de fenouil et d'anis, ne nous fera pas oublier le pain Riche des Parisiens.

CHAPITRE VII

TROÏTSA OU SERGUIEVO

(Couvent de la Trinité de Saint-Serge)

Le lendemain, nous mettons à exécution notre projet d'excursion à *Troïtsa,* où se trouve le plus remarquable couvent de toute la Russie, lequel fut fondé au XIV[e] siècle par un jeune ermite du nom de Barthélemy qui s'appela ensuite Serge.

On se rend à Troïtsa par le chemin de fer de Moscou-Iaroslavl, à travers une délicieuse campagne où nous respirons avec joie l'air pur des champs. Nous arrivons d'abord à Mytistchi où sont captées les sources qui alimentent Moscou. Dans ce village, ancienne propriété des souverains de la Russie, nous trouvons que comme dans les autres parties rurales qu'il nous a été donné de visiter, les moujiks aux yeux de myosotis n'ont plus du

tout cet air résigné que nous leur avions trouvé dans les villes, mais un je ne sais quoi d'allègre et d'indépendant. Ces paysans joyeux et animés ne ressemblent plus aux moujiks des faubourgs, toujours timides et un peu ahuris, qui ne sont en gaîté que les dimanches et fêtes, grâce à l'eau-de-vie largement absorbée dans les Traktirs.

Le village de Pouchkino est un séjour d'été très choyé des Moscovites ; de charmantes maisons de campagne leur offrent un refuge très désirable contre les ardeurs du soleil et la poussière qu'aucun orage ne vient jamais abattre. On trouve aussi à Pouchkino d'importants établissements industriels, des fabriques d'indiennes.

Khotkovo, situé à 10 verstes de Troïtsa, possède un monastère de religieuses construit aussi au XIVe siècle dans un site des plus enchanteurs. De l'édifice bâti en 1309 il ne reste plus trace, la destruction fut complète sous le faux Dmitri, mais depuis lors

quatre églises ont été édifiées ainsi qu'un mur d'enceinte qui date de la fin du XVIIIe siècle. Les tombeaux des parents de Saint-Serge sont conservés dans ce couvent. Nous voici arrivés à Serguievo où, dans un paysage bien vallonné et fait à souhait pour le plaisir des yeux comme on aurait dit jadis, se dressent les constructions du monastère de Saint-Serge.

De l'ancien couvent dont Serge était l'igumène ou prieur, il ne reste qu'un puits. Les murailles que nous avons devant les yeux ont essuyé des sièges nombreux, d'abord contre les Tatars de Crimée en 1408, puis 200 ans après contre Dimitri et les Polonais; à cette époque l'investissement dura 16 mois et ne prit fin que par l'arrivée du prince Pojarski. Il servit en 1682 et en 1689 de refuge à Pierre le Grand pendant les révoltes des Streltsi. Comblé de présents royaux, le monastère ne tarda pas à devenir le plus riche de toute la Russie.

Il est situé sur une colline élevée baignée par la Koutchoura ; la muraille d'enceinte est flanquée de 9 tours.

11 églises ou chapelles d'une ornementation somptueuse et aussi la sacristie attirent l'attention du visiteur. Parmi ces églises, la cathédrale de l'Assomption, qui rappelle l'Assomption du Kremlin, est tout entière recouverte, murs et piliers, de peintures dans le genre byzantin. Le trésor renferme des émaux cloisonnés, des évangiles imprimés sur parchemin, ainsi que le psautier d'Ivan le Terrible reliés dans des couvertures d'argent doré incrustées de pierres précieuses et de camées antiques, une agate à l'intérieur de laquelle des veines capricieuses représentent un moine en prières devant une croix ; des mitres, des chasubles, des nappes d'autel brodées par des tsarines et des princesses ; des crosses, des ciboires et des encensoirs d'or ; des triptyques, des images en mosaïque, des médailles, des monnaies. Sur des tables dres-

sées dans la cour du couvent s'étalent des plats de gruau que des nuées de mouches disputent aux malheureux qui s'en emparent avec avidité. La vue de cette misère au milieu de ces richesses forme un contraste saisissant. Sous les voûtes de la porte, les mendiants en grand nombre font entendre un long gémissement.

La visite au tombeau de saint Serge[1], qui est situé dans une crypte, se fait en quelque sorte processionnellement; des cierges sont remis aux visiteurs qui pénètrent à travers de mystérieux couloirs jusqu'à la châsse en vermeil où repose le saint sous un baldaquin d'argent massif. Après cette excursion, nous sortons des catacombes non sans constater que la plupart des fidèles portaient sur les vêtements des stalactites de cire, ce qui, je dois le dire, ne semblait guère les préoccuper. Cette

1. L'image miraculeuse de saint Serge, que l'on vénère à Troïtsa, avait été envoyée par le monastère au siège de Sébastopol.

graisse fondra dans quelques jours et se mélangera dans une douce harmonie avec les innommables matières grasses dont sont imbibés d'une façon permanente les vêtements des bons moujiks.

*
* *

Le couvent de Troïtsa est la pépinière, le séminaire de la plupart des évêques de l'Empire russe. C'est là aussi, dans ce monastère, en un atelier dont la visite est extrêmement intéressante, que sont peintes, suivant les canons de l'art byzantin des moines du mont Athos, les nombreuses icones qui ne sont point seulement destinées à faire scintiller les iconostases des églises, mais que l'on rencontre encore dans les rues et les carrefours et à l'intérieur des demeures les plus riches comme dans les maisons les plus pauvres, disposées généralement presque à hauteur du plafond sous la lumière vacillante d'une lampe

qui ne cesse de brûler devant la sainte image.

*
* *

Le couvent fut épargné lors de l'invasion de l'année XII, — c'est sous ce chiffre qu'on désigne l'année 1812. — T. Tolytcheva, dont nous avons déjà mentionné plus haut la relation écrite d'après le récit des témoins oculaires de cette lutte tragique, raconte trois légendes qui expliquent comment fut sauvé, à cette époque, le couvent de Troïza.

D'après la première, Napoléon qui, de la tour d'Ivan le Grand, contemplait la route qui mène à Troïtsa et se promettait déjà un riche butin d'or, d'argent et de pierreries, vit tout à coup sortir du monastère un vieillard à cheveux blancs, en habit de religieux, une croix dans la main. Derrière lui, marche une armée sans nombre. Pour elle la route est trop étroite, toutes les cam-

pagnes voisines en sont couvertes. Et le vieillard s'avance à sa tête et tout à coup il lève les yeux et montre à Bonaparte sa croix d'or. Et Bonaparte fut tellement épouvanté qu'il pensa tomber du haut de la tour d'Ivan.

D'après une seconde tradition, Bonaparte aurait donné suite à son projet et aurait tenté plusieurs fois de se rendre au monastère de Troïtsa, mais à deux reprises, arrivé sous les murailles du couvent, il vit se dresser devant lui une forêt touffue qui lui cachait les portes; saisie de terreur l'armée s'était enfuie à Moscou. Une troisième fois enfin, persistant dans son projet, il tenta de se frayer un passage dans le dédale de cette forêt, mais pendant trois jours il erra et dut regagner Moscou.

La troisième légende, de beaucoup la plus dramatique, nous représente Napoléon violant le cercueil de saint Alexis le Métropolite pour arracher de sa chasuble et de sa mitre les pierres précieuses et les diamants.

« Si j'en vends seulement la moitié je pourrai payer la solde de mon armée entière, l'autre moitié je l'emporterai en France pour en émerveiller le monde... » Mais le saint se levant du cercueil : « Comment, dit-il avec courroux, as-tu bien osé troubler le sommeil d'un vieillard? Pour ton attentat, Dieu te réserve un terrible châtiment, c'est ta perte que tu es venu chercher dans Moscou aux coupoles dorées; tu as amené ici des centaines de mille hommes, tu sèmeras de leurs cadavres les campagnes russes. Toi-même tu mourras dans une île lointaine aux confins de la terre sur la mer Océan. » Alors il le souffleta, puis se recoucha dans son cercueil et le couvercle de la bière se referma de lui-même. Bonaparte tomba privé de sentiments. Longtemps il resta couché comme un cadavre. Quand il revint à lui, il rassembla son armée et demanda : « Combien êtes-vous ? » Ils répondirent : « Un million et demi d'hommes, les Russes ne font pas la cinquième partie

de notre nombre. » Et Bonaparte leur dit : « Les Russes ont une autre force contre laquelle nous ne pouvons prévaloir. Rien à faire ici ! En route ! » Mais combien d'entre eux arrivèrent dans la patrie ? Ils semèrent de leurs cadavres les campagnes russes, suivant la parole du saint, et Bonaparte mourut « dans une île lointaine, aux confins de la terre, dans la mer Océan ».

CHAPITRE VIII

L'EXPOSITION DE MOSCOU

L'Exposition, toute pavoisée des drapeaux russes et français, est installée dans le palais de Khodinskoé où avait eu lieu déjà, en 1882, une exposition nationale; elle est beaucoup plus fréquentée que le prétendent les bons ennemis que nous avons çà et là, un peu partout en Europe et même chez nous, mais surtout où vous savez. J'avoue même que je ne comprends pas que l'on puisse enregistrer 10,000 et 15,000 entrées par jour dans une ville où il existe, en nombre restreint, des fortunes considérables et, en revanche, une quantité illimitée de pauvres diables qui doivent compter avec les 35 kopecks qu'ils aiment mieux d'habitude dépenser dans les *traktirs* en buvant du thé ou de l'eau-de-vie.

L'arrangement général de l'Exposition, qui dans ses grandes lignes rappelle un peu le palais de l'Exposition de 1867, est des plus heureux. J'entends bien que les pelouses des jardins ne sont pas aussi verdoyantes que celles du Champ de Mars en 1889, mais le but pratique est rempli, et les Russes vont pouvoir, de première main, saisir nos articles français et les comparer aux articles similaires des Allemands qui entrent en Russie par la même voie que les nôtres et souvent avec l'étiquette de Paris. Le coup pourra être sensible aux champagnes allemands, aux bordeaux du Rhin alcoolisés avec des trois-six de Hambourg, mais les riches produits de la Gironde et de la Bourgogne gagneront à la comparaison.

Nous ne citerons pas les noms de nos peintres, sculpteurs et graveurs en médailles qui ont envoyé leurs plus belles œuvres à Moscou ; nous ne pourrons non plus, par le menu, détailler les magnifiques expositions de MM. Thiébaut, Barbedienne et Chris-

tofle, mais nous devons dire avec quelle joie nous avons vu la foule s'arrêter devant ces beaux envois de la France, qui, avec les œuvres marquantes de nos principaux éditeurs de livres et relieurs de luxe, me semblent avoir recueilli le succès le plus mérité. Les reliures du XVe siècle, cuir ciselé, celles du XVIe et du XVIIe de Gruel Engelmann donnent une haute idée de l'habileté de nos nationaux.

Mentionnons toutefois les peintures décoratives de H. Motte, un élève de Gérôme, qui ornent l'entrée de la galerie des Beaux-Arts, *la Paix protégeant la Renommée* et *l'Histoire source des arts*, de même *l'Art présentant à la ville de Moscou la Peinture et la Sculpture françaises*, par Léon Ruel, élève de Pils, et enfin les sculptures qui décorent les portes d'entrée, le *Triomphe des arts*, par M. Cruchet.

C'est avec une joie véritable que nous revoyons la peinture colossale de notre ami Roybet, représentant le massacre ordonné

par Charles le Téméraire dans l'église de Nesle. Nous avions déjà admiré cette page dramatique où, sous de chaudes couleurs, les personnages ont les attitudes les plus mouvantes. Toutes nos félicitations en passant à notre ami de Dramard, président de la Société française des amis des arts, qui a présidé avec un grand sens artistique à l'installation des œuvres d'art au palais de Khodinskoé.

Le cortège du couronnement du tsar Alexandre III est représenté dans un panorama d'une heureuse tonalité, l'ensemble est maintenu dans la note grise pour le repos de l'œil et pour la mise en valeur des accents principaux qui sont le coloris riche et varié des étoffes et le flamboiement des armures. Signalons le délicieux paysage que forment les arbres des fossés du Kremlin, il est impossible de mieux rendre le plein air que ne l'a fait, en cette œuvre, notre ami, le peintre Poilpot.

* * *

En somme, on peut dire que l'Exposition de Moscou, prise en général, a dépassé pour son organisation tout ce que nous aurions pu espérer en raison des difficultés qui ont, pendant quelque temps, contrebalancé l'activité de nos compatriotes et les bons effets de l'hospitalité si ouverte et si enveloppante des Russes. Si l'on ne tombe point dans des comparaisons qui dépassent toutes mesures et nuisent plutôt à une œuvre qu'elles ne la servent et si au lieu de comparer l'exposition française de Moscou à notre grande manifestation nationale de 1889 on la rapproche des récentes expositions internationales d'Anvers et d'Amsterdam, que nous avons été à même d'apprécier, nous pouvons affirmer que le palais de Khodinskoé présente un aspect général bien plus agréable à l'œil que les palais similaires de la Belgique et des Pays-Bas.

L'espace réservé à l'Exposition de Moscou était de 45,000 mètres ; les expositions d'Anvers, d'Amsterdam et de Barcelone ne

couvraient que de 12,000 à 20,000 mètres de superficie. Les objets exposés à Moscou étaient d'une valeur de près de 40,000,000 de francs et ils étaient contenus dans plus de 15,000 caisses.

C'est surtout pour les objets d'art, comme nous le disions plus haut, que les Russes ont pu reconnaître l'utilité de cette exposition ; les bronzes de Berlin et de Vienne n'ont pas dû gagner au parallèle ; quant aux bijoux français et aux produits de nos établissements de céramique, ils ont été appréciés à leur juste valeur, nos tissus et lingerie qui ont été, eux aussi, achetés à l'exposition, seront disséminés dans toutes les villes de la Russie comme des échantillons de notre industrie nationale et au grand profit de tous, nous avons la vanité de le penser.

*
* *

Et maintenant, adieu exposition française, adieu Moscou, nous te reverrons, ville

du Kremlin, je l'espère, sous ton manteau de neige, sans tes drowski où l'on ne pourrait asseoir le bourgmestre de Zaardam; nous roulerons alors dans tes traîneaux et nos pieds ne seront plus meurtris au contact de tes petits pavés pointus. Ton soleil alors sera éteint, et nous t'admirerons en septentrionaux.

Dis-moi où se cachent, pendant l'hiver, les gentils pigeons que respecte, comme des oiseaux sacrés, le plus gourmand des moujiks; ils ne s'abattent pas sans doute sur la blanche neige et ce sont les noirs corbeaux qui les remplacent. Nous y reverrons sous leurs accoutrements divers et de chaudes touloupes, les bons moujiks aux barbes blondes, égrenant en toutes circonstances leur fatal « nitchchego », et nous contemplerons à nouveau sous leurs beaux costumes les soldats que nous aimons aujourd'hui. Ces hommes durs à la fatigue que l'on envoie dans les coins les plus retirés, ayant pour provision une petite boîte de thé

dont ils détrempent trois fois par jour le pain de munition ; nous retrouverons le fer à cheval cloué par les Moscovites superstitieux au seuil de leur demeure, et je suis bien sûr que les lits seront encore des berceaux où vous trouvez moyen de vous reposer, géants de la Russie.

CHAPITRE IX

QUELQUES MOTS SUR LA SITUATION ÉCONOMIQUE EN GÉNÉRAL — LE COMMERCE DE LA RUSSIE — LA FOIRE DE NIJNIJ-NOVGOROD[1].

Pour ne pas interrompre le récit de notre voyage, et mêler aux appréciations d'art et à la description des monuments et des paysages des considérations sur les mœurs et des aperçus relatifs aux faits purement économiques, nous avons préféré tenir en réserve pour la fin de cette seconde partie la description du commerce, de l'agriculture et de l'industrie dans ce vaste Empire. Nous traiterons ensuite, d'après les renseignements qui nous ont été fournis tant à

1. Pour toutes les évaluations, nous prendrons toujours la valeur du rouble à 3 fr. Le lecteur pourra opérer sur nos chiffres toutes les réductions que nécessite le cours variable de cette unité monétaire.

Saint-Pétersbourg qu'à Moscou, les questions concernant les voies de communication, le crédit privé et public, et l'organisation financière.

Sans avoir la prétention d'aborder toutes les questions relatives à l'agriculture, à l'industrie et au commerce de ce colossal État qui représente à lui seul plus de la moitié du continent européen, c'est-à-dire dix fois la surface de la France, et qui possède de plus le tiers de l'Asie, il nous a paru bon de tracer une courte esquisse de la situation économique de ce pays. Au dire des spécialistes que nous avons consultés, les quatre cinquièmes des terres qui ne sont pas encore mises en culture représentent un vaste domaine d'un avenir aussi fécond que ces terres de l'Amérique dont la production est si luxuriante depuis que d'infatigables pionniers ont déchiré le sol et l'ont forcé à produire. Il nous paraîtrait désirable que la

législation russe qui est inspirée aujourd'hui par des sentiments un peu trop exclusifs, facilitât aux étrangers l'acquisition de la propriété (voir plus loin notre chapitre XV). C'est à ce prix, nous n'en doutons pas, que seraient mises en action toutes les forces productives de ce pays qui justifierait ainsi de plus en plus le crédit qui lui est accordé sur nos marchés. La Russie puiserait au contact d'organisateurs laborieux d'immenses ressources qui permettraient de mener à bien l'exécution des chemins de fer et des routes appelés à relier aux centres de ravitaillement des points aujourd'hui inaccessibles. On ne verrait plus alors, comme l'année dernière, sévir la famine à la suite d'un hiver trop sec et sans neige, où le cinquième de la récolte de seigle faisait défaut; l'établissement des routes aurait permis aux gouvernements éloignés de recevoir à temps la compensation nécessaire.

Dans le domaine de l'industrie et du commerce, des tendances nouvelles pour-

raient bien se produire et le chiffre des marchandises russes achetées en France[1] grossir considérablement au détriment des envois que la Russie effectue maintenant en Allemagne et en Angleterre: Nous introduisons en Russie sensiblement autant de marchandises qu'elle nous en envoie, mais l'Angleterre et surtout l'Allemagne nous dépassent de plus de moitié.

Croirait-on que le port de Kronstadt n'a vu entrer, en 1889, que 11 navires portant le pavillon français, alors que ce même port recevait 668 navires anglais et 242 navires

---

1. Exportation de la Russie :

France. . . .	42,893,235 roubles.
Angleterre . .	274,377,376 —
Allemagne . .	192,344,568 —

Importation en Russie :

Allemagne . .	124,311,887 roubles.
Angleterre . .	100,704,545 —

Il n'est point téméraire de penser que le trafic s'effectuant pendant plusieurs mois de l'année uniquement par voie ferrée, certaines marchandises françaises peuvent, pendant leur passage forcé en Allemagne, être dénationalisées.

allemands? Et pourtant depuis le commencement de ce siècle jusqu'en 1870, la France avait occupé le premier rang pour la vente en Russie des soieries et des meubles ; c'est un Français, Philippe de Girard, qui, sous Alexandre Ier, avait organisé à Varsovie l'industrie textile; ce furent des Lyonnais et des Alsaciens qui installèrent plus tard les usines de soieries et d'étoffes imprimées.

L'industrie russe n'a pas cessé de prospérer, surtout depuis six ans, et ses achats de tissus de soie et de laine à l'étranger ont diminué de plus de moitié alors que ses usines recevaient pour les transformer deux fois plus de coton et de soie bruts, cinq fois plus de laine[1].

---

1. Importation :

	En 1872. — Roubles.	En 1881. — Roubles.
Tissus de soie .	6,507,000	2,250,000
Tissus de laine.	14,199,000	7,711,000
Coton brut. . .	37,000,000	84,419,000
Laine brute . .	5,000,000	24,000,000
Soie brute . . .	6,000,000	10,000,000

A part quelques légères fluctuations, le commerce de la Russie n'a pas cessé, depuis 30 ans, de suivre une marche ascendante. De 324,998,838 roubles représentant le total des négociations en 1859, l'ensemble du commerce s'est élevé, en 1890, à 1,203,020,632.

Nous n'étendrons pas plus loin ces renseignements dont les développements sont reproduits dans de nombreuses statistiques officielles qui sont aujourd'hui dans toutes les mains.

*
* *

La foire de Nijnij-Novgorod, qui s'ouvre chaque année le 25 juillet du calendrier russe et dure jusqu'au 5 septembre, est le rendez-vous de l'Europe et de l'Asie ; on y rencontre des Persans, des Chinois, des Juifs, des vieux Tatares, des Arméniens. On y vend en moyenne annuellement pour 20,000,000

de roubles de thé ; 30,000,000 de fers ; 10,000,000 de peaux et fourrures ; 30,000,000 de cotonnades ; 15,000,000 de lainages, en y comprenant les matières premières ; 8,000,000 de cuivre ; 10,000,000 de verrerie et céramique ; 6,000,000 de poissons ; 12,000 à 15,000 barriques de vins de Crimée, du Caucase, du Don et d'Astrakan, sans oublier les soies, les lins, les graisses, les huiles, le pétrole, le fromage et le beurre. Les affaires y sont en de certaines années, comme 1888, par exemple, dix fois plus importantes qu'elles ne l'étaient en 1827. Elles se sont chiffrées en cette année exceptionnelle que nous citons, par une somme de près de un milliard de francs ; la moyenne est de 650,000,000 de francs ; l'année dernière les transactions ont été inférieures de 150,000,000 à cette moyenne. Les eaux de la Volga que les neiges n'avaient pas suffisamment grossies ont fait obstacle sur certains points à la navigation : 2,000 barques et 20,000 marchands

ont manqué à la population foraine qui est annuellement de 110,000 âmes.

Encore bien que la plupart des affaires se traitent au comptant, il n'est pas rare de voir des crédits de trois mois, six mois, un an et même dix-huit mois.

CHAPITRE X

INDUSTRIE

Au siècle dernier, les manufactures de toiles de la Russie pourvoyaient une grande partie de l'Orient et même de l'Amérique; aujourd'hui ces fabriques ont été remplacées par les métiers qui tissent le coton, et que l'on voit installés dans les environs de Moscou, de Saint-Pétersbourg, de Vladimir et de Kostroma. Cette industrie représente, à elle seule, le tiers de toute l'industrie russe [1].

Les filatures et fabriques de tissus de laine sont installées principalement dans la haute Volga et dans le bassin de l'Oka [2].

1. Elle représente aujourd'hui un rendement de 290,909,000 roubles, alors qu'elle se chiffrait en 1867 par 72,577,000 roubles.

2. Leur rendement, qui était en 1867 de 15,172,000 roubles, a atteint ces dernières années 70,849,000 roubles.

Les établissements de soieries, les draps fins et les étoffes de laine grossière exportées dans l'Asie centrale sont très florissants à Moscou; les matières premières de la soierie viennent du Caucase et de la Géorgie, la Russie en importe aussi de la Chine et du Japon, de Lyon ou de Londres; les patrons sont presque tous des Lyonnais arrivés pauvres à Moscou et dont plusieurs occupent aujourd'hui 1,000 à 2,000 ouvriers. Les bons tissus sont fabriqués en Pologne et dans les gouvernements de Grodno et de Tchernigov; les étoffes communes sont fabriquées dans la petite Russie et dans les bassins de la moyenne Volga.

Les cuirs russes auxquels le tan, formé d'écorces de bouleaux, donne une odeur particulière et agréable lorsque l'air n'en est pas trop saturé, produisent actuellement pour plus de 40,000,000 de roubles (14,764,000 r. en 1867).

Les alcools, les sucres, représentent aussi des chiffres considérables; le produit du

pétrole, qui n'était, en 1867, que de 999,000 pouds, dépasse aujourd'hui 200,000,000 de pouds ; le naphte a produit, en 1891, 288,500,000 pouds, soit 48,000,000 de plus qu'en 1890[1]; les scieries mettent en œuvre pour environ 22,000,000 de roubles de bois (9,909,000 r. en 1874) ; il se fabrique pour 54,220,000 roubles de machines (14,044,000 r. en 1867) ; les mines produisent 8,118,000 pouds de cuivre (5,976,000 en 1873) ; la fonte représente 40,715,000 pouds (17,553,000 en 1867) ; le fer 22,256,000 pouds (11,840,000 en 1867) ; la progression de la houille est bien plus extraordinaire : elle se chiffre par 316,592,000 pouds (26,696,000 en 1867).

En somme, l'industrie russe, qui ne produisait, en 1867, que pour 146,033,000 rou-

---

1. Malheureusement il y a surproduction et une baisse de prix qui ne permet plus de couvrir les frais ; le naphte, en effet, qui était monté en 1890 au prix de 8 et 9 kopecks par poud, descendait, à la fin de 1890, à 4 et 5 kopecks, pour tomber enfin en 1891 au prix de 2 $^1/_3$ kopecks.

bles, fabrique aujourd'hui pour 545,768,000 roubles.

La production de l'or, qui était, en 1872, de 2,330 pouds 30 livres, soit 38,178^{kg},617 au prix de 131,122,169 fr. (à 3,434 fr. 44 c. le kilogramme), a produit 148,668,884 fr. en 1880, et seulement 127,933,748 fr. en 1889.

Signalons encore comme une industrie des plus importantes les fabriques de meubles dont plusieurs restaurent le style national russe, l'industrie de la bijouterie et de l'orfèvrerie qui reproduit les bijoux élégants du musée Cimmérien ; la carrosserie, les manufactures d'icones.

Nous ne nous étendrons pas sur les conditions du travail en Russie, l'enquête si remarquable qui a été faite au début de 1891 par le ministère des affaires étrangères pour tous les pays de l'Europe et des États-Unis d'Amérique, reproduit pour la Russie quatre rapports particulièrement intéressants.

Pour l'empire russe en général, l'auteur

du rapport est M. Pingaud, consul de France chargé de la chancellerie de l'ambassade.

Nous y avons lu, exposée en un ordre parfait, une monographie des associations populaires de la Russie, les corporations des artisans et les artèl[1] dont le mécanisme nous avait été expliqué par un de nos amis, banquier à Saint-Pétersbourg. Nous avons parcouru avec grand profit les relevés statistiques publiés par les départements du commerce et des manufactures, sur le prix du salaire dans les différentes régions et pour chaque nature d'industrie. Tous les chiffres que nous avons recueillis nous-mêmes cadrent assez exactement avec ceux que relate cette étude, si on les considère comme une moyenne.

Le second rapport relatif à la circonscription du consulat général de France à

---

1. Nous avons adopté cette orthographe où le pluriel n'est pas indiqué par la lettre *s*. Elle nous a été donnée comme la meilleure figuration de l'orthographe russe.

Moscou, a pour auteur M. Th. Meyer, titulaire de ce consulat général.

Le rapport relatif à la Pologne émane de M. Boyard, consul général de France à Varsovie, qui a traité avec une haute compétence la question des caisses de secours et dressé par industrie le salaire mensuel payé en Pologne comparé à celui de la Russie, d'où il ressort, comme nous l'a fait remarquer notre savant ami, M. Vrotnoski, bâtonnier de l'ordre des avocats de Varsovie, que le salaire mensuel moyen est en Pologne de 17 roubles pour les hommes, 10 pour les femmes, alors qu'il n'est en Russie que de 14,2 pour les hommes et de 8,2 pour les femmes.

Le rapport de M. de Bouteiller, chargé du vice-consulat de France à Helsingfors, rend justice aux qualités d'ordre et de frugalité des Finlandais qui seules les mettent à l'abri de l'extrême misère dans ce pays où le travail est encore à l'état rudimentaire.

Nous aurions volontiers insisté en quel-

ques lignes sur le niveau relativement élevé de l'instruction, comme nous avons pu le constater chez les paysans de Viborg, d'Imatra et des bords du lac Saïma. Sous une apparente résignation on sent en eux des natures énergiques, un peu moins fatalistes, peut-être, que celles des moujiks russes. L'ouvrier russe n'est ni un impatient, ni un indocile, il est intelligent et d'une grande habileté de main pour reproduire les modèles qui lui sont soumis ; nous l'avons trouvé partout très ressemblant au type décrit par les Gogol, les Tourguenev et les Tolstoï ; on ne lit pas dans ses yeux ces airs de désespérance que nous dépeint, sous un coloris si chaud et si attachant, Dostoievskiy ; il paraît très honnête et on peut le qualifier de sobre, à condition de défalquer un jour par semaine qu'il consacre pieusement à l'eau-de-vie de grains.

CHAPITRE XI

AGRICULTURE

Avant d'exposer la situation générale de la culture en Russie, il ne nous paraît pas superflu d'anticiper quelque peu sur l'exposé de la situation administrative dans les campagnes et de dire quelques mots du partage des terres tel qu'il s'exécute tous les six ans entre les paysans qui habitent le voisinage de Moscou, par exemple. Ce pays est le pays du *mir,* ou commune rurale slavonne. Le lot de chaque habitant dans la *volosth* du général Bogdanovitch [1] comporte une déciatine (un hectare un are); le lot dans la volosth voisine qui appartient au comte Tolstoï est de 3 déciatines.

Il n'y a pas lieu de s'étonner de la diffé-

1. Le général Bogdanovitch attribue à ses paysans 7 roubles pour le travail agricole d'un hectare, et pour les prairies il leur abandonne un tiers de la récolte.

rence qui existe entre l'importance des lots dans deux territoires si voisins; en effet, lors de l'affranchissement des serfs, sous Alexandre II, la plupart des moujiks entrèrent en possession de la terre cultivée par eux [1] ; l'étendue des lots dépend donc à la fois de la superficie totale réservée à l'ensemble de la famille rurale ou volosth et du nombre d'enfants de chaque ménage de moujiks.

Dans un pâturage qui reste en commun,

---

1. Un grand personnage de la Russie avec lequel nous avons eu l'occasion de nous entretenir du partage des terres en 1862, nous a raconté que, possesseur de propriétés d'une superficie équivalente à 60,000 hectares dans les provinces de Samara et de Saratov, il avait donné à chacun de ses 20,000 serfs un hectare. Il s'occupe aujourd'hui, en raison de l'extension des familles, de favoriser l'émigration de ses anciens serfs dans la région centrale de la Russie. Le même dignitaire me fit remarquer que, lors de l'émancipation, ce ne furent que les nobles les plus riches qui se dessaisirent de leurs propriétés à titre définitif; les autres munirent leurs anciens serfs d'instruments aratoires et leur souscrivirent des baux présentant de nombreux avantages.

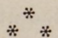
les enfants conduisent chaque matin les troupeaux de vaches et de moutons, et le soir les mères traient et partagent le lait entre tous les habitants.

La volosth est une agglomération d'une douzaine de villages, au chef-lieu duquel réside le maire ou *starchina,* qui est aidé pour chacun des villages par un *selskii starosta* ou ancien, et pour toute la volosth, par un percepteur des contributions et par un gardien du grenier communal.

Chaque réunion de cinq feux nomme un membre du conseil communal dont les attributions consistent à désigner le chef et ses adjoints et de plus à procéder au partage des lots, à répartir les impôts et à contrôler la comptabilité.

Cette organisation, qu'on avait appelée aussi « le socialisme russe », avait fait dire à un ancien ambassadeur de France en Russie, M. le duc de Morny, « *qu'il n'y a pas un pays en Europe plus démocrate que la Russie* ».

Cet examen de l'état social de l'empire des Tsars mériterait une étude approfondie et nous ne doutons pas qu'on arriverait à constater qu'il existe dans les campagnes une autonomie relative, « beaucoup d'auto- « rité au sommet de la pyramide ; beaucoup « de liberté à la base », comme disait M. Louis Léger dans une remarquable lettre. Mais abandonnons à d'autres cette étude philosophique et examinons la situation actuelle de l'agriculture dans ce territoire immense.



La Russie a occupé longtemps le premier rang pour les cultures de céréales, qui atteignent dans les années moyennes de 600,000,000 à 700,000,000 d'hectolitres ; elle n'est distancée que par les États-Unis qui dépassent 800,000,000. Si cette culture était faite d'après les nouvelles méthodes, la production de la Russie serait 8 fois plus

importante. Le lin des gouvernements de Pokov, de Smolensk, de Viatka et de quelques provinces du Sud, représente plus de la moitié de la culture de l'Europe[1]. Les betteraves sont cultivées en Russie (surtout dans la province de Kiev). Le chanvre, la pomme de terre, le tabac, le vin, principalement dans la Bessarabie et la Crimée, représentent aussi des richesses considérables auxquelles il faut joindre une production de bétail qui classe ce pays au premier rang des nations de l'Europe.

---

1. L'empire russe a produit en 1890 une récolte totale de 8,474,000 pouds de lin et de chanvre, soit 2,279,000 pouds de plus qu'en 1885. D'après un rapport récent de M. le comte de Montebello, ambassadeur de France, nous voyons que le lin provenant des gouvernements de Viatka et de Vologda, vendu à Arkangel, est plus recherché que tout autre, en raison du système de *rebut obligatoire* qui fait rejeter tout lin mal préparé.

*
* *

Les régions productives de la Russie peuvent être classées, suivant la nature de leurs produits, en quatre groupes, aussi nous avons voulu, pour faire ressortir les différences de productions sous les diverses latitudes, établir l'énumération des produits de chacune des quatre régions du nord au sud.

Les écarts de température du nord au midi, varient de 70° à 75° centigrades (les 3/4 de l'étape de la glace à l'eau bouillante); ces échelles de température, si on les compare aux latitudes correspondantes des autres pays, donnent des résultats absolument surprenants. C'est ainsi que pendant l'expédition de Khiva en 1840, Tchikhatcheff constata à Akboulak, qui est situé sous le paralèlle de Nevers, un froid de 47°7′ Réaumur; et chaque année on voit geler l'Oxus, qui est situé plus bas que le parallèle de Florence.

Du 63° au 51° de latitude.

Cette région, qui comprend à la fois Saint-Pétersbourg, Moscou, Novgorod, les provinces baltiques, la Lithuanie, la Pologne, c'est-à-dire une région fertile et bien arrosée, ressemblant assez à l'Allemagne septentrionale, comporte aussi les provinces de Perm et d'Orembourg qui sont moins favorables à la culture ; c'est la Russie moyenne et une partie de la Russie méridionale, soit 3,000,000 de kilomètres carrés, c'est-à-dire une surface six fois aussi grande que la France. On y cultive le *seigle* et le *lin*, l'*orge* et le *froment* d'hiver (*ledianka*) qui n'est pas frileux.

On y voit dans le nord le *pin* et le *bouleau*, et en descendant vers le sud, on trouve des *aulnes*, des *trembles*, puis le *chêne* qui ne dépassent pas vers le nord la ligne des ouvalli ; et enfin, toujours en descendant, l'*orme* et le *tilleul*.

Du 51° au 48° de latitude.

Cette zone comprend : Volynie, Podolie, Kief, Tchernigov, Poltava, Karkov et Varonège, en tout une superficie de 330,000 kilomètres carrés ; c'est la région par excellence du *froment* et des *arbres fruitiers*, les *pommiers* et les *poiriers*, les *merisiers* et les *cormiers ;* on n'y rencontre plus les *conifères* ni les *bouleaux*. On y cultive l'*avoine*, l'*orge*, le *millet*, le *blé sarrasin*, le *chanvre* et le *tabac*.

Du 48° au 38° de latitude.

C'est la région du *maïs* et de la *vigne*. Elle comprend Iekaterinoslav, Kherson, la Tauride, la Bessarabie, le pays des Cosaques du Don, ceux de la mer Noire, Saratov et Astrakan. On y rencontre l'*olivier*, le *caprier*, et en Crimée, le *laurier*, le *figuier* et le *noyer*.

En dessous du 38° de latitude.

La Transcaucasie et l'Arménie produisent l'*olivier*, le *mûrier* et la *canne à sucre;* aux confins de la Perse on trouve le *coton* et le *riz*, le *sésame*, qui fournit une huile excellente, la *garance*, le *safran*, le *grenadier*, le *houblon* et l'*arbouse* ou melon d'eau.

Comme on le voit par l'énumération ci-dessus, ce sont les céréales qui occupent la place la plus importante dans les produits du sol de la Russie. Aussi, si l'on en excepte des années aussi désastreuses que l'avant-dernière campagne, l'exportation joue-t-elle un rôle considérable dans le commerce des céréales. Pour nous rendre compte de cette exportation en général et de la quantité importée en France en particulier, nous sommes

heureux de reproduire des chiffres qui nous ont été spécialement fournis par le ministère des finances, à Saint-Pétersbourg.

L'exportation totale a été :

En 1887.	En 1888.	En 1889.
393,007,069	548,232,048	466,691,858

et pour la France seulement :

En 1887.	En 1888.	En 1889.
28,402,124	45,405,398	30,105,314

La spécification de l'exportation pour chaque nature de produits donne les résultats contenus dans le tableau que nous reproduisons à la fin du volume [1].

*
* *

Au point de vue de l'aménagement des cultures et des diverses sources de dépenses et de produits, disons que dans certaines

1. Voir annexe B.

provinces où il existe de belles exploitations, les chevaux de culture coûtent environ 45 roubles par tête, la paire de bœufs 120 roubles, les bêtes à laine adultes coûtent environ 4 roubles et les jeunes 2 roubles, elles sont tondues en mai et représentent par tête de bétail une toison de $3^{kg},500$ à 4 kilogr., les laines sont vendues en suint à un prix qui atteint souvent 9 roubles 40 kopecks par poud de 16 kilogr.

Rien n'est moins rare que de constater comme rendement un produit de 70 à 75 roubles par déciatine et il n'est pas téméraire d'espérer pouvoir atteindre le prix de 100 roubles. Toutefois, il faut tenir compte pour ces récoltes, qui s'effectuent souvent du 10 au 20 juillet, de l'aléa résultant de la grande variabilité de la température, et surtout de la quantité de pluie ; c'est ainsi qu'une terre qui avait produit à l'hectare, en 1887, $15^{qx},20$; en 1888, $13^{qx},86$, ne produisit en 1889 que 3 quintaux de froment d'hiver; le froment d'été donne un ren-

dement un peu inférieur, le seigle peut fournir une moyenne de $12^{qx},76$ à l'hectare; l'avoine blanche de Russie qui est très répandue dans l'Est de la France et que l'on sème au printemps à raison de 7 pouds ou $114^{kg},66$ à la déciatine, donne un produit moyen de 9 à 10 quintaux l'hectare, et cette avoine pèse de 45 à 50 kilogr. l'hectolitre; l'orge de brasserie, semée dans les mêmes conditions, produit environ 70 pouds à la déciatine. Il y aurait lieu, nous n'en doutons pas, de développer en Russie cette culture et de multiplier le nombre des brasseries; la bière remplacerait très avantageusement le kwas. Si l'on procédait au système de la fermentation haute, comme dans nos départements du nord de la France et à Lyon, on obtiendrait, avec une installation industrielle peu compliquée, une boisson très économique qui serait consommée sur place; d'autre part, si on voulait adopter le système à fermentation basse, il serait facile d'organiser des usines importantes et

l'alimentation des glacières si coûteuse en d'autres régions, serait facilitée dans ce pays où l'hiver est très rigoureux.

La betterave cultivée en Russie provient généralement de graines de la variété de Vilmorin ; la récolte a lieu depuis le commencement de septembre jusqu'au 8 ou 10 octobre, et le rendement moyen peut être évalué à environ 12,000 kilogr. par déciatine ; on atteindrait des rendements plus importants avec une graine de végétation plus vigoureuse et en modifiant les procédés de fumure.

Dans bien des régions, la difficulté est de rencontrer des ouvriers que l'on puisse engager pour toute une saison, car, ainsi que nous l'avons constaté plus haut, beaucoup de paysans sont propriétaires. Le prix moyen de la journée, hors moisson, est, défalcation faite de la nourriture, de 35 kopecks par homme, et de 25 à 35 kopecks par femme; pendant la période de la moisson, les prix s'élèvent de 50 à 80 kopecks

par homme et de 45 à 65 kopecks par femme; ces salaires sont, du reste, proportionnels au résultat de la récolte. Nous donnons ci-dessous, d'après les renseignements qui nous ont été fournis par un haut fonctionnaire des plus compétents, des indications sur les rations mensuelles des ouvriers :

2 pouds (33^{kg},760) de farine de seigle;
30 livres (12 kilogr.) de gruau, de sarrasin ou de millet;
4 livres (1^{kg},600) de lard;
— (1^{kg},600) de viande;
— (1^{kg},600) d'huile de chanvre;
— (1^{kg},600) de sel.

Quelquefois on distribue du poisson sec pour les nombreux jours de jeûne.

A cette ration, il convient d'ajouter : en été, des légumes verts; en hiver, de la choucroute et des betteraves salées à discrétion.

Nous reproduisons ci-après la valeur moyenne des denrées :

Le poud de farine de seigle, 60 kopecks ;
— de gruau, 90 kopecks ;
— de lard, 5 roubles ;
— de sel, 15 kopecks ;
— d'huile de chanvre, 4 r. 5 kop. à 5 roubles ;
— de viande salée, 1 rouble à 1 r. 30 kop. ;
— de viande fraîche, 2 roubles.

* * *

Nous ne voudrions pas clore cette étude sur l'organisation et les produits de la culture russe, sans consacrer quelques lignes à la production des vignes qui, en Crimée, en Bessarabie, dans la région du Don, dans celle d'Astrakan-Oural, au Caucase et dans le Turkestan, représente une des sources de revenu les plus considérables.

La Crimée, tout particulièrement, produisait déjà, au temps des Grecs, des cultures de vigne, comme l'atteste un passage de Strabon, faisant remarquer qu'à l'entrée des Palus-Méotides, on enfouissait la vigne en hiver. D'ailleurs, le beau musée des antiquités du Bosphore Cimmérien, que nous

avons admiré au rez-de-chaussée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, nous montre, au milieu des bagues, des bracelets et des couronnes de lauriers en or, des vases où l'on voit suspendues des têtes humaines barbues ou à cornes de taureau (Dionysos ou Acheloüs) [Catalogue n° 164], des amphores dépeignant des scènes bachiques (n°s 17-19; 15-2; 1118, 22, 24, 25), et des figurines de Scythes tenant des coupes à la main ou buvant dans la même coupe, en signe d'alliance, comme nous l'apprend Hérodote, du vin auquel ils avaient mêlé quelques gouttes de leur sang. Nous n'avons la prétention ni de rechercher l'époque précise de l'origine non plus que l'évolution de la production du vin dans la Crimée ; nous bornerons notre esquisse à l'étude de l'époque moderne. C'est au prince Voronzov en 1826, et de nos jours au prince Léon Galitzin que l'on doit rendre hommage pour le développement et l'amélioration de ces brillantes cultures ; les cosaques avaient

appris depuis longtemps, des Français, l'art des vins blancs mousseux qui, au dire d'Hoummerk, fournissait il y a 50 ans un million de bouteilles par an, sans compter la quantité « incroyable » qui se buvait dans leur pays, principalement aux foires, où « aucun marché ne saurait se conclure sans une caisse de vin du Don ».

Nous avons pu admirer à notre exposition de 1889, l'élégant Tholus, de style vieux russe, tout enguirlandé de pampres et garni de bouteilles casquées d'or, avec cette devise du prince Léon Galitzin : *Vir est vis*.

Les vins de Crimée qui se vendaient en 1711, 2 centimes la bouteille ; en 1762, 13, 15, 22, 32 et 38 centimes, s'élevèrent en 1793, en raison de la guerre contre la Turquie, à 65 centimes ; ils se vendent aujourd'hui un prix relativement élevé ; dans les grands hôtels de Saint-Pétersbourg et de Moscou où l'on n'est pas toujours disposé à payer de 25 à 30 fr. une bouteille de champagne où à enrichir, pour un empoisonne-

ment lent, mais sûr, les fabricants de vins fortement alcoolisés de l'Allemagne, on boit fréquemment des vins mousseux de Crimée qui coûtent 2 ou 3 roubles.

Les frais d'établissement d'une vigne, tels qu'ils m'ont été donnés par mon savant ami François Ruyssen, représentent environ 5,537 r. 50 k. par déciatine que je réduis en francs par hectare, à 16,612 fr. 50 c. en prenant, pour ce calcul, comme pour tous les autres contenus dans ce travail, le rouble à 3 francs; les frais annuels représentent 706 r. 88 k., soit 2,120 fr. 64 c.; le vin de propriétaire s'est vendu successivement, de 1884 à 1888, le vedro de 12^{l},29 : 4 r. 9 k. (12 fr. 27 c.); 4 r. 40 k. (13 fr. 20 c.); 5 r. 87 k. (17 fr. 61 c.); 5 r. 76 k. (17 fr. 28 c.); 5 r. 57 k. (16 fr. 71 c.); soit une moyenne de 5 r. 18 k. (15 fr. 54 c.).

Pendant une période de 1879 à 1888, les vins des districts du Dnieper et de Berdiansk, représentant 562 hectares environ, ont produit 995,854^{kg},86 qui se sont vendus

pour le Dnieper de 11 à 49 fr. le quintal et de 49 à 66 fr. l'hectolitre, et pour le Berdiansk 25 à 30 fr. le quintal et 33 à 50 fr. l'hectolitre.

Sans aligner le rendement complet des vins de Crimée, il faudrait ajouter les 19 hectares de Mélitopol qui ont produit 76,249 kilogr. de raisin (de 24 fr. 42 c. à 54 fr. 71 c. le quintal et à 48 fr. 98 c. l'hectolitre), et les 2,742,830^{kg},60 de raisin des villages de Kamenka, Inamanka, Terpenievsk et des colonies allemandes des mêmes districts, mais ces raisins qui représentent une valeur de 12 fr. à 25 fr. le quintal sont expédiés dans les gouvernements de Kherson et d'Iekaterinoslav, à Simphéropol et jusqu'à Moscou.

Quoi de plus intéressant que la manière dont les Russes se sont rendus maîtres du phylloxera qui incubait depuis 18 ans à Téseli, chez M. Broieskiy, où le découvrait en 1880 M. Danilewskiy, directeur du jardin impérial de Nikita ; nos compatriotes, les paysans de la Champagne, rebelles au

remède, apprendront avec stupeur qu'un corps d'armée tout entier, sous la conduite de l'aide de camp général Korv, était mobilisé et se mettait en campagne avec ambulances et baraquements pour détruire en trois mois 61 hectares, dans une région où, depuis dix ans, l'ennemi n'a plus reparu, pas plus d'ailleurs qu'en aucun point de la Crimée. A ceux qui trouveraient le remède quelque peu exagéré dans sa mise en scène guerrière, nous nous permettrons de faire remarquer que le phylloxera nous a coûté 4 et 5 fois plus cher que notre rançon de 1870.

La Bessarabie produit dans ses districts :

	Déciatines.	Vedros.
	—	—
Kichinev. . . .	15,952	3,190,400
Benderî	8,000	1,600,000
Bieltsî.	1,763	352,600
Kohtine	100	15,000
Orgiev.	4,400	1,100,000
Itoroki.	615	92,250
Akermann . . .	20,000	3,000,000
Ismaïl.	9,500	1,900,000
Soit	60,330	11,250,000

Le vin de 3 à 5 ans se vend de 6 à 8 et même 10 roubles.

La région du Don ne vendange que 60 à 75 p. 100 de sa récolte, elle produit environ 20,000 vedros par an, soit 24,000 hectolitres. Le raisin non vendangé s'exporte comme raisin de table, à Moscou, à Voronèje et à Rostov. Les vignobles du Don, au nombre de 8,150 comprennent 2,440 déciatines.

Il existe dans le

1er arrondissement du Don	. . .	6,123	vignobles.
2e —	— . . .	1,609	—
Arrondissem.	d'Oust-Medvieditsa.	159	—
—	de Khoper	100	—
—	de Donetz	74	—
—	de Tchervatok. . .	49	—
—	de Mioutsk	7	—

Dans la région d'Astrakan-Oural, la quantité de vin produite en 1870 était de 1,500 vedros. Les chiffres du rendement manquent pour 1880, mais on peut les évaluer à au moins 10,000 vedros, si l'on tient compte que la récolte s'est vendue 30,000 roubles.

Dans la région du Caucase :

		Vedros.
La province du Kouban . . .	produit	25,000
Le gouvernement de Stavropol.	—	400,000
La province de Terek.	—	2,000,000
— de Daghestan . . .	—	250,000
Le gouvernement de Koutaïs . .	—	4,900,000
— de Tiflis . . .	—	4,200,000
— d'Érivan. . .	—	1,000,000
— d'Élisabetpol .	—	500,000
— de Bakou . .	—	500,000

La région du Turkestan, dont la part la plus productive est Taschkent, produit 20,000 vedros.

L'étendue totale des vignobles de la Russie est de 168,790 déciatines qui donnent un produit annuel d'environ 27,680,000 vedros ; l'exportation qui s'effectue surtout par les ports de la mer Noire et par la frontière finlandaise a produit :

En 1885	71,538	roubles.
En 1886	142,763	—
En 1887	196,267	—
En 1888	185,532	—

Jusqu'où s'étendra cette exportation quand la Russie aura planté en vignes les 95 p. 100 et même 97 p. 100 des terrains propres à cette culture et dont seulement 3 à 5 p. 100 y sont appropriés ?

Mentionnons encore sous cette rubrique de l'agriculture en Russie la possibilité de donner un grand développement à l'industrie laitière, en fondant des laiteries, des beurreries et des fromageries. Il serait facile, en effet, dans ce pays de créer des « fruiteries » à l'instar de celles que nous avons vues fonctionner pendant notre séjour dans le Jura où chaque cultivateur apporte le soir le lait de sa ferme dont il est crédité de manière à partager ensuite au marc le franc le prix de vente des fromages, déduction faite des frais de manutention. N'oublions pas que l'industrie laitière représente pour un grand pays comme la France un chiffre minimum d'un milliard et demi.

CHAPITRE XII

VOIES DE TRANSPORT

(Les mers. — Les fleuves. — Les chemins de fer et les routes.)

Au premier rang des communications de la Russie il faut placer la mer Baltique qui fait à elle seule un trafic double de celui de la mer Noire et de la mer d'Azov réunies. Viennent ensuite, mais pour une très faible part, la mer Blanche et la mer Caspienne.

Les canaux sont ainsi répartis :

Bassin de la mer Blanche . .	4,996	kilomètr.
— — Caspienne .	14,271	—
— — d'Azov . .	3,324	—
— — Noire . . .	6,111	—
— — Baltique . .	8,089	—
Canaux proprement dits. . .	632	—

De grandes voies de communication sont créées par le cours de la Volga, du Don, de la Dvina, du Dnieper, du Dniester, de la

Mologa, de la Cheksna, du Volkhor et des voies d'eau qui existent dans le bassin du Ladoga, mais la rigueur du climat est cause d'une interruption annuelle de six mois dans les régions du Nord et de deux mois dans celles du Sud.

Les chemins de fer qui ne présentaient en 1863 qu'un réseau de 3,268 verstes ($1^{km},67$) représentent aujourd'hui 27,028 verstes.

Il existe 53 lignes dont 10 appartiennent à l'État et forment un réseau de 5,147 verstes. Les quarante trois autres lignes sont des chemins de fer privés.

Le revenu net des chemins de fer de l'État a été en 1888 de 8,519,003 r. 10 k., soit 1,768 r. 53 k. par kilomètre. Le revenu net des chemins de fer privés a été pour la même période de 114,806,065 r. 17 k., soit 5,520 r. 32 k. [1]

La recette pour le premier semestre de 1892 se chiffre pour les chemins de fer de

---

1. Nous croyons qu'il est bon de citer ici la situa-

l'État par 38 millions de roubles, soit 5.6 p. 100 de plus qu'en 1891. Les lignes privées ont reçu pendant le même laps de temps 126 millions, soit 3.3 p. 100 de moins qu'en 1891[1].

---

tion actuelle de la dette des chemins de fer, telle qu'elle résulte des récentes conversions :

	Capital nominal.	Intérêts.	Amortissement.	Annuité totale.
	Mille R. P.	Mille R. P.	Mille R. P.	Mille R. P.
En 1889	1,221,713	56,067	2,691	58,758
En 1891	1,272,008	51,276	2,805	54,081
Différence pr 1891.	50,295	»	114	»
	»	4,791	»	4,677

Mais de plus, il a été émis en 1881 un emprunt intérieur 4 $^{1}/_{2}$ (dit *Emprunt consolidé des chemins de fer*), qu'il y a lieu d'ajouter :

Emprunt consolidé 4 $^{1}/_{2}$ en roubl.-pap.	74,975	3,374	100	3,474
Soit au total	125,270	»	214	»
Différence en 1891 en mille R. P. . .	»	1,417	»	1,203

1. Nous donnons ci-dessous le produit de tous les chemins de fer russes pendant les cinq dernières années :

	Recette brute.	Dépenses d'exploitation.	Produit net.	Par verste.
	Roubles.	Roubles.	Roubles.	Roubles.
1887. . . .	252,986,699	144,264,141	108,722,558	4,387
1888. . . .	283,382,753	160,057,685	123,325,068	4,822
1889. . . .	282,690,784	168,832,542	113,858,242	4,327
1890. . . .	284,530,638	171,774,282	112,756,356	4,226
1891. . . .	293,832,936	174,799,276	119,033,660	4,369

A ces lignes il importe d'ajouter la ligne Transcaspienne, d'une longueur de 1,343 verstes, et les chemins du grand-duché de Finlande, d'une longueur de 1,450 verstes.

Le matériel roulant, notamment les wagons destinés aux voyageurs, présentent des conditions de confortable absolument inconnues chez nous ; il n'existe sur aucun de nos réseaux des compartiments de 1re classe comparables à ceux de 2e classe des chemins de fer de Finlande, par exemple. Dans ces voitures, en effet, non seulement les sièges sont disposés de façon à pouvoir se développer pour permettre aux voyageurs de s'y étendre et d'y dormir si toutes les places ne sont pas occupées, mais encore on trouve dans chaque compartiment des cabinets de toilette, et accrochés dans l'intérieur du wagon une carafe d'eau et un certain nombre de verres et de serviettes. De plus, les glaces sont serrées dans leurs cadres sur une bande de caoutchouc et ces cadres eux-mêmes sont comprimés

dans le chambranle des fenêtres par une autre bande de caoutchouc, en sorte que le froid n'y peut pas pénétrer. Inutile d'ajouter que les voyageurs frileux peuvent prendre place autour d'un calorifère. Nous sommes bien en retard, comme on le voit, avec notre mode de chauffage par trop primitif qui n'empêche pas nos compartiments d'être en hiver de véritables glacières. Ce serait, toutefois, se méprendre que de nous supposer l'intention d'adresser une critique trop acerbe à nos compagnies françaises, nous nous proposons tout au plus de stimuler en elles le sentiment de l'émulation et nous caressons l'espérance de voir le vieux et vénérable matériel appelé prochainement à faire valoir ses droits à la retraite ; il sera remplacé alors — pourquoi en douterions-nous? — par des voitures plus en rapport encore, s'il est possible, que celles de la Finlande, avec les progrès du confortable moderne.

Nous reproduisons ci-dessous les noms des diverses compagnies de chemins de fer :

I. — Chemins de fer de l'État.

1. Baskounstchak.
2. Catherine.
3. Livny (voie étroite).
4. Mourom.
5. Polessié.
6. Riajsk-Morschansk.
7. Samara-Oufa.
8. Tambov-Saratov :
   a) *Tambov-Saratov ;*
   b) Embranchement de Bekov.
9. Oural.
10. Kharkov-Nicolaïev.

II. — Chemins de fer privés.

11. Baltique.
12. Borovitkch.
13. Varsovie-Bromberg.
14. Varsovie-Vienne.
15. Varsovie-Terespol :
   a) *Varsovie-Brest ;*
   b) *Brest-Kholm ;*
   c) *Sdeilek*-Malkine.
16. Vladikavkas.

Grande Société des chemins de fer russes.

17. Nicolas :
   a) *Saint-Pétersbourg-Moscou ;*
   b) *Embranchement du Port.*
18. Saint-Pétersbourg-Varsovie.

19. Moscou-Nijni.
20. Griaze-Tsaritsine :
    a) *Griaze-Borissoglebsk ;*
    b) *Borissoglebsk-Tsaritzine ;*
    c) *Volga-Don.*
21. Dina-Vitebsk.
22. Donetz.
23. Transcavkcas.
24. Ivangorod-Dombrova.
25. Koslov-Voronèj-Rostov.
26. Koursk-Kiev.
27. Koursk-Kharkov-Azov.
28. Libava-Romnî :
    a) *Libava-Romnî-Kalkounî ;*
    b) *Embranchement de Koroukof.*
29. Lodzi.
30. Lozov-Sévastopol.
31. Mitava (Mitau).
32. Morchansk-Sîzran.
33. Moscou-Brest.
34. Moscou-Koursk.
35. Moscou-Riazan.
36. Moscou-Yaroslav-Vologda :
    a) *Moscou-Yaroslav ;*
    b) *Yaroslav-Vologda.*
37. Novgorod.
38. Novotorjok :
    a) *Ostachkov-Rjev*
    b) *R ev-Viazma.*

39. Oboiansk.
40. Orenbourg.
41. Orel-Vitebsk.
42. Orel-Griazi.
43. Vistule.
44. Riga-Dunabourg :
    a) *Riga-Dunabourg ;*
    b) *Riga-Bolderaa.*
45. Riga-Toukkoum.
46. Rybinsk-Bologoé.
47. Riajsk-Viazma.
48. Riazan-Kozlov.
49. Tambov-Kozlov.
50. Fastovo.
51. Tsarskoë-Sélo.
52. Chouïa Ivanovo.
53. Sud-Ouest.

A ces lignes, il y aura lieu bientôt d'en ajouter 3 :

1° Moscou-Kazan ;
2° Koursk-Voronèj ;
3° Petrovsk ,

dont la construction est autorisée et a été confiée aux compagnies les plus florissantes, Moscou-Riazan, Koursk-Kiev, et Rostov-Vladikavkas.

Nous pourrons ajouter bientôt à cette énumération deux nouvelles lignes qui seront construites à Kamîchin et à Ouralck par la compagnie Riazan-Kozlov.

Les lignes de chemins de fer russes ont une section plus large que celles des autres chemins de fer européens, ce qui nécessite des transbordements onéreux de marchandises.

On peut reprocher à la marche des trains leur lenteur, sauf sur certaines grandes lignes où le trajet est assez lestement exécuté, en dépit de la distance, comme entre Moscou et Pétersbourg[1].

Ajoutons encore que les correspondances des diverses compagnies entre elles pourraient être mieux ménagées dans l'intérêt des voyageurs; nous faisons toujours excep-

1. Cette ligne est absolument droite. — On sait que lorsque les ingénieurs présentèrent l'avant-projet et le plan proposé à l'empereur Nicolas, en lui soumettant toutes les difficultés de construction, celui-ci prit une règle et traça lui-même de sa main la ligne droite qui joignait Pétersbourg à Moscou. — Le projet impérial fut scrupuleusement exécuté.

tion pour la grande compagnie des chemins de fer russes, administrée par le très habile et très aimable M. Perle.

En même temps que la Russie suivra son évolution en complétant ses lignes de chemins de fer, nous ne doutons pas que son gouvernement ne donne aussi une impulsion à l'organisation des routes ordinaires destinées à relier entre eux d'importants villages qui restent encore aujourd'hui isolés et en quelque sorte déshérités.

Quand la Russie aura accompli cette œuvre qui demande encore quelques années, quand toute l'activité de ce grand peuple pourra s'exercer d'une façon efficace, la richesse du pays n'aura pas de limite.

CHAPITRE XIII

LE CRÉDIT

(Banque foncière de la noblesse. — Banque foncière des paysans. — Les Caisses d'épargne. — Les Lombards ou Monts-de-Piété. — Les Banques populaires. — Les Artèl.)

I. — La Banque foncière de la noblesse et la Banque foncière des paysans.

L'émancipation des serfs avait créé à la noblesse la nécessité de se constituer des ressources qu'elle réalisait par voie d'emprunts hypothécaires. Dès 1873, l'administration avait enregistré des prêts hypothécaires pour une somme de 150,000,000 de roubles qui alla sans cesse en s'augmentant dans de larges proportions. — Pour assurer ces prêts, des banques se fondèrent, la première en titre fut la *Banque provinciale de Khers*, pour le sud de la Russie, puis vinrent successive-

ment celles des *Provinces Baltiques*, la *Banque hypothécaire de Finlande*, la *Société de Crédit mutuel de Pologne* et enfin le *Crédit foncier mutuel*, subventionné, par le Gouvernement, d'un subside de 5,000,000 de roubles.

D'autre part, les paysans cherchaient à acquérir des terres, de gré à gré, aussi le ministre Bunge, sur les idées de Vojeikow et Ignatiew, créa-t-il en 1882, au capital de 500,000 roubles, une *Banque d'État* dite *foncière des paysans*, dont les résultats ne répondirent pas malheureusement au programme qu'on s'était proposé. La Banque se vit obligé, en effet, de conserver une trop grande quantité d'immeubles invendus, et l'on se rendra compte de l'importance de cette déconvenue en songeant que ces immeubles représentaient, l'année dernière, 12.50 p. 100 des prêts effectués au profit des paysans.

Il y a lieu de craindre que cette Banque ne se trouve obligée de faire gérer un trop

grand nombre d'immeubles qui faute d'acheteurs resteraient sa propriété.

Il existe de cette Banque 38 succursales ou sections.

La Banque foncière de la noblesse fut créée en 1885, pour fournir des capitaux à des taux moins élevés que ceux exigés par la Banque de crédit mutuel foncier. — Elle effectue des prêts dans 30 sections. Les résultats des opérations de ces établissements ne sont pas consolants, et l'on peut à bon droit s'inquiéter du grand nombre de paiements à terme qui ne sont pas servis à l'échéance par les emprunteurs.

II. — Les Caisses d'épargne.

L'origine des caisses d'épargne remonte à 1842. — Les statuts originaires ont été modifiés en 1864. L'intérêt qui était d'abord de 3, fut élevé dès cette époque à 4, ce qui augmenta considérablement les dépôts.

Les caisses d'épargne qui dépendaient des

anciens établissements de crédit ont été absorbées par la Banque de Russie laquelle est autorisée à en créer de nouvelles dans ses succursales ; les frais de la gestion de ces annexes ne dépassent guère 1,500 roubles.

Les Caisses d'épargne existant dans les principales villes et même, depuis peu de temps, dans des centres peu importants, dépendent toutes de la caisse d'épargne centrale de Saint-Pétersbourg. Les versements à opérer dans les villes qui n'ont pas de caisse d'épargne sont effectués par des transferts à la caisse la plus proche ; les retraits à opérer dans ces mêmes conditions demandent parfois 15 jours pour être accomplis. En 1884, les dépôts des caisses d'épargne ne représentaient que 14,467,769 roubles, et en 1889 ils s'élevaient déjà à 92,970,660 roubles ; au 1er janvier 1891, il existait dans toutes les caisses d'épargne de la Russie 795,327 livrets représentant un capital de 142,426,292 roubles, soit, en joignant à ce capital environ 4 millions et demi de

roubles d'intérêts échus au taux de 4 p. 100, une somme de 146,000,000 ; nous avons été assez heureux pour nous procurer un état représentant pendant toute l'année 1890 et jusques et y compris le mois de janvier 1891, l'augmentation considérable des versements.

Année 1890.	Quantité de livrets.	Total des sommes versées.
—	—	— Roubles.
Janvier.	2,719	82,706
Février	3,448	133,969
Mars.	4,013	136,198
Avril	4,308	246,044
Mai	4,617	297,435
Juin.	6,148	362,106
Juillet	7,457	451,059
Août.	11,369	611,002
Septembre . . .	16,868	804,985
Octobre	22,869	1,066,390
Novembre . . .	30,059	1,436,234
Décembre . . .	37,459	1,803,421
Janvier 1891 . .	46,943	2,302,801

Le versement minimum est fixé à 20 kopecks, et le versement maximum à 50 roubles. Le total de chaque livret ne peut dépasser

1,000 roubles. Les sommes versées sont remboursables à vue. On peut constater la progression des livrets qui dépassera peut-être un jour ou l'autre les facultés de remboursement immédiat par l'État, et l'on verra alors se dresser les questions qui ont été agitées en France, tant au sujet du taux de l'intérêt qu'en ce qui concerne la consolidation du fonds d'épargne lequel ne peut être considéré comme une ressource habituelle de la Dette flottante. Nous n'avons pas fait état dans nos statistiques de l'ensemble des dépôts des caisses d'épargne postales, de création récente, qui à elles seules représentent en ce moment un million de roubles par mois.

III. — Les Lombards ou Monts-de-Piété.

C'est la Banque de Russie qui fournit les fonds nécessaires au service des prêts sur gages des monts-de-piété de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Un compte courant

productif d'intérêts existe entre ces deux établissements.

Le Lombard de Saint-Pétersbourg possède un capital (y compris la réserve) de 1,961,629 roubles, divisé en 12,400 actions émises à 125 roubles et cotées à peu près à 198 roubles.

Le dernier dividende distribué était de 14 r. 1 k. par action, le chiffre des sommes prêtées sur 729,834 opérations était de 7,475,187 roubles. Le Lombard n'eut à rembourser pour cet exercice que 719,375 roubles, les prêts s'élevant à la somme de 7,447,769 roubles.

Il existe de plus deux Lombards privés. Le premier a été fondé à l'aide de 10,000 actions de 100 roubles, qui représentent aujourd'hui (en y comprenant la réserve) un capital de 1,214,206 r. 5 k. Ces actions sont cotées aujourd'hui 196 roubles. Au dernier inventaire, le bénéfice brut s'élevant à 361,589 roubles et le bénéfice net à 116,267 roubles.

Un autre établissement du même genre, le Lombard privé de Saint-Pétersbourg (Martinson), a été fondé au capital de 3,000 actions de 500 roubles,

Soit	1,500,000 roubles.
Réserve.	6,066 —

Le dernier dividende distribué a été de 35 roubles.

Ce Lombard a effectué, en 1889, 81,149 prêts s'élevant à la somme de 1,119,405 roubles, et en 1890, 216,672 prêts s'élevant à la somme de 2,599,071 roubles.

IV. — Les Banques populaires. — Les artèl.

Antérieurement à 1870, il n'existait pas, en Russie, de banques populaires au sens propre du mot, si l'on en excepte les caisses des bailliages dans les domaines impériaux et les caisses de secours et d'épargne qui présentaient plutôt le caractère d'œuvres de bienfaisance. Exceptons encore les avances

faites par les zemstvos pour l'achat de semence.

Ce n'est en réalité, à part les deux essais mentionnés ci-dessus, qu'à partir de 1872 que nous voyons s'organiser d'une façon permanente, en ce pays, des banques populaires qui furent fondées dans leurs principes généraux sur les bases des banques de Schultze-Delitzch [1], lesquelles depuis 1832 ont donné de si beaux résultats. Mais la ressemblance n'est pas complète entre les banques populaires allemandes et celles de Russie, lesquelles peuvent être ramenées à deux types principaux.

Le premier type a été adopté à la suite d'un arrêté du ministre des finances ; il comporte un crédit proportionnel à la cotisation de chaque membre.

---

1. C'est M. Sviastoslov Longuinine qui était allé étudier ces banques en Allemagne, et revint en fonder une en Russie à Ragestvenskoe, en 1865. — Une autre fut fondée, en 1869, à l'aide de fonds avancés par le zemstvo de Novgorod.

Le second, qui procède d'un comité de propagande fondé à Saint-Pétersbourg en 1872, sous la présidence du prince Vasiltchiko, se borne à fixer, pour les membres de l'association, un maximum de crédit égal pour tous les membres. Nous avons constaté que 53 p. 100 des banques existantes dérivent de la formule du comité de Saint-Pétersbourg; 31 p. 100 de l'arrêté du ministère; les autres présentent une situation mixte entre ces deux types.

Au point de vue de l'organisation intérieure, le capital est formé par les cotisations annuelles de chaque membre, soit 3 roubles. De plus, tout membre doit posséder une action de 50 roubles qu'il peut acquérir par des versements échelonnés, mais il n'en peut posséder qu'une qu'il lui est interdit de négocier, et même d'engager.

Chaque société se constitue aussi un capital de réserve qui est formé par un prélèvement de 10 p. 100 sur les bénéfices de l'association, par les fractions de kopecks

retenus dans les partages des bénéfices, et par les amendes et cotisations ; cette réserve s'augmente aussi des intérêts produits par son propre capital.

Pour se créer un roulement de fonds, chaque banque, dès son origine, contracte un emprunt de fondation auprès des Zemstvos contre la remise d'un certain nombre de ses propres actions. Au fur et à mesure de l'extension des prêts qu'elle effectue, elle opère, auprès de la Banque de l'État, d'autres emprunts sous la même forme.

Son roulement de fonds est encore accru par des dépôts qu'elle accepte; ces versements volontaires sont consignés sur un livret remis à chaque déposant.

Les sommes provenant de ces obligations qui sont garanties par les bénéfices, par la réserve, par les actions et même par les biens des actionnaires et sous leur caution solidaire, représentent dix fois la valeur des actions et du capital de réserve.

Dans la pratique, pour les banques du comité, le crédit personnel, égal pour tous, s'élève à la valeur de 3 actions, soit 150 roubles; pour les banques du type ministériel, il est proportionnel, comme nous l'avons vu plus haut, et il atteint souvent 10 fois la valeur de l'action.

Ces banques sont administrées par un comité de direction et un conseil de surveillance et contrôlées par des tuteurs nommés par les Zemstvos.

Jusqu'en 1877, le développement de ces caisses a été progressif; depuis lors il s'est arrêté et, sur 1,459 banques populaires autorisées, 836 seulement fonctionnent, 407 sont fermées et 193 ne sont pas constituées. Ces sociétés, auxquelles les caisses d'épargne firent une large concurrence, ne semblent point avoir répondu à leur programme et on leur reproche d'ouvrir un crédit trop restreint à ceux qui en ont le plus besoin. Faut-il nous en étonner beaucoup, alors que des sociétés de cette nature

sont en France d'une acclimatation si difficile (il n'en existe que 20 dans notre pays !) et n'ont réussi d'une façon complète, sous la forme de banques populaires, qu'en Allemagne ; ou de société de consommation, comme en Angleterre ; ou encore de banques de prêts, effectués à l'aide de dépôts de caisses d'épargne, comme en Italie ?

Au point de vue de la statistique, on constate que pour 120 sociétés (197,447 membres) disposant d'un capital global de 16,824,908 roubles, et d'un capital de réserve de 1,181,682 r. 44 k., ces sociétés ayant reçu 5,474,667 r. 60 k. de dépôts, et emprunté, plus de 4,619,280 r. 83 k., n'ont effectué pour cette somme que 15 millions 941,963 r. 56 k. de prêts, comme l'établit la situation du 1er janvier 1888, alors que le roulement de fonds avait été de 80,311,588 r. 70 k.

Ce chiffre d'affaires réelles répondant au but de la fondation paraît faible si l'on envisage en un seul total le compte capi-

tal, ceux des dépôts et emprunts, et le roulement de fonds, soit : 97,649,706 r. 04 k.

Les bénéfices ressortent à 483,525 r. 20 k.

Il serait très intéressant d'étudier dans leur organisation intime les artèl ou associations mutuelles des travailleurs, dans lesquelles chacun verse un capital identique, 1,000 roubles, par exemple, pour la principale de ces associations qui compte 500 membres (la *Krestanskaia Berjaia* de Moscou). Cette étude nous entraînerait dans un champ d'investigation très curieux, que nous espérons bien explorer un jour, mais nous forcerait à une assez longue digression [1].

---

1. On ne se représente pas comment pourrait vivre, sans l'existence en commun que procure les artèl, la plupart des artisans de la Russie dont le salaire est seulement de 50 à 60 kopecks par jour. Les ouvriers consacrent en réalité 15 kopecks seulement par jour à leur nourriture, 6 à leur logement. Ils doivent trouver sur le reste le nécessaire pour l'alimentation de leur famille, qui consiste en pain de sarrasin, poissons frais, salés ou fumés, gruau, choux, champignons frais ou conservés, sans oublier le thé et l'eau-de-vie ou vodka.

Bornons-nous à signaler que les associés fournissent leur travail et le capital à la société, c'est ainsi que l'artèl de Chestov a procédé à toute l'organisation de l'exposition de Moscou et que c'est lui aussi qui se charge de la manutention des marchandises en douane dans seize villes frontières et du service des messageries, des recettes entre les compagnies de chemin de fer et les particuliers. Chaque artèl est administré par un starosta ou patron aidé d'un sous-starosta et d'un conseil. A l'artèl de Chestov, le dividende mensuel est de 72 roubles, plus un dividende trimestriel d'action nominale de 1,000 roubles, lesquelles actions valent maintenant 5,300. Il existe trente autres artèl.

CHAPITRE XIV

LE CRÉDIT (*Suite*)

(La circulation monétaire et fiduciaire.)

I. — Monnaies : Historique et généralités. Variations du cours du rouble.

La Russie ne fut dotée de monnaie, au sens propre du mot, que bien longtemps après les autres nations de l'Europe.

Les monnaies étrangères qui avaient cours, surtout les *tangas tatars,* ne circulaient pas en quantité suffisante; aussi, dans le centre de la Russie, longtemps les échanges se firent-ils à l'aide de peaux d'écureuils (*vekcha*), de pattes de martres (*kouna*), de fronts d'écureuils (*lobki*) et de museaux de martres (*mordki*). Plus tard, vint la *grivna* dont le cours était variable et représentait une livre effective d'or ou d'argent de 9 onces un quart pour la principauté de Kiev, et de 13 onces pour celle

de Novgorod. La grivna était divisée en *zolotniks* ou parcelles d'or.

Cette situation dura jusque vers le commencement du xve siècle, époque à laquelle Novgorod et Moscou frappèrent des roubles[1]. Le rouble était une *coupure* pesant environ 22 zolotniks (1 once égale 6 zolotniks) que l'on coupait dans une barre d'argent du poids de la grivna.

Le mot « coupe » (en russe *Roubith*) fit donner aux coupures le nom de *roub* (au pluriel *roubli*).

Depuis 1654, le rouble est la base du système monétaire.

Il est subdivisé en *kopeiki,* dont l'étymologie se rapporte au mot *Kopié* (lance), en souvenir de la lance que portait saint Georges sur les monnaies frappées au temps d'Ivan le Terrible.

---

1. Des historiens prétendent, mais nous ignorons à quelle source sûre ils se réfèrent, que les premiers roubles furent frappés, en 1409, sous le règne de Vassili II Dimitriewitch.

D'abord en argent, le kopeck fut plus tard frappé en cuivre en vue de parer à l'insuffisance des ressources du Trésor au temps d'Alexis Mikhaïlovitch, père de Pierre le Grand.

Ce n'est qu'en 1810 qu'Alexandre Ier fixa la valeur intrinsèque du rouble d'argent de 100 kopecks à 83 zolotniks; 100 roubles pèsent 5 livres et 6 zolotniks. La livre d'argent fin est dans la proportion de 10 à 7 et demi, par rapport à la livre monnayée.

Au sujet de la monnaie d'or[1], à part les ducats de la grande princesse Sophie, on ne la voit en circulation qu'à partir de Pierre le Grand. C'est sous le règne de Catherine II que l'on a frappé les impériales (de 22 karats, soit 10 roubles en argent), et des demi-impériales de 5 roubles[2].

---

1. L'hôtel des monnaies de Saint-Pétersbourg a frappé, depuis le commencement du siècle jusqu'en 1878, 1,242,330,852 roubles 82 copecks.

2. L'oukase du 24 août 1828 avait institué une monnaie de platine, sous la forme d'un ducat de 3 roubles argent, qui ne fut qu'un essai.

Le papier-monnaie fit son apparition sous le règne d'Anna Ivanovna; il en fut émis à cette époque pour une dizaine de millions. Élisabeth Petrovna étendit cette émission jusqu'à 50,000,000. Mais sous Catherine II, qui n'eut pas la main heureuse en cette affaire, le papier-monnaie devint une institution *durable*, il en fut créé, en effet, à Saint-Pétersbourg et à Moscou dans des banques *d'assignations*[1] dotées par la grande Impératrice d'un capital de 1,000,000 de roubles en argent et en or. Pour en favoriser la circulation, les contribuables furent obligés d'acquitter 20 p. 100 de leurs impôts en assignats. Une émission de

---

1. Il serait intéressant de rapprocher de ces émissions en Russie, les mises en circulation de bons de monnaie qui avaient eu lieu, en France, dès le commencement du XVIII[e] siècle et qui servirent sans doute de modèles. (Voir un *Banquier du Trésor royal au* XVIII[e] *siècle, Samuel Bernard,* par Victor de Swarte. Berger-Levrault et C[ie], 1893.)

A rapprocher aussi la crise des *assignations* de celle des *assignats,* à l'époque de la Révolution.

26,000,000 (chiffre approximatif) fut faite en vue de la guerre de Turquie. Constatons que ces assignations furent d'abord recherchées en raison de la commodité même de cette monnaie, et firent prime de 5 p. 100; mais au 20 juin 1786, la somme de papier-monnaie fut élevée à 100,000,000, et, dès lors, le rouble descendait dans une proportion inquiétante.

Il fallait en effet en :

1787. .	103	kopecks papier	pour un rouble argent.
1790. .	115	—	—
1793. .	135	—	—
1796. .	147	—	—

A cette date de 1796, année de la mort de la grande Catherine, il y avait pour 150,703,000 roubles d'assignations. Sous Paul Ier, ce chiffre atteignit 212,000,000 et la dépréciation fut de 65 p. 100; la baisse s'accentua encore, puis un léger relèvement s'ensuivit en 1803, et l'on considéra comme un cours relativement avan-

tageux une perte de 80 p. 100. Le rouble s'abaissa à nouveau, subissant le contrecoup de la guerre qui précéda le traité de Tilsitt.

La circulation atteignait, en 1810, la somme de 577,000,000. En ces difficiles conjonctures, l'Empereur eut recours à son illustre conseiller, Michel Speranski.

Cet avilissement de la monnaie eut sa répercussion sur les prix de tous les articles d'alimentation et de commerce en général. Dès 1794, la relation entre le numéraire et les objets de consommation avait subi un tel changement qu'on avait dû augmenter le prêt des soldats; d'autre part, au point de vue des impôts basés sur l'ancienne monnaie, le rendement était devenu insuffisant.

Toutefois, en dépit de modifications importantes qui se sont produites à des époques de crises aiguës, ce serait une erreur d'affirmer d'une façon *absolue,* que le prix des denrées se trouve subordonné en quelque

sorte *au jour le jour* aux incessantes fluctuations du cours du rouble.

Lorsque le rouble est maintenu en baisse pendant un certain temps, le prix des denrées renchérit, mais en fin de compte, ces prix artificiels ne peuvent se maintenir, parce que la demande s'en trouve restreinte, et les offres trop nombreuses.

Cette situation de la monnaie russe avait, au début de son ministère, vivement préoccupé M. de Vichnégradski, qui aurait voulu rétablir la circulation monétaire métallique telle qu'elle existait en Russie de 1812 à 1837. Ce projet ne fut pas accueilli plus favorablement que ne l'avaient été ceux du comte Reutern en 1877 et de M. Bunge en 1883. Il est intéressant de lire à ce sujet le rapport du savant économiste M. Nebolsin qui combattit le projet de M. Bunge.

Pour résoudre des questions de cette importance, il faut tenir compte des habitudes prises actuellement en Russie au point de

vue de la situation monétaire, de la répercussion que la mise en circulation d'une monnaie métallique produirait infailliblement sur le cours du rouble-papier, sur les fonds publics, les actions, obligations et toutes les autres valeurs, dont le taux d'émission et les cours journaliers sont basés sur le rouble-papier.

De plus, il ne faudrait pas négliger dans l'étalon monétaire, de bien se représenter l'état de l'Europe dans les luttes récentes du mono et du bimétallisme. La situation faite à la France et aux autres puissances signataires de la convention dite de l'Union latine, devrait aussi être envisagée, ne serait-ce qu'au point de vue des formidables encaisses d'écus de 5 fr. qui remplissent aujourd'hui les caves de la Banque de France. Enfin, si l'utilité d'une monnaie métallique était bien démontrée pour la Russie, les conséquences du Silver-bill américain seraient appelées, nous n'en doutons pas, à jouer

un rôle dans les décisions de cette puissance[1].

Quant à nous, nous n'oserons point nous permettre de formuler des décisions en cette capitale mais très délicate matière; toutefois, nous estimons que les moyens radicaux (d'ailleurs inexécutables en pratique), qui consisteraient dans le retrait absolu de tout le papier-monnaie, ne nous semblent pas devoir être pris en sérieuse considération; pour nous tenir à une solution plus modérée, nous nous demandons si un remboursement partiel du papier, même dans une mesure relativement faible, soit à l'aide de l'or ou de l'argent, ne serait pas d'un effet heureux pour paralyser les spéculations qui tendent sans cesse à l'étranger à

1. Voir à ce sujet les délibérations de la Conférence de Bruxelles (nov.-déc. 1892) et les nouvelles dispositions prises, dans l'Empire des Indes, vis-à-vis de l'abondance exagérée du métal argent. Les dispositions législatives que préparent, en ce moment même, les États-Unis sont aussi un facteur à envisager.

presser sur la valeur du rouble ; mais, à notre avis, dans des questions de cet ordre, il faut se méfier, avant tout, des théories toutes faites, et il serait préférable, peut-être, si on voulait étudier la circulation monétaire en France, de demander, par exemple, aux caissiers de tous les grands établissements de crédit de Paris et de la province, en quelle monnaie, à défaut de compensation, et dans quelle mesure entre le papier fiduciaire, le chèque et les effets de commerce et le métal, les parties prenantes préfèrent aux 1er et 15 de chaque mois, être servies, ou encore comment sont composés les versements effectués.

La Caisse centrale du Trésor et les Trésoreries générales pourraient aussi, comme ces grands établissements, montrer que le papier de la Banque (tant les billets que les bons de virement) est extrêmement recherché, et constitue la part, de beaucoup la plus grande, des opérations ; l'or vient ensuite, mais il est rarement sollicité, tant

est grande la confiance en notre circulation fiduciaire ; quant à l'argent, il est assimilé de plus en plus, dans les opérations et en dépit de la loi organique, à une monnaie d'appoint, comme la monnaie de billon ; le gros sac d'écus d'une mobilisation si compliquée, jouit de plus en plus de longs repos dans les cryptes de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Cette monnaie spartiate pourrait bien, au début du siècle prochain, ne plus présenter qu'un intérêt de numismatique et d'archéologie. En serait-il de même de la Russie qui trafique pour de larges sommes avec les nations monométallistes argent de l'Asie? Voici ce qui est à étudier, en se rendant compte des transformations qui commencent à se produire dans ces régions asiatiques.

La nature de la monnaie à mettre en circulation dépend des divers facteurs que nous venons d'indiquer ; on trouverait aussi dans la somme des mouvements de caisses et de portefeuilles des grands laboratoires com-

merciaux que nous avons énumérés, de précieuses indications sur la quantité de monnaie nécessaire à un pays.

*
* *

La législation actuellement en vigueur sur l'émission des billets de crédit en Russie est tout entière contenue dans le manifeste du 1er juin 1843 qui leur confère le cours égal, les assimile à une dette de l'État, et les rend échangeables à tout instant contre de la monnaie d'argent. La guerre de Crimée vint grossir de 400,000,000 le total des billets qui s'éleva en 1857 à 735,000,000 et dont le remboursement cessa en 1878 ; cette situation devint, de fait, le cours forcé.

Depuis la formation de la Banque, le passif de 705,000,000 de roubles de billets en circulation incomba à cet établissement auquel l'État remit en contre-partie la somme de 92,500,000 roubles, provenant du fonds d'échange. Cette somme déduite de la pre-

mière, soit à l'origine 612,500,000 roubles, est portée dans les bilans de la Banque sous la rubrique *Découvert du Trésor.*

Diminuer l'importance du découvert et augmenter son fonds d'échange, tel fut, de 1861 à 1876, le but du ministre des finances, mais ce programme fut entravé par l'augmentation des avances fournies au Trésor par la Banque, à l'occasion de la guerre d'Orient.

Le 1er août 1878, les avances (circulation extérieure et circulation ordinaire) s'élevaient à :

Circulation extérieure. . .	544,000,000
Circulation ordinaire . . .	724,000,000
Soit	1,268,000,000

L'encaisse n'étant que de 180,000,000, soit 14 p. 100 seulement de la circulation, l'agio s'éleva à 160 p. 100. Peu après, l'avance fut inscrite au passif du bilan sous le titre « Opérations commerciales », et à l'ac-

tif on porta une somme égale en contre-valeur au chapitre « Dette du Trésor ».

Dès le 1[er] janvier 1881, cette dette était réduite à 420,000,000 et par les oukases des 1[er] janvier 1881 et 8 juin 1884, réduite encore de 20,000,000 qu'on se proposait d'amortir annuellement de 50,000,000.

L'État russe fit face à la 1[re] échéance par une émission dite de billets de banque (1[re] émission en septembre 1881, au taux de 92 r. 25 k. amortissable en 37 ans).

L'encaisse du Trésor assura la 2[e] échéance (décembre 1882).

La 3[e] échéance (décembre 1883) fut payée par la remise à la Banque partie de la rente-papier 5 p. 100 et partie de la rente or 6 p. 100, que la Banque a vendue à la maison Bleichreider et qui ne peut être convertie que cette année.

La 4[e] échéance (décembre 1884) fut exécutée par une remise à la Banque de 20,000,000 de titres de rente en or 5 p. 100, et 25,000,000, 5 p. 100 papier.

Les échéances suivantes furent soldées au moyen de la remise d'un titre de 36,000,000 de rente or 5 p. 100.

Mais l'amortissement annuel, qui devait être de 50,000,000, n'eut pas lieu dans cette même mesure, et l'on invoqua la nécessité d'éviter des « retraits excessifs de billets de crédit, de troubler le marché financier et de gêner le commerce et l'industrie ».

On n'a donc incinéré :

En 1883 et 1884 que . . .	60,000,000
Et en 1885 que.	27,000,000
Soit au total	87,000,000

D'où restaient, au 1er juillet 1887, 330,000,000 qui auraient dû être réduits à 100,000,000.

Le bilan du 1er juillet 1887 présentait les chiffres suivants :

Actif.

1° Fonds d'échange des billets de crédit.

Encaisse	171,000,000
Découvert du Trésor.	545,000,000

2° Opérations commerciales.

Dette du Trésor	100,000,000
Dette totale du Trésor	645,000,000
Valeurs publiques appartenant à la Banque	203,000,000

Passif.

1° Fonds d'échange des billets de crédit.

Billets en circulation	716,000,000

2° Opérations commerciales.

Circulation extérieure	330,000,000
Circulation totale	1,046,000,000

En vue d'atténuer cette disproportion, un oukase du 10 juillet 1887 ordonna d'employer la quantité de roubles-papier qui serait nécessaire pour se procurer 40,000,000 de roubles-or, l'opération exigea 63,756,000 roubles-papier.

Par un simple virement dans les écritures de la Banque, les 40,000,000 or furent transportés à l'encaisse du fonds d'échange en même temps qu'on ajoutait au chiffre de la circulation ordinaire les

63,756,000 roubles-papier correspondants et qu'on les retirait de la circulation temporaire. Depuis cette époque, le bilan se présente ainsi :

Actif.

Encaisse	211,000,000
Découvert du Trésor	569,000,000

Passif.

Billets en circulation	780,000,000

Les retraits de papier résultant de ces opérations avaient réduit la circulation à l'heure où l'abondance de la récolte de 1888 exigeait, paraît-il, une quantité plus importante de roubles-papier. Aussi un oukase du 8 juillet 1888 ordonna-t-il le dépôt, par le Trésor, de 15,000,000 de roubles-or à la Banque, qui émit en contre-valeur, pour créer des disponibilités temporaires, 15,000,000 de roubles-papier ; pareille émission fut renouvelée, pour la même somme, à la fin de septembre 1888.

Le bilan du 1er octobre se présentait ainsi :

Actif.

Encaisse	211,000,000	780,000,000
Découvert du Trésor.	569,000,000	
Or servant de garantie à l'émission temporaire des billets de crédit (oukase du 9 juillet 1888). . .		30,000,000

Passif.

Circulation	780,000,000
Circulation temporaire	30,000,000

Un arrêté ministériel du 28 novembre 1888 prescrivit le retrait des 15,000,000 de roubles-billets et leur destruction. Un prélèvement sur le fonds d'échange fut la contre-partie de cette opération.

Le retrait des 15 autres millions et le retour au Trésor de pareille somme d'or eurent lieu à la suite d'une décision du 11/23 décembre 1888. A cette époque, le bilan se présentait ainsi :

Actif.

Encaisse	211,000,000
Découvert du Trésor	569,000,000

Passif.

Circulation	780,000,000

Enfin intervint un oukase du 28 juillet 1891 qui ordonna de procéder à des émissions temporaires de billets de crédit sur la garantie de dépôt de matière d'or, appartenant soit au Trésor impérial, pour 25,000,000, le 11 août, soit à la Banque de l'État, pour la même somme, le 28 août, d'où ressort la description suivante au bilan :

Actif.

Encaisse métallique.	Or au prix nominal . .	210,379,350	211,505,032
	Argent.	1,125,682	
Découvert du Trésor pour les billets de crédit . . .			568,527,206
Or, au prix nominal, servant de garantie à l'émission temporaire des billets de crédit (oukase du 28 juillet 1891).			50,000,000
			830,032,238

Passif.

Billets de crédit en circulation	780,032,238
Billets de crédit émis temporairement.	50,000,000
	830,032,238

Variations du cours du rouble. — Nous reproduisons à la fin de ce volume un tableau qui rend compte des variations du cours du rouble depuis 1871 jusqu'à 1891 (annexe C).

II. — Le Trésor.

Toute l'organisation du Trésor est intimement liée au fonctionnement de la Banque de Russie dont nous étudions plus loin l'organisation.

La Banque de Russie est, en effet, une Banque d'État; c'est elle, par conséquent, qui pourvoit, au moyen de Trésoreries, à la somme nécessaire pour assurer le service quotidien du budget.

Nous verrons plus loin que c'est le Sénat dirigeant qui désigne le gouverneur et les sous-gouverneurs, et le ministre des finances qui pourvoit à la nomination des directeurs des succursales et des membres du conseil d'administration.

Le bilan de la Banque comprend quatre comptes de Trésorerie : le compte courant du Trésor proprement dit; celui du Trésor de Saint-Pétersbourg (revenus de l'État); diverses sommes du ministère des finances;

et un compte courant des autres administrations et des particuliers.

A l'actif de la Banque, nous voyons encore jouer le compte du Trésor pour parfaire la différence entre les billets en circulation et l'encaisse réelle, sous la rubrique « Découverts du Trésor pour les billets de crédit » ; cette différence est ajoutée à l'encaisse.

Le Trésor verse à la Banque et à ses succursales ses excédents de caisse, ce qui donne lieu aux comptes suivants :

1° Banque centrale.

a) Compte courant au département du Trésor ;
b) Compte courant de la Trésorerie de Saint-Pétersbourg (revenus de l'État) ;
c) Sommes spéciales du Trésor) ;
d) Compte courant des autres administrations.

2° Succursales.

a) Revenus de l'État versés par les Trésoreries en compte courant ;
b) Dépôts des Trésoreries ;
c) Dépôts des autres administrations.

Tous ces comptes sont productifs d'intérêt ; seul le compte « sommes du ministère des finances, douanes et autres », est considéré comme dépôt en garde.

La Banque s'est même substituée au Trésor pendant plusieurs années pour l'accomplissement des obligations de celui-ci. La liquidation des découverts résultant de ce chef a été réglée par l'oukase du 1er janvier 1881.

Enfin c'est à la Banque que sont payés tous les coupons de la Dette, et escomptés les effets émanant du Gouvernement et des différentes administrations publiques; les obligations de banque 5 p. 100 ; les billets de la Commission de l'amortissement de la dette ; c'est aussi ce grand établissement qui rembourse les obligations sorties au tirage, effectuant, en un mot, une des branches les plus importantes du service des Trésoreries.

III. — La Banque de Russie.

Fondé par oukase du 31 mai 1860[1], elle a seule, le droit d'émettre des billets de circulation. Son capital initial de 15,000,000

---

1. Il n'existait à cette époque en Russie que la *Banque d'emprunt,* fondée en 1786 à l'aide d'une dotation de 15,000,000 de roubles, et la *Banque de commerce,* fondée en 1818, avec une dotation de 30,000,000 de roubles. Ces établissements recevaient les dépôts des particuliers et des administrations, et étaient gérés par les soins de l'État.

Les déposants recevaient des billets nominatifs ou au porteur, équivalant à l'importance de leurs dépôts ; ces billets produisaient un intérêt annuel de 4 p. 100 et étaient remboursables à présentation.

Tantôt le Trésor utilisait les ressources provenant de ces deux banques, tantôt les fonds en étaient placés en prêts sur immeubles à échéance de 26 à 33 ans, avec intérêts de 4 p. 100 et amortissement annuel. Comme les dépôts étaient remboursables à vue, on conçoit quelle gêne devaient créer souvent, pour le Trésor, les demandes de remboursements; aussi ne faut-il point s'étonner des dispositions de l'oukase du 10 avril 1859 qui interdit aux institutions de crédit de consentir aucun prêt nouveau ni aucun renouvellement de prêt ancien aux propriétaires fonciers. C'est cette même année (oukase du

de roubles s'élève, depuis 1878, au chiffre de 25,000,000 de roubles; sa réserve est, depuis cette époque, de 3,000,000 de roubles.

Elle a à sa tête un *gouverneur,* nommé par le Sénat, et deux *sous-gouverneurs,* dé-

---

20 août 1859) qu'eurent lieu la consolidation forcée des dépôts et la fusion des caisses d'épargne, des banques provinciales, etc. Puis fut organisée la Banque d'État.

En vue de faciliter la liquidation de la Banque d'emprunt, de la Banque du commerce, des caisses d'épargne et des banques provinciales, que la nouvelle Banque de l'État venait d'absorber, on créa « le billet de banque » au porteur ou nominatif et transférable par voie d'endossement, qui offrait aux déposants un placement de 5 p. 100, remboursable en 37 ans par voie de tirages, à partir de l'année 1861. A ceux d'entre les déposants qui refusaient ce billet, il n'était plus alloué qu'un intérêt de 2 p. 100. Les émissions de billets de banque de cette nature, véritable dette consolidée, se renouvelèrent à plusieurs reprises. A l'une de ces émissions, qui eut lieu à la date du 16 décembre 1860, on mit en circulation des obligations 4 p. 100 qui prirent le nom de *métalliques,* parce que le paiement des intérêts et le remboursement de ces titres devaient s'effectuer en monnaie d'or.

signés par le ministre des finances, qui nomme aussi six directeurs qui constituent avec le gouverneur et les sous-gouverneurs le *Conseil d'administration*.

La Banque est placée sous l'autorité du ministre des finances et sous la surveillance du Conseil des établissements de crédit.

Un *comité de censure* de trois membres chargé de la surveillance de la comptabilité et des caisses, fonctionne aussi à la Banque; il se compose de deux délégués du Conseil des établissements de crédit, choisis l'un dans la noblesse, l'autre dans le commerce de Saint-Pétersbourg; le Gouvernement est représenté par un troisième délégué désigné par le président du conseil des établissements de crédit, d'accord avec le contrôleur de l'Empire. Les fonctions de ce comité ont une durée de 3 ans.

La Banque adresse au ministre des finances un rapport hebdomadaire, un bilan mensuel et un compte rendu annuel.

Le comité des prêts et escomptes se compose de huit membres élus pour deux ans, quatre par les représentants du commerce intérieur et quatre par le comité de la Bourse de Saint-Pétersbourg parmi les négociants à l'exportation. Le renouvellement de ce comité se fait chaque année par moitié, les élections doivent être soumises à l'agrément du ministre des finances. — Quatre des membres élus doivent assister le gouverneur, les sous-gouverneurs et deux directeurs dans l'examen des effets présentés à l'escompte.

Les succursales ont à leur tête un directeur nommé par l'Empereur sur la proposition du ministre des finances. Le conseil d'administration se compose de deux ou quatre membres nommés par l'administration de la Banque de Saint-Pétersbourg avec l'agrément du ministre des finances. Le comité des prêts et escomptes des succursales se compose de commerçants (moitié pour le commerce intérieur, moitié pour le

commerce extérieur), désignés par le Conseil d'administration avec l'assentiment du ministre des finances. A Kiev et à Odessa, et en général dans les villes où les juifs sont nombreux et influents, il est adjoint deux membres de cette religion au comité des prêts et escomptes ; la culture betteravière et l'industrie sucrière doivent aussi être représentées dans les centres de production et de fabrication. Le nombre des succursales est en ce moment de 81. Il existe aussi dans certaines villes, des comptoirs permanents ou temporaires installés, le plus souvent, dans les locaux des chambres de finances et dirigés par les présidents de ces chambres ou par un directeur désigné par le ministre assisté d'un contrôleur, d'un caissier, d'un sous-contrôleur, de deux à quatre contrôleurs adjoints, de payeurs et de commis.

Les billets mis en circulation par la Banque sont dits billets de crédit, il en existait au 1er juin 1891, au moment de

notre passage à Saint-Pétersbourg, pour une somme de 780,032,238 roubles en circulation contre une encaisse métallique de 210,379,349 r. 95 d'or, et 1,125,682 r. 14 d'argent, soit au total 211,505,032 r. 09. La compensation entre cette somme et l'importance de la circulation est portée sur le bilan, pour la somme de 568,527,205 r. 91 k., sous la rubrique « Découvert du Trésor pour les billets de crédit ».

Les coupures sont de 1, 3, 5, 10, 25, 50 roubles.

La Banque doit échanger les vieux billets contre des neufs, les grosses coupures contre des petites et *vice versa*.

Les valeurs métalliques destinées au remboursement des billets de crédit sont comprises sous le nom de fonds d'échange.

L'encaisse comprend de plus les espèces provenant de ses recettes et opérations. — On ne comprend pas comme de raison dans l'encaisse métallique, les fonds destinés au remboursement des quittances, — ru-

brique 20. — Remarquons aussi la rubrique 19 qui comprend les « sommes à l'étranger », destinées au paiement des coupons de la rente russe.

Les opérations de la Banque consistent dans l'escompte des lettres de change et effets émanant du Gouvernement, des administrations publiques ou des particuliers, le commerce des matières d'or et d'argent, l'encaissement à l'échéance des effets de commerce, la réception de dépôts (en garde, en compte courant, sans intérêts ou avec intérêts), l'ouverture de crédits sur garanties, l'achat ou la vente de valeurs de Bourse pour le compte de tiers ou pour son propre compte, et l'émission de billets à ordre et de mandats à échéance déterminée. En même temps que la Banque fait l'escompte des lettres de change et effets de commerce ou des valeurs de l'État, elle facilite considérablement les opérations du Trésor en escomptant les obligations de banque 5 p. 100, les billets de la commis-

sion de l'amortissement de la dette, les obligations sorties au tirage, etc.

Les conditions générales de l'escompte commercial des prêts sur métaux et sur titres ressemblent à celles qui sont en vigueur dans la plupart des établissements similaires. Toutefois elle escompte, par dérogation à la règle générale de ses statuts, au profit de ses propriétaires fonciers, des effets n'ayant pas une cause commerciale. Ces effets ne portent qu'une seule signature, mais ils sont garantis par une hypothèque d'égale valeur. La Banque jouit de plus, en cas de poursuite, d'un privilège qui n'est primé que par celui du Trésor.

Des propriétaires, au nombre de 2 à 8, désignés par les maréchaux de la noblesse et les présidents des Tribunaux et agréés aussi par le ministre des finances, sont adjoints, dans chaque succursale ou comptoir, au comité des prêts et escomptes. La Banque accepte des dépôts à vue et à 5 ou 10 ans de terme, mais pour les dépôts à vue de

25,000 à 100,000 roubles, 3 jours lui sont accordés pour le remboursement, 7 jours pour les sommes supérieures à 100,000 et inférieures à 300,000 ; au delà de cette somme, un délai de 15 jours lui est accordé. Dans les succursales et comptoirs, les délais pour les remboursements sont les suivants :

3 jours pour les sommes de 20,000 à 50,000 ;
7 — — de 50,000 à 100,000 ;
15 jours au delà de cette somme.

Les récépissés des dépôts à long terme sont transmissibles par voie d'endossement et acceptés en garantie par l'État.

La Banque effectue aussi des prêts sur marchandises déposées aux docks de Saint-Pétersbourg, et sous ses scellés aux entrepôts de la douane et dans les magasins et hangars privés. Elle use très rarement de la faculté que lui accordent ses statuts de faire aux propriétaires ruraux des prêts pour achat de machines agricoles. Enfin, des

crédits en compte courant sont ouverts contre dépôts d'effets de commerce et de valeurs de premier ordre. La succursale d'Arkhangel fait des avances aux pisciculteurs, et depuis 1885, les succursales prêtent aussi sur warrants de sucre aux raffineries.

La Banque de Pologne est supprimée depuis le ministère de M. N. C. Bunge, et ses Comptoirs sont remplacés par des succursales de la Banque de Russie.

Avant de terminer cet aperçu sur la Banque de Russie, mentionnons que, par un oukase du 16 décembre 1860, la Banque de l'État avait été autorisée à émettre pour 60,000,000 de roubles de billets métalliques 4 p. 100, à l'effet d'augmenter ses ressources qui avaient été diminuées par suite du retrait des dépôts des anciens établissements de crédit de l'Empire.

Ces billets 4 p. 100 de 300 roubles chacun, rapportent 12 roubles qui sont décomptés dans les paiements effectués.

L'amortissement de ces 60,000,000 de

roubles devra être effectué complètement à la date de 1901; il n'en reste plus aujourd'hui à amortir que 30,712,800 roubles.

Notons encore que les 21, 23, 24 juillet 1869, la Banque de l'État a émis, à Saint-Pétersbourg, des billets de banque 5 p. 100, 1869, pour la somme de 15,000,000 de roubles, pour lesquels la commission impériale d'amortissement paye chaque année à la Banque 5 p. 100 d'intérêt et 1 p. 100 d'amortissement.

Cette émission a permis le retrait d'une somme de 12,000,000 de billets-crédit. L'amortissement des billets de banque 5 p. 100, 1869, sera terminé en 1906, il en reste encore en circulation pour 10,650,000 roubles.

Une autre émission de billets de banque 5 p. 100 a eu lieu en 1876 pour une somme de 100,000,000 de roubles. L'amortissement qui a déjà porté sur une somme de 17,700,000, doit être complètement terminé en 1913.

CHAPITRE XV

L'ORGANISATION FINANCIÈRE

(Administration. — Budget. — Impôts.
Dette publique.)

I. — Administration centrale des finances[1].

Le ministre des finances est secondé par un adjoint qui n'a pas, à proprement parler, d'attributions spéciales comme le sous-secrétaire d'État parlementaire en Angleterre, ou comme certains de nos anciens sous-secrétaires d'État en France de 1877 à 1885, mais collabore avec le ministre à tous

1. Tous les fonctionnaires de la Russie sont divisés en 14 classes qui concordent dans la hiérarchie civile avec les divers grades de la hiérarchie militaire, depuis celui d'enseigne jusqu'à la dignité de feld-maréchal. C'est ce qu'on appelle le *tchine*.

L'étudiant qui débute est investi du 14e grade, le portier de la Faculté aussi, mais alors que ce dernier finira ses jours décoré de ce 14e rang, l'étudiant

les travaux du département des finances, et est délégué par lui dans de nombreuses fonctions.

Le ministre réunit aussi, aux dates qu'il juge utile de fixer, le conseil du ministère qui est composé de 6 membres choisis parmi les fonctionnaires les plus importants. Le ministère est divisé en huit directions qui sont : 1° la chancellerie du ministre, laquelle comprend le cabinet et le personnel; 2° la chancellerie du crédit, à laquelle ressortissent toutes les opérations relatives à la Dette publique, à la Banque d'État, aux Dettes des chemins de fer et à toutes les sociétés de crédit ; 3° le département du Trésor, qui s'occupe de la comptabilité, de

---

aura monté l'échelle du *tchine* au fur et à mesure de l'obtention de ses grades universitaires et dans les emplois publics. Cet avancement se produira soit par la nomination à des fonctions plus élevées, soit purement et simplement par l'effet de la bonne grâce de l'Empereur. La noblesse héréditaire appartient aux 8 premières classes, les *tchinowniks* (c'est ainsi qu'on appelle les membres de cette caste du *tchine*) des 4 premières classes sont qualifiés Excellence.

la centralisation des recettes, de l'emploi des crédits, en un mot des mouvements de fonds et du service des caisses. C'est dans les bureaux de ce département que sont examinées les prévisions de dépenses présentées au Conseil de l'empire par les divers ministères; 4° l'administration des contributions directes, qui assure le service des impôts directs, sauf celui des patentes. Notons qu'on lui a adjoint, depuis 1884, celui des successions et propriétés transmises à titre gratuit, qui incombait auparavant à l'administration de l'enregistrement et du timbre; 5° le département des accises, qui s'occupe de la perception des droits sur les alcools, bières, tabac, pétrole, allumettes, fabrication et raffinerie de sucre, enregistrement et timbre des actes publics, timbres des quittances, monopole des cartes à jouer[1].

---

1. L'impôt du sel a été aboli en 1881 et, d'autre part, les questions relatives aux mines ont été rattachées au ministère des domaines ou biens de l'État.

6° Département du commerce et des manufactures.

Les patentes et différents impôts du commerce, les chambres de commerce et l'inspection des fabriques ressortissent à cette direction.

7° Les douanes.

8° Département des tarifs de chemins de fer institués depuis 1889.

Le ministre des finances s'occupe aussi de recueillir des documents statistiques qui sont publiés chaque année, d'abord dans le *Viestnik* (ou messager officiel des finances, du commerce et de l'industrie), et qui font ensuite l'objet d'une belle publication annuelle sous le titre d'*Annuaire des finances russes*, publié en russe et, à maintes reprises, en français. L'exemplaire pour 1889 comporte 3 volumes in-4°.

A la tête de cette direction se trouvait le secrétaire du comité scientifique des finances, M. Vesselovski, avec qui nous avions fraternisé au congrès du 25e anniversaire de

la Société de statistique de Paris en 1885, et qui est mort le jour même de notre arrivée à Saint-Pétersbourg. Il a pour successeur M. Fédorov, dont le savoir en matière financière marche de pair avec une obligeance à toute épreuve. Il nous a témoigné, de la façon la plus complète, cette affabilité qui crée en quelques instants un lien aimable entre un Russe et un Français.

II. — Administration provinciale des finances.

Chacune des provinces de l'empire a à sa tête un gouverneur et un vice-gouverneur, dont les pouvoirs sont considérables. Il existe de plus, dans chaque province, des États provinciaux ou Zemstvos et des comités de finances et de contrôle des impositions, des voies de communication, des prisons, de bienfaisance et de l'enseignement.

Chaque province est partagée en 8 à 15 districts qui sont administrés par un simple

officier de police (*Ispravnik*). Ces districts ont aussi leurs zemstvos dont les membres sont divisés en 3 catégories, les élus des villes, ceux des paysans, ceux des propriétaires fonciers.

Les zemstvos de province ou de district ont des commissions de permanence nommées pour trois ans.

Il serait très intéressant pour un économiste d'étudier le rôle de ces assemblées provinciales et d'apprécier leur initiative au point de vue de la gestion des deniers communaux, du droit de contracter des dettes, etc. Il se rendrait compte des difficultés qu'elles rencontrent, notamment pour le recouvrement des impôts.

Lorsque le Gouvernement est en désaccord avec l'assemblée provinciale au sujet d'une question fiscale importante, il en réfère au ministre de l'intérieur, qui transmet son rapport à son collègue des finances, pour trancher la difficulté. La centralisation des recettes dans les provinces s'effec-

tue dans les principales villes ou tout au moins dans chaque chef-lieu de district par les soins d'un trésorier qui est chargé, de plus, d'envoyer aux contribuables les avertissements concernant les contributions à payer d'après les rôles expédiés par l'administration centrale. Le service des dépenses est aussi effectué par les soins de ces trésoriers, sur le vu des rescriptions envoyées par le ministre des finances.

Le plus souvent, le trésorier n'adresse pas directement aux contribuables les avertissements individuels, il se borne à transmettre pour un groupe de communes constituées en canton (le *mir*), à un chef élu, les rôles de contributions que celui-ci se charge de mettre en recouvrement sauf à déverser ensuite ses encaisses au bureau du trésorier.

Des inspecteurs des contributions directes ou inspecteurs fiscaux (податной испетокръ) [*podatnoi inspector*] ont été créés par décision du 30 avril 1885, sur l'avis favo-

rable du Conseil de l'empire à qui cette organisation nouvelle avait été proposée en 1883. Ils existent dans les provinces au nombre de 378 et remplacent dans tout l'empire, à l'exception de la Sibérie et du Caucase, les fonctionnaires de la police qui avaient été chargés jusque-là de la surveillance fiscale.

En même temps qu'ils se rendent compte des biens susceptibles d'imposition et de l'assiette de l'impôt foncier, ils sont chargés de présider les chambres des finances, et de s'enquérir des opérations commerciales et industrielles. Ces divers points de service font l'objet de simples procès-verbaux quotidiens transmis à la chambre provinciale.

III. — Le budget et le contrôle des finances.

a) *Le budget.*

Le projet de budget de la Russie est soumis chaque année, en septembre, au département d'économie du Conseil de l'empire.

Chaque ministre établit son budget partiel et le transmet directement au Conseil de l'empire en même temps qu'au ministre des finances. Le budget russe diffère de tous les autres budgets de l'Europe en ce sens qu'il est tout à fait administratif. Toutefois, il est bon de remarquer qu'au point de vue de la spécialité des crédits, il ressemble beaucoup aux autres budgets, de plus, les virements n'y sont permis que d'article à article du même chapitre et à la condition d'en aviser le contrôleur de l'empire.

Après une étude détaillée de ces divers projets de budget et un échange d'observations critiques entre les différents ministres, le ministre des finances et le contrôleur général de l'empire, la section d'économie examine ces divers projets.

Les observations de cette section, rédigées sous forme de procès-verbaux, ainsi que les modifications apportées par le ministre des finances et le contrôleur de l'em-

pire, sont imprimées avec le projet de budget et distribuées à tous les membres du Conseil de l'empire. Lorsque l'accord s'est établi entre la section d'économie, le contrôleur général et le ministre des finances, ce dernier rédige le budget de l'État qui est discuté en une assemblée générale du Conseil de l'empire qui a lieu vers le 15 décembre; c'est à cette même séance que le contrôleur général présente son rapport sur l'exercice antérieur ainsi que l'état de caisse et du disponible du Trésor. Ce projet voté est ensuite sanctionné et promulgué par l'Empereur sur la présentation du ministre des finances.

On voit combien peu de temps s'écoule entre le moment où sont alignées les prévisions et celui de la mise à exécution du budget, et, de plus, quel court délai sépare la fin de l'exercice du jugement définitif des comptes.

b) *Le contrôle des finances.*

Le Conseil de l'empire remplit donc tout à la fois le rôle d'un parlement et celui d'une chambre des comptes qui juge sur les documents fournis par le contrôle de l'empire[1].

---

1. Le *Viestnik Finansov* du 28 juin (10 juillet) 1892 renferme un oukase du 28 avril 1892 relatif à la réorganisation du contrôle de l'empire.

Le Conseil de l'empire, après avoir examiné la proposition du contrôleur de l'empire, relative à la réorganisation du contrôle de l'empire, et modifiant les articles 1669 à 1904 (tome Ier, 2e partie) du *Recueil des lois civiles* de 1857, a décidé :

I. Un projet de réorganisation du contrôle de l'empire sera soumis à la sanction de Sa Majesté l'Empereur ;

II. Pour compléter les articles du règlement relatif au service du contrôle, le Gouvernement décrétera :

1° L'interdiction aux personnes occupant des fonctions au service du contrôle de l'empire, de participer à des entreprises commerciales ou autres, dont la comptabilité doit être soumise à l'examen du contrôle de l'empire ;

2° L'interdiction à ces personnes d'occuper des fonctions dans d'autres administrations, dont les décisions et opérations doivent être soumises à l'examen du contrôle de l'empire.

Cette branche de l'administration ou, pour mieux dire, ce ministère (car le contrôleur de l'empire est un véritable ministre) centralise les documents financiers envoyés par les différents ministres et ceux qui proviennent des chambres de contrôle instituées dans chacune des provinces ou *Goubernïis*.

En dépit de cette organisation du contrôle, ni le contrôleur général, ni le ministre des finances n'apportent au cours de l'exercice aucune entrave au maniement des crédits dans chaque ministère ; au sujet de l'emploi des crédits, il n'existe, en effet, qu'un seul cas où l'autorisation préalable du contrôleur de l'empire soit nécessaire, c'est celui des dépenses extraordinaires à effectuer par le ministre des voies de communication, soit 34 millions pour les chemins de fer et les ports (budget de 1890). Signalons en passant que pour mettre un terme à l'exagération des dépenses, l'Empereur a, par une décision récente, limité à la somme de 6,000,000 de roubles, l'im-

portance annuelle des crédits supplémentaires pour toute l'étendue de l'empire[1].

Cette sage mesure coupe court à des habitudes financières qui ne tendaient à rien moins qu'à constituer annuellement une moyenne de 32,000,000 de roubles de crédits additionnels, ou même, comme en 1880 : 56,201,790, et comme en 1881 : 45,618,276.

IV. — Dette publique.

Après avoir étudié la situation générale de la Dette publique de l'empire à la fin de 1889, telle qu'elle ressort de l'*Annuaire de statistique* de 1890, nous avons estimé que les chiffres les plus intéressants à rapprocher en ce moment étaient ceux qui résultaient des conversions successives opérées par M. de Vichnegradski. Il nous a été ainsi permis de constater que, grâce à

1. Toutefois une réserve de 4,000,000 était en 1890 constituée pour des dépenses imprévues au ministère de la guerre.

l'heureuse politique financière et grâce au concours de la France, l'économie annuelle résultant pour le budget de l'État russe des conversions effectuées s'élève en francs au chiffre considérable de 67,876,000.

Voici, par ordre de dates, les émissions opérées par M. de Vichnegradski, en exécution de l'oukase de Gatchina du 8/20 novembre 1888, prescrivant la conversion des différents emprunts :

1° Emprunt russe de 125,000,000 de roubles (emprunt russe 4 p. 100, 1889, émis à 492 fr. 25 c., remboursable à 500). — Il servit à rembourser le 5 p. 100, 1887, et le dernier paiement de 50,000,000 de roubles dus à la Banque de l'État (service de l'amortissement des billets de crédit de la guerre de 1877-1878). Il fut souscrit chez Humbro et fils, Baring frères et Cie de Londres, et chez MM. Hope et Cie d'Amsterdam.

2° Le 29 mars 1889. — Émission de 700,000,000 de roubles, obligations 4 p. 100

(Rothschild de Paris), pour le remboursement des obligations consolidées des chemins de fer 5 p. 100, 2e série, 1871.

3° 24 mai 1889. — Émission de 4 p. 100 pour la somme de 1,241,992,000 fr. pour effectuer le remboursement des obligations consolidées des chemins de fer 5 p. 100, 1870 (1re série); 1872 (3e série); 1873 (4e série); 1884 (7e série).

4° En 1890, nouvel emprunt (4 p. 100 or, 2e émission, 1890) de 360,000,000 de roubles pour la conversion des emprunts anglo-hollandais 5 p. 1864 et 1860 et du 6e emprunt 5 p. 100, dit emprunt Stieglitz de 1855. Cette émission fut faite par les soins des grands établissements de Paris et de MM. Humbro et fils, Baring frères, et Hope.

5° 1er juillet 1890. — Emprunt 4 p. 100 or, 3e émission 1890, de 300,000,000 de francs auquel on ajouta 3,900,000 livres st.: reliquat de l'emprunt de 1862 pour servir à rembourser le susdit emprunt.

6° Emprunt or 4 p. 100 (4e émission), de 10,441,000 roubles, pour la conversion des obligations 5 p. 100 du chemin de fer de Kharkov-Krementchoug.

7° 30 décembre 1890. — Emprunt 4 p. 100 or, de 320,000,000 de francs pour le remboursement de 14,591,600 livres st. d'obligations consolidées des chemins de fer, 4 ½ 1875, non encore sorties au tirage.

8° et 9° 1891. — Deux emprunts de conversion (1er et 2e emprunts intérieurs 4 p. 100). Le premier pour rembourser pour 65,174,900 roubles-crédit de certificats de rachat de la Banque de Russie. Le second pour rembourser 70,000,000 de roubles-crédit.

10° Troisième emprunt intérieur 4 p. 100 de 194,000,000 de roubles dont se chargea la Banque de l'État, pour le remboursement des billets de la 3e émission (1869), de la 4e émission (1876); de la 5e (1881) et de la 1re émission (1860).

11° Quatrième emprunt intérieur 4 p. 100

pour 190,000,000 de roubles-crédit à l'effet de convertir le premier emprunt d'Orient 5 p. 100, 1877, emprunt de guerre qui s'était élevé à 200,000,000 de roubles-crédit et avait été réduit, à la suite d'amortissement, à 180,401,550 roubles.

Le ministre des finances avait, à l'aide de ces ressources, trouvé moyen, de plus, d'amortir le solde du 1er emprunt 1815 (Hope et Cie d'Amsterdam), du 1er emprunt métallique 4 1/2 1850, et du second emprunt 4 1/2 1860, et effectué aussi pour une certaine part les remboursements relatifs au remboursement des billets de crédit émis pendant la guerre d'Orient, et enfin le remboursement de 18,000,000 de roubles-crédit de bons du Trésor dont il ne reste plus que 222,000,000 de roubles.

Les coupons de rente de tous ces emprunts sont payés en or dans les principales banques de l'Europe et notamment en France. La durée de la prescription étant en Russie de dix ans pour le service des in-

térêts, au lieu de 5 ans comme en France, les coupons en retard ne peuvent être périmés qu'après l'expiration de cette période.

Nous croyons utile de résumer en un petit tableau synoptique la situation de la Dette publique russe.

Nos calculs sont faits en mille roubles papier.

Tableau

Situation de la Dette publique russe.

	CAPITAL nominal en circulation.	INTÉRÊTS.	AMORTISSEMENT.	ANNUITÉ totale.
	Mille R. P.	Mille R. P.	Mille R. P.	Mille R. P.
I. — *Avant le 1er janvier 1889.*				
Dette extérieure . . à terme.	355,435	15,431	6,626	22,057
Dette extérieure . . perpétuelle	342,383	16,553	2,470 [1]	19,023
Dette intérieure . . à terme.	1,849,295	91,169	33,818 2,823 lots.	127,810
Dette intérieure . . perpétuelle	617,131	30,532	50	30,582
Dette de l'ancien royaume de Pologne	63,404	2,487	1,040	3,527
Dette des chemins de fer	1,221,713	56,067	2,691	58,758
Totaux.	4,449,361	212,239	49,518	261,757
II. — *Au 1er septembre 1891.*				
Dette extérieure . . à terme.	444,701	17,901	1,219	19,120
Dette extérieure . . perpétuelle	110,009	5,017	4,596	9,613
Dette intérieure . . à terme.	1,823,242	87,819	28,692	116,511
Dette intérieure . . perpétuelle	606,424	29,929	815	30,744
Dette de l'ancien royaume de Pologne	57,001	2,344	2,883	5,127
Dette des chemins de fer	1,346,982	54,650	2,905	57,555
Totaux.	4,388,359	197,560	41,110	238,670
Diminution en faveur de 1891	61,002	14,679	8,408	23,087
Soit en francs au change de 1 R. P. (2 fr. 94 c.).	179,346,000	43,156,000	24,720,000	67,876,000 Économie produite.

1. Ce mot *perpétuel* ne doit pas être entendu dans le même sens qu'en France puisque, comme nous l'avons vu plus haut, un service d'amortissement s'effectue en Russie par le rachat annuel de rentes sur le marché.

La Russie a émis aussi un emprunt de 500,000,000 de francs en 3 p. 100 (oukase du 17/29 septembre 1891, émission à la date du 15 octobre).

Les fonds réalisés par cet emprunt ont servi à rembourser des avances effectuées pour des constructions de chemins de fer et ont permis aussi l'entreprise de nouvelles lignes.

V. — Les impôts.

Les revenus ordinaires de l'État consistent en :

1° *Impôts directs* (impôt personnel et foncier, patentes (guildes), autres droits sur le commerce et l'industrie; droits sur les revenus de capitaux);

2° *Impôts indirects* (boissons, douanes, tabacs, sucres, pétroles, allumettes et droits divers);

3° *Droits régaliens* (poste, télégraphe, redevances des mines, monnaies);

4° *Domaines de l'État* (chemins de fer de

l'État, forêts, terres, usines et mines de l'État, ventes d'immeubles et propriétés de l'État) ;

5° *Paiement de rachat des terres des paysans ;*

6° Divers.

Le *Bulletin de statistique et de législation comparée* du ministère des finances français fournit chaque année, grâce aux études si précises de notre savant collègue, M. de Foville, les renseignements les plus intéressants sur l'assiette et le recouvrement *des impôts russes*, aussi nous n'avons pas voulu faire double emploi en reproduisant des statistiques déjà connues de nos lecteurs ; nous avons préféré nous borner à ne mentionner que les résultats qui n'ont pas trouvé place dans ce bulletin.

Impôts directs ; impôt sur le commerce et l'industrie.

Il existe de ce chef, en Russie, 3 sortes d'impôts :

1° L'impôt de guildes ou patentes auquel

on a soumis, dès 1883, le commerce des foires.

2° Le droit de 3 p. 100 sur le revenu des sociétés par actions. Ce droit est payé sur le brut du compte profits et pertes, y compris la réserve, tandis qu'en France il est compté seulement sur le dividende distribué.

3° Un impôt de répartition dont l'importance globale et le quantum à fournir par chaque province sont déterminés par le budget annuel.

Dans toutes les provinces, fonctionne une commission des contributions directes qui répartit la somme à fournir par chacun des différents commerces et industries.

Cette commission, qui a à sa tête le président du conseil des finances provincial, se compose d'un fonctionnaire délégué par le conseil d'accise et de l'inspecteur des contributions directes (податной испекторъ) [*podatnoi inspector*], auxquels sont adjoints des représentants des diverses branches de l'industrie et du commerce.

Chaque groupe spécial d'industrie et de commerce fixe ensuite la quotité afférente à chaque industriel.

Ces différents impôts qui frappent le commerce, produisent d'année en année des résultats croissants : de 28,861,750 roubles (produit de 1887), ils se sont élevés en 1888 à 31,782,597 roubles, et en 1889 à la somme de 32,856,711 roubles; signalons que sur ce chiffre, la patente représente près des 4 cinquièmes. C'est l'impôt de répartition dont la progression est le plus sensible puisque de 2,617,074 (chiffre de 1887), il s'élevait dès 1888 à la somme de 4,025,438 ; l'impôt des successions s'est élevé de 3,752,166 roubles (exercice 1887), et de 4,305,474 en 1888, à la somme de 4,085,854 en 1889.

Au sujet des contributions indirectes, à part les modifications successives des droits d'accise, nous n'avons à signaler que trois particularités : 1° relativement aux mines qui sont exploitées par le propriétaire du

sol, à charge par lui de céder le produit de ses fruits à l'État suivant un tarif établi.

2° Au sujet de l'impôt des transports par chemins de fer qui est compris dans le prix du billet délivré au voyageur et assure à l'État un produit annuel de 8,000,000 de roubles.

3° Enfin au sujet d'un droit de magasinage dans les entrepôts de l'État dont parlent certains auteurs et qui n'existe pas ; nous avons pu nous en assurer.

Les droits de douanes sont acquittés en or [1], comme nous le verrons plus loin.

---

1. Un oukase impérial du 16 août 1890 éleva de 20 p. 100 les droits de douanes à payer, à l'entrée en Russie, sur toutes les marchandises, et de 40 p. 100 sur la houille. L'ancien tarif était maintenu pour le thé, le café et le cacao.

D'habitude, pour des décrets de cette importance, une délibération est prise par le Conseil de l'empire. Il a été, en cette circonstance, passé outre, « vu l'urgence », à cette délibération, et la décision a été prise directement par l'Empereur, sur la simple proposition du ministre des finances.

Pour la garantie du paiement de tous ces impôts, comme du reste pour les avances à faire en vertu de contrats de fournitures et de travaux passés avec l'État, les titres de rentes sont admis pour une valeur que fixe chaque semestre le ministre des finances, valeur qui ne peut être inférieure à 65 p. 100 de la valeur nominale des titres.

*
* *

En Russie, la comédie et le roman ont longtemps pris pour thème de leurs satires les fonctionnaires et les rouages administratifs, comme en France on a daubé sur les avocats et sur les médecins. Nicolas Gogol, surtout, qui avait été petit employé au ministère des apanages, a dépeint, dans sa pièce *le Reviseur,* l'effroi que l'arrivée de l'inspecteur produisait au chef-lieu d'une province ; l'intrigue de cette pièce nous représente des usages surannés ; il n'en est pas moins intéressant de lire ce que le

grand littérateur russe écrivait il y a quelque 50 ans, sur les mœurs administratives, sur la vie des bureaux. Le *Manteau* est une étude d'un attrait particulier où nous assistons aux misères d'un pauvre petit « conseiller titulaire », Akaki Akakiévitch, dont l'assiduité sur son rond de cuir n'était pas récompensée par une belle décoration, mais ne lui valait que des hémorroïdes.....

.....Les aides du chef de bureau se gardaient bien de lui dire, quand ils lui jetaient au nez une montagne de papier :

— Ayez la bonté de copier ceci.

Ou bien :

— Voici quelque chose d'intéressant, un joli petit travail.

. . . .

Akaki prenait les actes sans se demander si on avait tort ou raison de les lui apporter ; il les prenait et se mettait aussitôt à les copier.

Un jour, un directeur lui donna un travail plus important (qui consistait à rédiger

un rapport adressé à un magistrat, à modifier les entêtes de divers actes et à remplacer au cours du texte le pronom de la première personne par celui de la troisième.

Akaki s'acquitta de cette tâche, mais elle le mit si bien hors de lui, elle lui coûta tant d'efforts que la sueur ruissela de son front, et qu'il finit par s'écrier :

« Non, donnez-moi plutôt quelque chose à copier. »

Nous recommandons aussi la lecture des *Ames mortes* du même auteur, où nous pénétrons, grâce au Gogol, dans tous les milieux administratifs d'une province où l'ambitieux Paul Ivanovitch Tchitchikov, qui s'intitule conseiller de cour, voyageant pour affaires personnelles, se promène pour demander à tous les contribuables de lui céder leurs paysans morts depuis le dernier recensement, la liste de leurs âmes comme on dirait alors; il compte ainsi, après avoir fait enregistrer le contrat, mettre en gage

tous ses serfs fictifs dans une banque de Moscou ou de Saint-Pétersbourg et acheter, avec les roubles empruntés, « des paysans de chair et d'os ».

Que de peintures vives sur la vie des fonctionnaires, de mercuriales amusantes et de descriptions animées des élections des magistrats. Un Français doit les saisir en les dépouillant du côté un peu forcé de satire aiguë. Ce sont de spirituelles boutades qui ne font pas de blessures et n'effleurent guère que l'épiderme, aussi n'avons-nous pas cru déroger à notre programme en recherchant dans les œuvres du spirituel écrivain l'esprit qui brillait déjà en Russie au temps des « années quarante » comme on dit là-bas. Nos lecteurs passeront de bons instants à lire les beaux volumes bien traduits de l'illustre prédécesseur des Tourguenev et des Tolstoï.

CHAPITRE XVI

L'ÉVOLUTION FINANCIÈRE DE LA RUSSIE DEPUIS LE COMMENCEMENT DE CE SIÈCLE

Pour comprendre le rôle si important accompli depuis le 1er janvier 1887 par M. J. A. de Vichnegradsky, ministre des finances, et par l'honorable adjoint de ce ministère, M. T. T. Tœrner, il nous a semblé utile de tracer une esquisse rapide de l'évolution financière de la Russie depuis le règne d'Alexandre Ier, en nous inspirant des belles et solides études de M. Skalkovsky. Dans cette description sommaire, nous pourrons mettre en évidence les facteurs principaux de cette lutte intéressante en analysant les actes des Speransky, des Kancrine et des Reutern. Nous constaterons que M. de Vichnegradsky, tout en tirant parti de l'œuvre

de ses devanciers, s'était tracé un programme qu'il a virilement exécuté jusqu'au jour où l'état de sa santé l'a contraint à se retirer.

L'allégement du service annuel des intérêts de la dette à l'aide des conversions restera la caractéristique du ministère du 1er janvier 1887 qui s'était proposé aussi, on n'en saurait douter, de faire d'importantes modifications au système monétaire, et de favoriser la mise en action de toutes les forces productives de la Russie.

*
* *

Sous les trois premiers ministres (1802-1823), le comte A. J. Vassiliev, F. A. Goloubtsov, et le comte D. A. Gouriev, le cours du papier monnaié qui subit des dépréciations de 150 p. 100 à 300 p. 100, comme il advint en 1810, continue à troubler les administrateurs de la Russie.

En vue de parer aux difficultés budgé-

taires qui résultaient de cette situation pleine de périls, Spéranski, le grand réformateur qui dominait tous les ministres, rédigea, le 2 février 1810, un programme financier que le ministre Gouriev avait la lourde charge d'exécuter.

C'est à Spéranski qui, au dire de M. E. M. de Voguë, « est le Russe qui, depuis Pierre le Grand, a montré le plus de génie », que l'empire des tsars est redevable de la législation budgétaire qui est encore en honneur aujourd'hui ; grâce à lui les assignats émis dans le passé furent reconnus dette publique, l'émission en fut interrompue et les ressources du budget furent grossies par de nouveaux impôts. Mais la guerre de 1812 ne tarda pas à mettre obstacle à l'exécution du programme de Spéranski. Les nécessités devinrent impérieuses, et le comte Gouriev n'y pouvait suffire en dépit ou à cause de son optimisme. Les situations du Trésor étaient fictives, et il n'existait pas, comme on l'a-

vait prétendu, de reliquats disponibles; enfin le système d'amortissement était défectueux.

La période de 21 ans (1823 à 1844) qui suivit la chute de Gouriev fut tout entière remplie par l'administration financière du comte G. F. Kancrine qui donna un bel exemple de stabilité ministérielle. C'est lui qui liquida — dans des conditions onéreuses, il en faut convenir — la situation monétaire, et organisa l'impôt d'une façon méthodique. C'est à partir de son administration que le rouble-papier tendit à atteindre le pair du rouble-argent. Mais, malgré ces améliorations d'un bon augure pour l'avenir, le présent restait pénible, les déficits ne diminuaient point. L'arriéré, qui était en 1831 de 38 millions de roubles, s'élevait en 1844 à 71 millions, c'est-à-dire près de la moitié des recettes du budget ordinaire. D'autre part, la comptabilité des recettes et des dépenses n'était pas établie d'une façon régulière et les capitaux prove-

nant des économies réalisées, s'étaient accumulés dans les caisses de chaque ministère, au lieu d'être centralisés au ministère des finances, en sorte que le ministre des finances, alors qu'il aurait pu faire emploi de ressources réelles, se voyait contraint, pour assurer le service quotidien, d'emprunter, dans les diverses banques de l'État, les sommes provenant de dépôts. Ce mode de prélèvement ne faisait que retarder de quelques jours, sans aucun avantage réel, la nécessité d'émettre du papier-monnaie : il fallait bien, en effet, s'y résoudre, lorsque les particuliers faisaient des retraits importants. C'est ainsi que Kancrine emprunta pour le compte de l'État jusqu'à 200 millions de roubles, dont 144 millions furent engloutis dans les dépenses du ministère de la guerre et les travaux d'embellissement de Saint-Pétersbourg. On comprend facilement qu'avec de pareils moyens de trésorerie, ce ministre se soit montré l'ennemi des sociétés par actions, et qu'il ait pré-

tendu soumettre les banques privées à l'autorité de l'État.

Il n'était pas non plus partisan de la publicité donnée au budget.

Kancrine simula en 1839 une faillite, en supprimant de la dette publique 427 millions de roubles, qu'il remplaça par des billets à cours forcé; on remit aux porteurs un rouble-crédit contre 3 roubles et demi d'assignats. (Le rouble crédit était déprécié dès 1843 de 3 p. 100 et en 1848 de 10 p. 100). Pour mener à bien cette conversion, il fallut émettre pour 30 millions de roubles de certificats de dépôts et opérer des prélèvements sur des fonds destinés à l'amortissement. Des bons du Trésor furent mis aussi en circulation à cette époque ; ils étaient destinés dès le principe à assurer le service du Trésor en attendant la rentrée des impôts, mais ils ne tardèrent pas à se transformer en un véritable papier-monnaie productif d'intérêts. Kancrine eut recours aussi à quatre emprunts extérieurs, et effec-

tua, de plus, deux emprunts de 4 p. 100 pour la construction du chemin de fer Nicolas.

Le ministère du comte T. P. Vrontchenko (1844-1852) fut signalé par la guerre de Hongrie, et ce fut celui de P. F. Brock (1852-1858) qui eut la mission fort difficile de créer des ressources pendant la guerre de Crimée. Sous cet administrateur, les ministères continuèrent d'accumuler les économies qu'ils pouvaient réaliser et d'en faire des caisses noires qui ne tardèrent pas à recéler la somme peu négligeable de 200 millions, alors que la comptabilité des caisses de l'État n'accusait qu'une réalité de 75 millions. Le déficit qui était en 1852 de 32 millions, en 1854 de 123 millions, en 1855 de 262 millions, ne cessa de s'accroître, en sorte qu'en 1857 on pouvait relever un total de manquants de 773 millions, soit 3 fois et demie l'importance du budget russe à cette époque. Brock effectua le cinquième et le sixième emprunt

extérieur en 5 p. 100, pour la somme de 92 millions par l'entremise du baron Stieglitz. Il puisa 230 millions dans les banques de l'État, émit pour 36 millions de bons du Trésor et fit imprimer 404 millions de billets de crédit.

Le papier-monnaie dont la circulation avait doublé en cinq ans atteignait après la guerre de Crimée 735 millions. La situation se compliquait de 321 millions puisés à tous les établissements de crédit et d'épargne de l'État.

Le change du papier-monnaie était à 10 p. 100 et la réserve de numéraire à la banque avait été diminuée de 16 p. 100. C'est dans ces conditions que Brock, cédant à de maladroites inspirations, abaissa en 1857 de 4 p. 100 à 3 p. 100 le taux de l'intérêt que servaient aux déposants les banques de l'État. Il en résulta un retrait de 150 millions de dépôts métalliques qui trouvèrent leur emploi dans le jeu de la bourse en achats de fonds russes. Le 6 p. 100

monta de 119 fr. à 136 fr. 50 c., le 5 p. 100 gagna treize points et s'éleva de 102 à 115, les étrangers réalisèrent à ces cours avantageux et furent payés en numéraire au grand détriment du Trésor qui, de son côté, se mit à vendre aussi, espérant peser sur les cours. Il n'en fut pas moins obligé, pour faire face à ces réalisations, d'emprunter aux institutions de crédit de l'État, d'abord 47 millions en 1857 et ensuite 40 millions en 1859.

A l'avènement de A. M. Kniajevitch (1858-1862), le comité de finances avait refusé d'augmenter la capitation et d'élever les impôts indirects, il repoussait aussi tout emprunt extérieur et toute émission de bons du Trésor. Mais la nécessité parlait plus haut que ces considérations platoniques, et un premier emprunt de 3 p. 100 fut annoncé pour le mois de mars 1859 ; il fut, il est vrai, remis à l'automne, à cause de la guerre d'Italie et ne produisit qu'une somme insignifiante qui fut tout

entière absorbée dans les efforts destinés à soutenir le cours du change. Autre emprunt en 1860, en type 4 p. 100 cette fois, pour un capital de 60 millions, dit emprunt métallique, et la même année, emprunt extérieur en 4 et demi qui ne fut réalisé qu'en 1863. C'est alors que MM. de Rothschild et Pereire avaient dit au comte Kisselev, ambassadeur à Paris : « Rétablissez d'abord votre crédit en adoptant un système financier plus rationnel et alors vous trouverez de l'argent ; autrement vous n'aboutirez qu'à un emprunt insignifiant comme chiffre et usuraire comme conditions ! »

En 1857, un emprunt en 4 p. 100 fut offert sans succès au public qui fit meilleur accueil à une émission de billets de banque rapportant 5 p. 100 d'intérêt. Une nouvelle opération malheureuse fut le retrait des billets de crédit qui devaient être amortis avec les capitaux dits « économiques », amassés dans les diverses administrations; le Trésor dut en effet, pour y

faire face, émettre aussitôt 88 millions et demi de roubles-papier, c'est-à-dire une somme supérieure à l'importance des billets incinérés.

Un grand événement signala ce ministère; ce fut, en effet, le 31 mai 1860, que fut créée la *banque de Russie* (voir chapitre XVI), qui était appelée à remplacer les banques de prêts, la banque du commerce et les caisses provinciales d'assistance publique, et à liquider toutes les affaires de ces banques avec les dépositaires.

Il n'y a pas lieu de nous étendre ici sur les suites fâcheuses qui résultèrent, pour la noblesse, de la suppression des banques de prêts sur biens fonciers qui existaient depuis Élisabeth (1754): dix mille familles nobles se virent dans l'impossibilité d'habiter leurs terres et forcées d'emprunter aux usuriers.

Indépendamment de la création de la banque de Russie, Kniajevitch avait institué le 10 juillet 1859 un comité de réor-

ganisation des impôts, lequel fonctionna jusqu'après 1880. La capitation, l'impôt foncier, l'impôt du timbre, furent élevés de 18 p. 100. En dépit de ces difficultés, l'esprit russe qui, pas plus que l'esprit français, ne perd jamais ses droits, faisait dire au prince Viazemski en parlant de Grote, directeur du département des impôts indirects : « Pour améliorer nos finances, une grotte seule ne suffit pas, il faudrait encore découvrir une Égérie. » Tchevkine, à qui on proposa d'être cette Égérie, répondit : « Il n'y a qu'un fou ou un magicien qui puisse accepter le poste de ministre des finances, or, je ne suis ni l'un ni l'autre. » Les successeurs de Kniajevitch n'étaient non plus ni l'un ni l'autre, et ils réussirent pourtant dans une honorable mesure. Il n'en est pas moins vrai, comme le dit Kotorev dans les *Éboulements économiques*, que la propagation de l'ivrognerie par la suppression des petites distilleries et les emprunts extérieurs « ont fait plus de mal à

la Russie que les guerres de 1812 et de Crimée, que le choléra et toutes les autres calamités qu'elle eut à supporter ».

Le comte M. C. Reutern (1862-1878), qui succéda à Kniajevitch, introduisit de grandes réformes dans la comptabilité et le contrôle des finances. Il unifia la caisse de l'État, et pour la première fois, en 1862, livra le budget à la publicité. Les questions financières qui se rattachent au rachat des terrains attribués aux paysans et à la construction des chemins de fer, l'accroissement du crédit national par la création de banques privées, trouvèrent en lui un puissant initiateur qui, le premier aussi, semble avoir compris toute l'importance qui réside, pour un pays, dans le développement de ses forces productives.

Le comte Reutern négocia à la maison Rothschild, le 14 avril 1862, un emprunt de 15 millions de livres sterling en 5 p. 100, au cours de 94, moyennant une commission de 2 et demi p. 100.

Mais le succès ne couronna pas toujours d'une façon aussi complète ses conceptions. Il avait, en effet, décidé le remboursement des 772 millions de roubles-crédit au cours de 5 r. 60 k. pour demi-impériale, et cette opération, qui commença le 1er août 1862, devait prendre fin le 1er janvier 1864 ; mais le Trésor subit, malgré ses efforts pour soutenir artificiellement les cours, un véritable désastre à la Bourse du 29 octobre : les fonds 5 p. 100 qui étaient cotés en 1862 104 3/4, étaient descendus en novembre 1863 à 89 3/4, le rouble-crédit ne valait plus que 77 kopecks métalliques. L'échange s'arrêta, il était temps : l'opération avait coûté 100 millions de roubles. Pour effacer cet échec, il s'agissait de créer des ressources ; les accises sur l'alcool, sur la bière, sur le sucre, en firent les frais principaux ! La patente fut aussi augmentée, et l'impôt foncier fut créé dans les villes pour remplacer la capitation payée autrefois par les corps de bourgeois. C'est à cette époque que l'on éleva

de 25 p. 100 la capitation des paysans (1862) qui fut surélevée encore en 1867 de 50 kopecks. Un impôt de 10 p. 100 sur le revenu net frappa les biens de la noblesse. Les colonies de l'Amérique du Nord furent vendues.

Le comte Reutern avait donné sa démission en 1866, mais Alexandre II ne l'accepta pas et désira le maintien au pouvoir de ce grand ministre.

Reutern fit exécuter 15,000 verstes de chemins de fer, et nous savons qu'il n'en existait que 3,000 dans tout l'empire lors de sa prise de possession du ministère des finances.

En 1864 fut inaugurée la 1re banque d'escompte à Saint-Pétersbourg et successivement dans toute la Russie 33 banques privées.

Nous ne nous étendrons pas sur l'organisation de la société du crédit foncier mutuel de Saint-Pétersbourg, encore que la matière fournirait une étude très instructive ; nous négligerons aussi, bien qu'il en soit

résulté de grands déboires pour le crédit public, d'expliquer la fondation de la banque centrale du crédit foncier russe par le banquier israélite Rosenthal. Cette banque, qui avait eu la prétention d'unifier en une seule dette métallique les diverses valeurs hypothécaires des autres banques, ne fut pas heureuse, non plus que les caisses de crédit populaire, de sociétés d'assurances, de sociétés de construction, etc.

Toutes ces créations développèrent le goût de la spéculation que la banque de Russie elle-même favorisa en escomptant le portefeuille peu solide des banques privées en quête de capitaux destinés au jeu de la Bourse.

Berlin tenait le marché et toutes les sociétés se confondaient en une seule, aussi bien la banque de Volga-Kama qui devenait succursale de la banque d'État que la société de crédit mutuel de Saint-Pétersbourg qui avait ses bureaux dans le même immeuble que la banque de Russie.

Reutern autorisa la fondation de la société pour le développement du commerce et de l'industrie russes.

Il abaissa l'impôt des mines, supprima, en 1872, le fermage des pétroles du Caucase comme il avait déjà, en 1863, effacé la plupart des droits de douane à l'exportation.

Il vendit aussi une partie des usines qui appartenaient à la couronne. On lui a reproché — et peut-être à bon droit — d'avoir fait subir à la Russie une perte d'un demi-milliard de roubles, en prenant à l'étranger, pendant la période de vingt ans (de 1860 à 1870), les métaux nécessaires à la construction des chemins de fer russes.

Passons sur cette accusation et constatons seulement que, malgré tous les efforts de Reutern, une nouvelle crise sévit en 1875. Les excédents de recettes étaient, paraît-il, fictifs, et la nécessité s'imposa d'émettre des billets de crédit sans couver-

ture. L'escompte s'élevait, le rouble baissait..... Reutern n'entrevit qu'un remède, vendre l'or du fonds de réserve.... « Le boni ne devait-il pas être supérieur au prix d'achat de cet or par la banque? » L'opération commença avec 73 millions de roubles qui furent consacrés au rachat de billets de crédit et de lettres de change tirées par la banque. Tout ce papier fut brûlé, mais un syndicat étranger avait malheureusement flairé une spéculation dans ce maintien artificiel des cours. Ce syndicat avait commencé par engager ses fonds à la banque d'État qui lui remettait en échange des billets de crédit à l'aide desquels il rachetait des lettres de change de la banque sur les marchés européens et se chargeait de les réaliser en bonnes espèces sonnantes et trébuchantes. Munis de ce précieux métal, les agioteurs faisaient des avances — à quel taux? — vous le devinez — sur les fonds publics russes, et ces titres une fois entre leurs mains, ils les engageaient de

nouveau à la banque de Russie et ainsi de suite..... Ritournelle funeste au Trésor russe.

Le Trésor eut encore d'autres assauts à subir. En effet, dès avril 1876, la guerre était dans l'air et les obligations consolidées 5 p. 100 qui, depuis trois ans, se tenaient à 98, étaient descendues à 85.

L'émission de 1876 de 100 millions de billets de banque 5 p. 100 ne fut placée que petit à petit, et il fallut émettre de nouveaux billets de crédit et faciliter les avances sur titres.

Nous avons vu (chapitre XV) quels sont les emprunts auxquels a présidé le comte Reutern. Signalons encore à l'actif de cet homme d'État de haute marque, la très habile décision qu'il a prise, sur le conseil de A. A. Abaza, en réclamant le paiement des droits de douane en or ou en coupons de rente. Le bénéfice pour la Russie en est chiffrable, il équivaut à une majoration de droits de 31 p. 100. Le successeur du comte

Reutern, S. A. Greig (1878-1880), était le petit-fils de Samuel Greig, amiral au temps de Catherine II et fils de l'amiral Alexis. C'est lui qui effectua le 3e emprunt d'Orient (soit 300 millions de roubles), en 1879, et qui émit en 1880 les obligations consolidées 4 p. 100 (6e émission).

Malgré les remboursements à la banque de Russie, il existait en circulation un total de 1,103,280,155 roubles-crédit (la guerre avait vu émettre 479,370,000 roubles-papier). Greig en lança encore pour 96 millions, il établit une augmentation de 20 millions sur les impôts indirects (eau-de-vie, bière, et aussi le tabac sur lequel il avait eu l'idée d'établir un monopole) ; l'impôt sur les assurances d'immeubles dans les villes fut élevé de 5 à 75 kopecks pour 100 roubles.

Les droits sur le timbre et sur le papier pour les actes civils et commerciaux furent élevés et étendus à la Pologne. Un impôt fut créé sur les voyageurs et les transports à grande vitesse. En continuant dans cette

voie, Greig avait projeté un droit de 5 p. 100 sur la petite vitesse, il y renonça comme à celui qu'il avait édicté sur les voyageurs par voie fluviale, lequel ne fut jamais appliqué ; un impôt fut établi aussi sur le coton brut.

A la suite de la mauvaise récolte de 1880, les revenus de l'État diminuèrent et avec eux les recettes des chemins de fer et la production des fabriques. Greig quitta alors son poste.

Il eut pour successeur *A. A. Abaza* (1880-1881), fils d'un ancien fermier des eaux-de-vie, qui était peut-être d'origine persane ; de hussard de la garde, il devint chambellan, puis attaché en 1860 à la personne de la très artiste et très littéraire grande-duchesse Hélène Pavlovna. Abaza prit, dès 1857, une part active aux affaires de chemins de fer, en 1868, à l'emprunt hypothéqué sur le chemin de fer Nicolas, et enfin, à l'élaboration du tarif douanier protégeant l'industrie russe. Il possédait une

grande raffinerie dans le gouvernement de Kiev. Il avait succédé, en 1872, à Tatarinov, contrôleur général de l'empire, puis en 1874, à Tchevkine, président du département de l'économie. On lui avait proposé, en 1876, de remplacer Reutern, mais il avait décliné cette offre tout en consentant à aider le ministre de ses conseils. Abaza ne négligea pas les finances provinciales et communales, il supprima l'impôt du sel de concert avec le comte Loris Melikov, président de la commission supérieure. Cet impôt fut remplacé, avec un avantage de 2 millions de roubles, par l'augmentation des patentes communales et l'élévation de 10 p. 100 des droits de douane. Il substitua à l'accise des sucres basée sur le rendement normal de la betterave, l'impôt sur le sucre lui-même, il en résulta un doublement du produit fiscal. Il projeta le rétablissement de l'impôt sur l'or brut supprimé en 1876, à la grande joie des propriétaires de mines dont les produits s'étaient trouvés

élevés de 25 p. 100. Il imposa aussi les produits du jute et réduisit les dépenses de chaque ministère.

La lutte du papier monnaie qui est la caractéristique des finances russes reprit alors de plus belle : le rouble n'était avant la guerre que de 12 à 15 p. 100 au-dessous du pair et voilà qu'il dégringolait jusqu'à une dépréciation de 37 et 40 p. 100..... Que faire? Un oukase du 1er janvier 1881 prescrivit les nouvelles émissions de billets et ordonna l'amortissement de 417 millions de roubles, à l'aide d'un versement de 50 millions fait annuellement à la banque de Russie, sur les ressources ordinaires du Trésor. Abaza procéda aussi, en mai 1880, à l'emprunt des chemins de fer, qui produisit 100 millions, somme insuffisante pour combler les dépenses faites depuis 3 ans. Il se retira avec Loris Melikov, le 6 mai 1881, mais redevint, en 1882, président du département d'économie, en remplacement du comte E. T. Baranov.

Il eut pour successeur *N. C. Bunge* (1881-1886), fils d'un médecin, professeur et administrateur de banques locales, qui avait été d'abord adjoint au ministère des finances. Bunge avait écrit de nombreux ouvrages d'économie politique. Tout ne fut pas rose pour lui quand il voulut élever l'impôt sur les immeubles des villes et imposer de 3 p. 100 les capitaux servant aux transactions commerciales. Il appliqua le système du protectionnisme à l'industrie nationale. Il changea le système monétaire et identifia la demi-impériale avec la pièce de 20 fr., supprima le transit transcaucasien et les capitations, il abaissa le taux des paiements du rachat des terres des paysans dans les provinces pauvres, s'efforça de simplifier la comptabilité de l'État dont il publia le premier les résultats mensuels. Il éleva d'un kopeck par degré l'accise sur l'alcool, augmenta les droits d'entrée sur le ciment et quelques autres produits, et émit pour 60 millions de roubles

à courte échéance, et pour 100 millions de roubles de billets de banque 5 p. 100. Il modifia aussi le système des patentes, en établissant un impôt supplémentaire au droit de *guilde*. Le droit de timbre et l'impôt sur les transmissions de biens gratuites fut étendu au royaume de Pologne. L'accise sur le sucre s'éleva jusqu'à un rouble par poud (16^{kg},240). Bunge augmenta aussi les droits d'entrée sur la fonte dans toute l'étendue de l'Empire et sur le charbon de terre pour le royaume de Pologne ; des droits sur ces produits furent aussi établis dans la mer Baltique, la mer Noire et la mer d'Azov et aussi à toute la frontière occidentale.

Cette même année 1884 vit une émission de 15 millions de livres sterling d'obligations consolidées des chemins de fer 5 p. 100.

Pour faire face à un déficit de 42 millions, on créa, en 1885, l'impôt sur les dividendes, les coupons et intérêts payés sur les comptes courants. Les droits de douane sur le thé,

le vin, la soie, furent élevés, les machines agricoles furent imposées et les droits sur l'importation furent majorés de 10 à 20 p. 100.

L'année 1886 ne fut pas heureuse, tout d'abord, elle fut signalée par un déficit de 51 millions et une diminution des exportations de 61 millions. Bunge supprima la banque de Pologne et ses comptoirs pour les remplacer par des succursales de la banque de Russie. C'est aussi sous ce ministère que la banque de Russie fut libérée de la liquidation des anciennes institutions de crédit de l'État. La dette qui résultait de ce chef fut inscrite au grand-livre, et le bénéfice pour le Trésor qui en fut la conséquence prit rang aux ressources ordinaires de l'État.

Après deux budgets qui s'étaient soldés en déficit, l'un de 40 millions, l'autre de 50 millions, M. de Vichnegradsky entra au ministère le 1er janvier 1887. La première année de son administration laissa un excédent de dépenses de 3 millions et

demi de roubles, mais le projet de budget de 1888 fut préparé en équilibre. Résolu à ne faire aucun sacrifice à la vaine popularité, le nouveau ministre des finances sut relever le crédit de son pays ; il fit preuve d'un grand savoir technique et montra un caractère de forte trempe.

Les majorations d'impôt firent les frais de l'équilibre budgétaire, il n'existait aucun autre moyen d'en sortir. Tous les procédés ordinaires de trésorerie auraient à ce moment amené de désastreuses spéculations, sans atteindre le but.

L'alcool paya un demi-kopeck de plus par degré, l'impôt des tabacs fut augmenté d'un tiers, et le droit de timbre et d'enregistrement fut élevé de 25 à 50 p. 100; au doublement des patentes commerciales succéda l'augmentation de l'impôt foncier.

Le droit sur les passeports à l'étranger fut porté de 5 à 10 roubles. De plus, un impôt nouveau frappa le pétrole et toutes les autres huiles minérales, et enfin, les

comptes courants en banque eurent à servir un impôt au fisc.

Le coton brut et le thé de Kiachta, les navires, le houblon, la fonte, le fer, l'acier, les machines diverses, les engins métalliques, le charbon de terre et le coke furent frappés de droits nouveaux. Mais, pour des motifs multiples, le rouble continuait à baisser : d'abord les banquiers de Berlin vendaient à Saint-Pétersbourg, à des prix très élevés, de grands stocks de valeurs russes, puis des bruits de guerre circulaient avec la Triple-Alliance, enfin, la réserve d'or de la banque de Russie était drainée de 40 millions, tant pour l'échange de billets de crédit que pour l'alimentation des caisses de douanes.

C'est alors que commencèrent les conversions de toute nature. Nous avons vu les billets de la banque à 5 p. 100 se transformer en une dette amortissable dans une période de 37 annuités, d'où résulte une première économie appréciable.

En même temps qu'il régularisait les rapports de l'État envers la banque centrale du crédit foncier russe, M. de Vichnegradsky convertissait les obligations de cet établissement (lettres de gage à 5 p. 100) en obligations 4 et demi, garanties par le gouvernement. Cette opération tint lieu de la fusion du crédit mutuel foncier avec la banque foncière de la noblesse (*projet Bunge*).

Ajoutons au bilan de cette première année prospère, la vente directe de l'eau-de-vie par la couronne, sans monopole, dans la province de Perm, l'achat, par l'État, de 2 lignes de chemins de fer : celle de l'Oural qui fusionna avec celle d'Ekaterinbourg-Tioumen ; la ligne de Riajsk-Morschansk, et l'acquisition de la majeure partie des actions du chemin de fer transcaucasien.

Au début de 1888, le rouble était de 50 kopecks métalliques, et à la fin de l'année, il s'élevait à 66 kopecks. Les fonds

publics gagnèrent 7 p. 100 sur la cote de 1887, grâce à une récolte sans précédent.

Un ministre moins avisé aurait pu faire état d'un pareil succès sans songer qu'il n'est pas périodique, ce n'est point ainsi que voulut agir M. de Vichnegradsky, il augmenta encore les ressources par l'impôt sur l'or des mines, le relèvement de l'accise sur les tabacs du Turkestan et de Semipalatinsk et certains droits d'enregistrement et de timbre, et, de plus, il étendit à la Courlande les droits de mutation sur les propriétés et imposa à la Pologne des redevances des mines sur le zinc et la fonte; c'est lui, enfin, qui créa un impôt sur les allumettes.

Dès lors, l'équilibre du budget était assuré; le vaillant ministre qui avait eu la virilité, dans l'intérêt du crédit de son pays, d'augmenter les ressources annuelles, c'est-à-dire de prendre, vis-à-vis des finances russes, la seule position sûre qui, dans ce pays, s'imposait à son patriotisme, était ar-

rivé au but de son programme : il avait mérité la reconnaissance profonde de ceux qui s'aperçoivent, après coup, que ce n'est point en vain qu'ils ont vu accroître leurs contributions. Depuis lors, en effet, depuis cette fin d'année de 1888, le joug des grandes banques de Berlin a été secoué, et dès le 10 décembre, l'emprunt de conversion du 5 p. 100 de la guerre d'Orient de 1877, qualifié de 4 p. 100 or de 1889, a été brillamment enlevé le 10 décembre sur la place de Paris.

Des émissions de billets de crédit à courte échéance furent faites cette même année, le ministre obéissait en ceci à une exigence inéluctable. Le Trésor encaissa 15 millions de roubles payés par la grande société des chemins de fer russes (chemin de fer Nicolas), pour une nouvelle concession de 10 ans. La banque de Russie, grâce à l'emprunt de 5 p. 100 à lots de la banque foncière de la noblesse qui suivit de près la conversion des obligations consolidées des chemins

de fer des 1er, 3e, 4e et 7e emprunts, fut en mesure d'amortir 36 millions de roubles de rentes en or. De même aussi, fut amorti le 5e emprunt 4 p. 100.

Cette série d'opérations heureuses permit à la banque de la noblesse d'abaisser d'un demi p. 100 le taux de ses prêts.

Le rendement des revenus de l'État, qui était en 1887 de 830 millions de roubles, et en 1888, de 898 millions de roubles atteignit en 1889, 927 millions et en 1890, 947,869,239.

En comparant ces revenus aux dépenses afférentes à chacun des exercices, on constate que le déficit de 6 millions de 1887 s'est changé, en 1888, en une plus-value de 60 millions dont 26 millions furent employés aux dépenses extraordinaires et 34 millions restèrent disponibles.

Le budget ordinaire de 1889 s'est soldé par un excédent de 56 millions qui, joint au reliquat des exercices clos, formait la somme de 89 millions de roubles et pour-

tant, on avait amorti en cette année 18 millions de la dette flottante et achevé le remboursement des 400 millions prêtés en 1877 par la banque de Russie à l'occasion de la guerre d'Orient.

L'excédent du budget ordinaire de 1890 s'est élevé à 65,960,000 roubles, et, d'autre part, les ressources non prévues par le budget, et qui ont été recouvrées au cours de cette même année, se sont élevées à 46,560,000, soit un excédent réel de 112,146,000. Sur cette somme, 51,761,000 ont servi à des amortissements anticipés de la dette [1] et d'autre part, toutes les dépenses extraordinaires du budget se sont trouvées couvertes par les plus-values. Le projet de budget qui fut présenté le 15 décembre suivant, au Conseil de l'empire, pour l'année

1. Savoir : 6,000,000 de roubles de bons du Trésor et 45,760,000 roubles d'obligations du 7e emprunt 5 p. 100, d'obligations consolidées des chemins de fer et d'obligations 5 p. 100 de la Société Kharkov-Krémentchoug, du chemin de fer Kharkov-Nicolaïev.

1892, réalisa 24,100,000 roubles d'économie ainsi répartis : les dépenses de l'intérieur furent diminuées de 1,500,000 roubles, les domaines et la justice de chacun 1,000,000 de roubles, les finances de 200,000 roubles, les voies de communications de 9,300,000 roubles, l'instruction publique de 500,000 roubles, la guerre de 5,600,000 roubles, la marine de 5 millions de roubles.

Toujours soucieux des intérêts économiques de la Russie, le ministre des finances a élevé certains droits de douane et pris certaines mesures en faveur de la distillerie agricole.

Nous ne doutons pas que, fort des résultats acquis par M. de Vichnegradsky, son successeur, M. de Witt, ne continue son œuvre par d'utiles mesures relatives à la circulation monétaire et par l'organisation agricole, commerciale et industrielle de l'empire russe. A ce prix, les budgets des prochains exercices auront vite repris leur élasticité.

CHAPITRE XVII

SITUATION LÉGALE DES ÉTRANGERS[1] EN RUSSIE.

Nous avons cru qu'il était intéressant d'étudier la situation légale faite aux étrangers dans l'empire de Russie, aussi avons-nous voulu tracer un croquis rapide des diverses prohibitions qui frappent pour certaines provinces les résidents qui ne sont pas naturalisés sujets russes.

L'oukase de S. M. l'Empereur au Sénat dirigeant, du 14 mars 1887, établit, *à titre provisoire,* des règles spéciales pour l'acquisition d'immeubles par les étrangers. Nous donnons ci-dessous une courte analyse de ce document législatif.

---

1. D'après les documents officiels, il existerait en ce moment, en Russie : 6,100,000 Allemands et Autrichiens ; 255,000 Persans ; 123,000 Français et 12,000 étrangers de race slave appartenant à diverses nationalités.

Article Ier. — Interdiction aux étrangers d'acquérir désormais aucun droit de propriété ou de jouissance, ou de possession résultant d'un affermage par n'importe quel mode et en vertu de n'importe quelle stipulation :

1° Dans la province de l'ancien royaume de Pologne et dans les provinces de Bessarabie, Vilna, Vitebsk, Volhynie, Grodno, Kiev, Kovno, Courlande, Livonie, Minsk et Podolie, à l'exception toutefois des ports et des villes ;

2° Dans les provinces polonaises, interdiction aux étrangers de gérer les immeubles ruraux en qualité de fondés de pouvoirs.

Article II. — Cet article reconnaît, il est vrai, aux étrangers le droit d'assurer le paiement de créances à eux dues, en acceptant des immeubles à titre de gage, mais, en cas d'exécution du gage, ils ne peuvent acquérir la propriété de l'immeuble engagé.

Article III. — Cet article apporte deux

restrictions très importantes aux droits de succession des étrangers sur les immeubles.

1° La succession en ligne directe descendante et entre époux est admise si l'héritier a établi sa résidence en Russie, préalablement à la promulgation du présent oukase.

2° Dans tous les autres cas de successions *ab intestat* ou dans les successions testamentaires, le ressortissant étranger est tenu de vendre les biens à un sujet russe dans l'espace de 3 ans.

En cas de non-exécution de ces dispositions, le bien recueilli de la succession est mis en tutelle, par ordre de l'autorité provinciale, et vendu aux enchères publiques. Le produit de la vente, sauf déduction des frais de tutelle, est remis à l'héritier.

Signalons aussi quelle situation spéciale l'oukase du 24 décembre 1888 a créée aux étrangers relativement à l'obtention et à l'exploitation des concessions minières.

La législation générale sur l'exploitation des mines dans les dix provinces du royaume

de Pologne est contenue dans l'oukase du 14 mars 1887 qui stipule que nul ne peut exploiter une mine, même dans sa propriété, sans avoir obtenu un acte de concession délivré par le département des mines.

Dans cette législation, la concession d'une mine par le gouvernement a pour effet d'en séparer la propriété de celle de la surface et d'en former un nouvel immeuble distinct du surplus du fonds ; le titre de concession est inscrit au moment de la constitution de cette nouvelle propriété immobilière sur un registre spécialement créé à cet effet. Par dérogation à ces dispositions, l'oukase du 24 décembre 1888 stipule :

a) Que les étrangers ne pourront dorénavant obtenir des concessions minières que dans les limites de leurs propres terrains ;

b) Qu'aucune concession ne pourra leur être accordée dans des terrains appartenant à d'*autres personnes,* quand même celles-ci auraient donné leur consentement à l'ex-

propriation nécessitée par la concession de la mine.

Pour terminer l'exposé sommaire de cette législation d'exception, ajoutons qu'aucune société étrangère ne peut effectuer en Russie ses opérations sans y avoir été autorisée par décret impérial rendu à sa requête.

Les décrets rendus dans cette circonstance et qui sont applicables dans toutes les provinces de l'empire, contiennent tous la clause suivante :

« La Société ne pourra acquérir ou louer des immeubles en Russie qu'en se conformant aux lois russes, et seulement en vue de l'entreprise sociale et pour ses besoins réels qui devront être constatés par l'autorité provinciale compétente. »

Il est bien entendu que les dispositions des oukases des 14 mars 1887 et 24 décembre 1888 leur sont applicables.

Toutes ces dispositions sont antérieures aux mesures spéciales qui ont été prises contre les Israélites.

CHAPITRE XVIII

LA POLOGNE

Avant de quitter Moscou, nous avons tenu à visiter une des régions les plus importantes de la Russie, l'ancien royaume de Pologne, qui se trouvait sur notre chemin de retour.

La route de Moscou à Varsovie (30 heures) offre un aspect bien différent de cette Russie orientale aux couleurs si vivantes, aux profils d'un pittoresque si étrange. Le paysage présente une harmonie plus douce : des arbres, de larges prés, des cours d'eau d'où émergent pêle-mêle les larges nénuphars, les prêles aigus et les iris jaunes et violets. Nous croyons retrouver la nature flamande, et pour rendre complète l'illusion, voici un village agrémenté de moulins à vent aux ailes fantastiques.

Le soleil descend à l'horizon et ses rayons

s'éparpillent dans toute la profondeur du ciel, que coupent de larges bandes bleues frangées d'or; le feu ronge peu à peu les contours ; les nuages se changent en rouges tisons dont l'éclat s'éteint lentement et se dissipe en une gaze sombre. Les vapeurs de la nuit s'accentuent; les brumes du couchant ne sont plus illuminées que de points minuscules d'un or mat.

La forêt défile devant ce décor où la poussière lumineuse se meurt dans les chevelures des bouleaux et s'éparpille aux arêtes des lugubres sapins, en jetant sur nous le voile épais de la nuit.

Nos esprits sont frappés de tristes souvenirs ; dans quelques heures, après Smolensk et Minsk, nous passerons la Bérézina, où la Grande-Armée a râlé de son souffle de géant, après les feux sinistres du Kremlin, crépuscule affreux où pourtant « quelque chose de grand et d'altier surnageait ».

Le lendemain, après avoir traversé des campagnes toutes remplies de cimetières,

aux croix hautes comme de funèbres gibets, nous entrons à Varsovie par le pont colossal jeté sur la Vistule. Un ami de notre excellent camarade, le statuaire Godebski, l'avocat Vrotnowski, un Polonais élevé en France, qui est autant artiste qu'orateur-polyglotte, nous fait les honneurs de la ville dont nous avions déjà admiré le *beau jardin de Saxe,* tout rempli de bébés et de joyeux groupes et égayé par la vue de jeunes femmes, dont le type est très gracieux et d'un beau caractère.

Nous nous rendons avec notre aimable et très érudit cicerone à la *Maison blanche* ou *Lazienki,* demeure champêtre du dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste Poniatowski, l'ami de la Grande Catherine. C'est là que Stanislas avait réuni tout ce qu'un homme de goût peut rassembler d'objets élégants dans un cadre décoré à souhait, sans ce caractère de pompe hautaine qui signale trop souvent les résidences royales, mais avec un je ne sais quoi

d'humain, d'une distinction de poète et de lettré qui aime que sa demeure soit faite à son image, et qu'il puisse la remplir de sa vie et de ses tendresses. Un théâtre formé de colonnes grecques s'élève dans le parc en plein air. Entre les gradins qui s'étagent devant ce théâtre et la scène coule un ruisseau, sur lequel des barques ornées d'attributs mythologiques amènent les danseuses. Tout le parc est taillé à la française avec de profondes allées pleines d'ombre et de mystère.

La décoration intérieure présente des ornements du plus pur style Louis XVI, sans une redite banale, avec une variété délicieuse.

Les appliques de bronze avec leurs légères cocardes et leurs fins pendentifs sont d'une merveilleuse ciselure.

Eisen et Moreau le jeune sont chez eux, en ce ravissant palais, dans des cadres bien choisis.

Au moment où nous quittons le parc, des chants militaires retentissent, coupés par

les pas saccadés des chevaux ; nous accourons et nous voyons défiler devant nous une brigade de lanciers, où la musique alterne avec les chants mêlés de sifflets joyeux.

Les chevaux de race sont montés par des cavaliers alertes, et les différents pelotons sont précédés d'un porte-étendard qui tient en ses mains, comme un trophée, une figurine de petite Russienne juchée au sommet d'une hampe où une crinière pend au-dessous d'un croissant.

Tous les régiments de la cavalerie russe, très disciplinée par le général Gourko, sont casernés en Pologne, si l'on en excepte les Cosaques qui font le service sur toute l'étendue du territoire et certaines troupes de la garde qui résident à Saint-Pétersbourg.

De Lazienki, nous nous rendons au *palais de Villanova* où résidait Jean Sobieski ; à l'entrée d'une charmille on lit cette poétique sentence :

Ducite solicitæ hic jucunda oblivia vitæ.

Le palais est orné de belles tapisseries et de dressoirs rutilants d'émaux et de précieux objets d'art ciselés, en cristal de roche; on admire des porcelaines et des tableaux, parmi lesquels un très beau portrait de Van Dyck et deux Greuze.

Notons encore un joli cabinet donné par le pape au vaillant roi de Pologne. Le caractère de cette demeure est bien différent du château de Poniatowski. — Que de rapprochements historiques se présenteraient à l'esprit si on voulait comparer ces deux époques!

TROISIÈME PARTIE

RETOUR EN FRANCE

CHAPITRE Ier

VIENNE — LE DANUBE — BUDA-PEST

Vienne : Le Ring. — Le Prater. — La statue de Marie-Thérèse. — L'église Saint-Étienne. — L'église des Augustins. — Le Burg. — Schœnbrunn. — L'Exposition permanente. — La galerie Liechtenstein.

Le Danube : Aspern. — Essling et Wagram. — Hainbourg. — Presbourg.

Pest : Vue générale. — La place François-Joseph. — Le cours Andrassy. — L'allée Stéphanie. — L'Académie.

Bude : Palais du comte Sandor. — L'arsenal. — Le palais Teleki. — La terrasse du château.

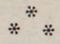
Nous avions laissé à Varsovie notre ami Silvestre qui avait jeté la poudre d'or de sa poésie sur les monuments de Moscou et

qui de temps en temps, après avoir charmé les longs trajets par des anecdotes pleines d'humour et du meilleur esprit gaulois, se retirait, méditait, semblait dormir et me demandait ensuite de lui transcrire quelques-uns de ces beaux sonnets qui brillent comme des pierreries étincelantes dans le récit de son voyage et qu'il avait composés d'une seule coulée sans suivre les préceptes du divin Boileau. Ce n'est plus qu'à Paris que nous nous retrouverons. Il nous dira la fin de ce voyage entrepris si gaiement, nous lui raconterons nos impressions de Vienne, nos souvenirs du Danube et de Buda-Pest et les émotions artistiques de la Pinacothèque de Munich.

* * *

Nous voici prêts à partir, avec Métivier, l'explorateur agile, le trésor des touristes qui n'aiment pas trop à se mettre en peine des mille soins du voyage. Il en a vu bien

d'autres au temps où il était quelque peu cacique aux sources de l'Orénoque. Tout est arrangé avec lui d'un air allègre et dispos et il supplée par une pantomime animée, dont il se faisait comprendre des nègres ses sujets, à l'ignorance de la langue. En quelques instants nous nous trouvons, grâce à lui, tout installés, lançant à nos amis de Varsovie un dernier adieu et nous disposant à passer vingt et une heures en chemin de fer pour gagner Vienne.



Nous arrivons dans l'après-midi du lendemain, brûlant Cracovie que nous verrons plus tard, dans cette ville riante assise au pied des collines du Wienerwald, qui est, à coup sûr, dans le genre des villes modernes la plus belle que l'on puisse imaginer. Toute la population se presse dans les rues et sur le Ring, boulevard circulaire tout bordé d'édifices d'un grand aspect. Là se mêlent,

dans le tohu-bohu des tramways agiles, les costumes militaires les plus divers, le fantassin hongrois au maillot bleu, décoré sur chaque cuisse de la passementerie traditionnelle que nous voyons à l'Opéra-Comique les soirs où on joue le *Chalet,* sans oublier le grand shako à larges brides et les casques à la romaine... Voici les dragons au pantalon rouge, à la vareuse de même, au casque noir, celui que portaient nos soldats à Valmy; plus loin des chasseurs à pied, vêtus de vestes grises et coiffés du chapeau à plumes des bersaglieri, les artilleurs bleu et rouge, les fantassins du génie aux couleurs noires et bleues, et les nourrices avec des bottes à la hussarde, abritant sous un parapluie rouge leurs frais poupons. Le soleil, le même que celui de Moscou, aussi brûlant et aussi taquin, fait vibrer à souhait toutes ces couleurs, et dans ce poudroiement de lumière, nous arrivons au *Grand Hôtel* où nous retrouvons enfin des lits, oui, de vrais et larges lits très invitants, non plus

ces tiroirs de la Finlande et ces berceaux de Moscou qui sont moins désirables que les couchettes des sleepings, mais les larges lits des peuples qui ont fait de la chambre à coucher un salon, où les jeux de l'esprit et de l'amour ont exercé leurs charmantes prérogatives au temps des petits levers; mais laissons là les ruelles d'antan et puisqu'en somme, c'est la rue qui doit nous attirer, reprenons notre promenade et jetons-nous dans cette cohue de fête. Ah! bons Berlinois, quelles sont vos pensées quand vous venez visiter vos alliés du Prater? Vous devez rencontrer chez eux peu de signes de votre race, cherchez bien et vous ne trouverez nulle part, ni dans la bourgeoisie, ni dans ce peuple méridional, ce dédain insolent et provocateur, ce qu'on nomme chez vous le *schnodderig*, qui tient lieu pour vous d'hospitalité et de politesse. Que de fois vous devez leur reprocher, à ces Autrichiens que vous avez battus, de ressembler à vos ennemis les Français; mais enfin vous les tenez,

tenez-les bien surtout, s'ils allaient quelque jour vous échapper ? on en a vu bien d'autres ! Mais laissons là ces pensées et n'empoisonnons pas au souvenir des ricanements berlinois, le frais sourire des Autrichiennes et le ton gracieux et fier de la politesse des Viennois, qui n'est pas tout en sucre comme chez les Italiens et n'en vaut que mieux à notre sens.

*
* *

Sur le Ring, après la Bourse de style Renaissance, nous sommes arrêtés par les vastes palais en pierres vermiculées d'un appareil gigantesque construits en face du Burg ou palais impérial. C'est là qu'on installe, en ce moment, les plus belles collections de peinture de la capitale de l'Autriche. Le monument colossal de Marie-Thérèse est situé au milieu de cette cour d'honneur. Il est flanqué des statues de Kaunitz (qui laissa en France, au cours de son ambassade, des

souvenirs si bien racontés dans les mémoires de Cheverny), de Liechtenstein, de Van Swieten et de Haugwitz.

Tous les styles se mêlent à plaisir sur cette promenade cosmopolite ; à côté du Palais de Justice, qui rappelle la Renaissance, l'on voit s'élever les colonnes grecques du Parlement et le nouvel hôtel de ville gothique.

L'Opéra n'est pas en dessous des éloges qu'on lui décerne. Nous voyons aussi le monument de Schiller de Schilling et celui de Beethoven d'après Zumbusch.

Après ce court aperçu des monuments qui décorent ce riche boulevard, nous avons hâte de voir le Prater, ce jardin élégant où toutes les classes se trouvent en quelque sorte confondues. La grande avenue de la « Nobelallée » ruisselle des équipages les plus brillants, attelés avec une élégance du meilleur goût et une variété qui se retrouve chez nous à Longchamps aux jours de Grand Prix. Pendant que tout ce flot roule

dans l'aristocratique avenue, les bourgeois, les enfants et le peuple s'ébaudissent aux Volksprater, dans les manèges, les théâtres, sur les escarpolettes ou encore auprès des femmes géantes au son des musiques les plus bruyantes et des orgues de Barbarie les plus enragées.

Il est bon d'attendre la venue du soir sous les ombrages du Prater et de passer la soirée dans quelques-unes des brasseries installées sous les arbres et toutes remplies d'une musique moins heurtée et moins déchirante que celle des saltimbanques des *Volksprater*. Le spectacle de ces brasseries-concerts où la bière coule à flots n'est pas, il s'en faut, semblable aux cafés-concerts des Champs-Élysées, où les spectateurs serrés, se trouvent alignés comme en un théâtre. Ce ne sont pas non plus les jardins-spectacle des îles à Saint-Pétersbourg, ni l'Ermitage de Moscou. Ici se trouvent réunies toutes les classes de la société : de grandes tables où une famille au grand

complet soupe de mets excellents arrosés de champagne, et à côté le pauvre hère qui a vidé son verre de bière et boit philosophiquement le grand verre d'eau qu'il est allé se verser lui-même à la fontaine du jardin. Ne croyez pas qu'il soit à plaindre de s'administrer une boisson si peu alcoolique, les eaux de Vienne sont les meilleures qu'il m'ait été donné de boire ; elles ont l'aspect du plus pur cristal et leur saveur est exquise. Dans nombre de brasseries on vous apporte toujours un verre d'eau en même temps que le bock de bière. Nos illustres savants, qui ont raconté sur les microbes des choses si épouvantables, feraient bien, pour souder la pratique à la théorie, d'engager les pouvoirs publics à venir se griser de l'eau cristalline de Vienne et des villes voisines, car je me suis abreuvé d'eau avec joie, depuis Cracovie où à toutes les stations les femmes qui apportaient de la bière étaient supplantées par celles qui annonçaient *frisch' Wasser! frisch' Wasser!* Revenons à notre buveur

d'eau du Prater, qui est en train de composer son repas sans jeter un œil d'envie sur les belles volailles qui ornent la table de ses voisins ; il vient d'acheter un morceau de pain à un de ces nombreux petits gamins qui crient à pleins poumons : *Hausbrot! Hausbrot!* un autre industriel ambulant lui a vendu une saucisse qu'il s'apprête à manger en l'agrémentant de raifort et qu'on appelle des *Frankfurter*. A côté, se voit un morceau de fromage suisse dans le genre des gruyères d'Emmenthal qui terminera ce repas d'après le principe de Brillat-Savarin, pour ce que le fromage est le complément d'un bon repas et le supplément d'un mauvais. Cet accessoire onctueux permettra d'ailleurs de finir le pain, à moins qu'il ne faille acheter un autre pain pour finir le fromage ; car nous sommes toujours en des pays où l'on n'a pas perdu la bonne habitude de manger à belles dents et de grand appétit. Et pendant ce temps-là, l'orchestre du maître de chapelle Bernhardt s'escrime

en des valses et morceaux scintillants dont les rythmes joyeux sont soulignés par l'entrain du nombreux auditoire.

***

Dès le lendemain matin, nous nous rendions à l'église Saint-Étienne, qui a été commencée au XIVe siècle et terminée dans les premières années du XVIe.

La grande tour aux fines dentelures a été réédifiée de 1860 à 1864, elle a une hauteur de 136 mètres. Ce merveilleux édifice avait déjà, depuis la veille, suscité toute notre admiration. Nous ne savons que louer le plus de l'ordonnance générale de l'édifice qui est d'une grande légèreté, avec ses colonnes surmontées de statues, ou bien de l'élégance des stalles, de la richesse des vitraux ou des teintes harmonieuses des tapisseries à bandes larges et élégantes qui ornementent les murs. Une chaire gothique d'un élégant travail et une remar-

quable porte en fer forgé sont aussi d'un très beau style.

L'église des Augustins sert de chapelle à la Cour, on y remarque le tombeau de l'archiduchesse Marie-Christine, sœur de Marie-Antoinette, par Canova qui ne s'est pas mis fort en peine d'imagination, car ce tombeau nous rappelle la plupart des monuments funèbres du grand maître italien, à savoir une pyramide et des allégories variées. Mentionnons encore le tombeau de Léopold II, par Zauner, et le monument qu'éleva Marie-Thérèse au feld-maréchal Daun. Dans la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, qui se trouve à côté de l'église des Augustins, sont placés, dans des urnes funéraires, les cœurs des empereurs et des impératrices d'Autriche depuis Mathias.

Au sortir de cette église nous nous rendons dans la Cour du *Burg* ou Palais impérial : il est midi. Une foule nombreuse fait cercle autour de la musique qui s'est installée comme chaque jour, pour la garde mon-

tante, sous les fenêtres de l'empereur. Le poste est sorti en armes, et l'officier de la garde descendante va communiquer les consignes à son collègue du piquet de service qui le relève. Mais cette garde nouvelle n'a pas de porte-drapeau, tandis que l'autre troupe arbore un bel étendard. C'est que le régiment a perdu son drapeau à Sadowa; il est à Berlin avec les dépouilles prises sur les Autrichiens, et pour que le régiment reçoive une nouvelle bannière, il faut qu'il se distingue dans une guerre prochaine et parvienne à arracher un drapeau à l'ennemi. Quel sera cet ennemi? Quelle sibylle pourrait le dire? et comme il serait imprudent pour le pronostiquer de s'en fier aux alliances d'aujourd'hui! Telles sont les pensées qui nous obsèdent pendant que la foule s'écoule après les derniers accents de la musique et que roule pour Schœnbrunn le carrosse qui mène l'empereur sous les charmilles de son palais d'été.

De notre côté nous prenons le tramway

de Penzing pour nous rendre à cet ancien pavillon de chasse métamorphosé en château par les soins de l'empereur Mathias et terminé en 1775 sous le règne de Marie-Thérèse, tout plein encore du souvenir de Napoléon Ier, de Marie-Louise et de leur fils, le duc de Reichstadt, qui y mourut en 1832. On y voit comme à Versailles, dans le parc qui rappelle notre style français du XVIIIe siècle, un grand bassin où Neptune, avec ses chevaux marins et son cortège de tritons, ne semble attendre qu'un ordre pour représenter la cérémonie des grandes eaux. Çà et là de beaux parterres ornés de statues en marbre de Beyer, une ruine romaine et un obélisque forment une gracieuse décoration à ce jardin rempli de plantes exotiques.

*
* *

Le lendemain nous allons visiter l'ancien palais de l'exposition de Vienne qui aujourd'hui est affecté à une *exposition permanente*, surtout remarquable au point de vue ethnographique. On y voit, en effet, une figuration très bien rendue, d'un village africain avec ses huttes et ses palissades. Métivier joyeux se croit revenu au milieu des sauvages ; son âme d'explorateur exulte, c'est en triomphateur qu'il nous explique la vie des peuplades nègres et celle de leurs fidèles compagnons, les singes, et nous fait admirer toutes les richesses botaniques desséchées et classées dans des herbiers. L'imagination entraînée par ces souvenirs pleins de saveur pour lui, il n'hésite pas à nous faire grimper, en dépit de la chaleur qui nous accable, au plus haut de la tour. A dire le vrai, nous devons avouer que nous ne lui gardâmes pas rancune longtemps, car nous nous trouvions placés sur le terre-plein du panorama le plus pittoresque, où par delà le Danube bleu s'étendaient les champs de

bataille de Wagram et d'Essling, et au delà les contreforts des Karpathes et les Alpes de Styrie, alors qu'au premier plan se développaient les verdoyantes frondaisons du Prater d'où s'échappaient des musiques de tziganes qui poussaient à la danse l'impitoyable valseur Métivier.

*
* *

Une grosse déception nous était réservée pour l'après-midi. Nous comptions en effet faire notre première visite aux belles collections du *Belvédère,* mais malheureusement le musée était tout démonté, en attendant son installation définitive dans les palais qui se trouvent en face du *Burg,* de chaque côté du gigantesque monument de Marie-Thérèse.

Nous dûmes borner notre excursion artistique à la visite de la *Galerie Liechtenstein* où brillent, à côté du tableau de Van Dyck de grande et fière allure, les six

tableaux de Rubens, représentant l'*Histoire de Decius Mus ;* l'*Assomption ; Sainte Anne et la Vierge ;* les *Filles de Cécrops*, avec *Erichthonius ; Jupiter ; Tibère et Agrippine ; Ajax et Cassandre ;* le *Portrait du peintre*, celui de *ses deux fils* et l'un des nombreux portraits de *sa seconde femme, Hélène Fourment*, représentée devant une glace.

Dans cette même galerie, l'on voit une *Vierge* de Pérugin ; la *Vénus* de l'Albane ; une *esquisse* du Titien, la *Mort d'Abel* de Garbiéri ; une *Sainte famille* du Poussin ; la *Betsabée* de Maratté ; une *Madeleine* et l'*Adoration des Bergers*, *Saint Jean-Baptiste*, et *Jupiter* et *Antiope* de Guido Reni, et pour finir *Diane* et *Endymion* de Rembrandt ; un *portrait du peintre* et celui de *sa femme*, ainsi que des Bernard van Orley, des Tiépolo et l'*Enlèvement des Sabines* de A. Ricci.

Nous comptons bien revenir, ne serait-ce que pour voir dans tous leurs détails les collections du Belvédère, et nous éviterons

bien de choisir pour ce voyage des jours de fête comme ceux que nous venons de passer à Vienne, où l'on célébrait pendant trois journées consécutives, dont un dimanche, les apôtres saint Pierre et saint Paul. Les magasins, en effet, sont à peine ouverts pendant quelques heures au cours de cette période; les portiers des hôtels eux-mêmes qui sont, comme chacun sait, d'heureux capitalistes, partent dès dix heures du matin à leur maison de campagne. La veille de notre départ, un seul magasin était ouvert sur le Ring; c'était le bureau de la Compagnie internationale des wagons-lits; nous entrons de confiance pour y demander quelques renseignements, mais on nous fait sortir, avec la politesse la plus gracieuse du reste, en nous disant que la maison est fermée et que si elle paraît ouverte, c'est uniquement pour faire prendre l'air au magasin. Nous sommes bien forcés de nous réfugier dans les cafés et brasseries. Ah! là par exemple, les établissements sont ouverts et si bien rem-

plis que l'on comprend pourquoi tout le reste est fermé.

*
* *

Nous avons eu la très bonne pensée de nous rendre à Buda-Pest par le Danube ; c'était le meilleur moyen d'éviter une brûlante traversée en chemin de fer et de retrouver enfin quelque fraîcheur pour nous remettre de la température tout orientale que nous avions subie à Vienne. L'idée nous est même venue ce jour de tracer un joli programme de voyage fluvial en Europe, et nous ne désespérons pas d'accomplir ce projet et de faire plus ample connaissance avec les steamers qui présentent un confortable suffisant et vous offrent l'avantage très appréciable de vous montrer, non seulement les villes, leurs monuments et leurs riches collections, mais aussi de riantes vallées, de gracieux villages plantés à mi-côte, et sur les sommets, des châteaux forts.

Laissant de côté au fond, sur la rive gauche les villages d'Aspern, d'Essling et de Wagram, ainsi que l'île Lobau, nous voyons, à notre droite, le château de Petronell. Nous nous laissons aller au doux *farniente,* doucement bercés par le mouvement du bateau au milieu des sites les plus enchanteurs. Nous voici arrivés à *Hainbourg,* aux vieux remparts flanqués de tours; plus loin, les larges ruines du château de *Rottenstein* avec ses murailles à jour encore garnies de deux tourelles. Plus loin encore, des massifs de verdure, émerge un campanile moderne aux formes gracieuses; puis, peu à peu, toute la rive droite se couvre de rochers, et l'on aperçoit sur la rive gauche la forteresse de *Theben* (en hongrois: *Deveny*), dont les remparts dessinent un profil grandiose; c'est ici que se jette la *March* (*Morava*), et pour que nous ne puissions en ignorer, le capitaine de notre bateau fait hisser le pavillon hongrois; nous sommes en effet arrivés à l'ancienne

frontière qui séparait l'Autriche de la Hongrie.

Un quart d'heure après, nous nous arrêtons à *Presbourg*, l'ancienne capitale où avait lieu le couronnement des rois de Hongrie. Nous admirons en passant le jardin public, l'*Au*, situé sur la rive droite et relié à Presbourg par un pont de bateaux.

A partir de ce moment, et peu de temps après avoir laissé sur la gauche Presbourg, les rives s'abaissent subitement et les lointains se fondent dans la brume. Des îles nombreuses et des îlots de sable à fleur d'eau se dessinent çà et là dans le fleuve. De nombreuses compagnies d'oies sauvages s'élancent de tous côtés.... Hélas! mon fusil est à Paris.

Cette trêve du pittoresque nous rappelle que nos estomacs sont très affamés et nous nous attablons en très gracieuse et fort aimable société, entremêlant les mets que nous absorbons avec une conviction féroce, de grandes lampées de vin de Sashégyi et de

propos joyeux avec une famille de Lisbonne qui nous a fait goûter la justesse du couplet des Nouveautés :

> Les Portugais sont toujours gais,
> Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid,
> Les Portugais sont toujours gais.

Pendant qne nous prenions notre pâture, de nouveaux touristes étaient embarqués au village de *Gœnyœ*, et je crois, *per Bacco!* que nous serions encore à table, si la vue de la vieille ville de *Comorn* n'avait attiré sur la gauche nos regards, avec son pont sur pilotis qui mène de la ville à l'île *Élisabeth*, et un pont de bateaux qui conduit de cette île à *Neu-Szœny*. Partout au pied du château d'*Alt-Szœny*, les coteaux sont couverts de vignes que le soleil réchauffe de ses rayons bienfaisants. Nous passons notre après-midi sous la tente dressée sur le pont. Nous voyons successivement défiler à droite la ville de *Gran* (le *Strigonium* des Romains et l'*Esztergam* des Hongrois), et plus loin

les restes du château de *Visegrad* où résidèrent, aux abords de l'an mille, et pendant de longues années, les rois de Hongrie. Sur la gauche, encore une ville importante, *Waitzen*. Un peu avant d'arriver à Buda-Pest, plusieurs plans de collines inégales ferment la rive droite. Le premier plan est déjà dans l'ombre et le second reste éclairé par l'astre qui se couche dans un brouillard strié de rayons d'or. Ces feux du crépuscule éclairent l'autre rive en faisant briller, comme des pierreries enchâssées dans la verdure, les maisonnettes d'un frais vallon.

Une silhouette gigantesque, le *Blocksberg*, se dresse à notre droite; puis, pour compléter ce paysage, la forteresse de *Bude* et le *Château royal;* à gauche, la ville de Pest avec son parc plein de fraîcheur et ses quais bordés de beaux hôtels. C'est là le centre naturel des échanges avec la Serbie, la Roumanie, la Bulgarie, la Turquie et l'Europe occidentale. Les ouvriers du port déchargent les bateaux; les uns portent de

larges culottes rayées de blanc et de rouge, d'autres des pantalons bouffants, tout ceci pour ne pas ressembler sans doute aux Autrichiens qui ont le pantalon collant, aux débardeurs de Naples qui n'ont qu'une chemise, aux Turcs qui aiment mieux les jupes, ou aux sauvages sans préjugés qui se passent de toute cette draperie superflue. Vous verrez que cinq ans tout au plus après la mort de M. le sénateur Bérenger, — il y aura prescription alors — un savant distinguera les races à leurs diverses façons de porter la culotte et même — j'en frémis ! — à la mode continuée dans certaines peuplades de ne porter ni jupes, ni braies, ni pantalons.

Nous voici au grand hôtel Hungaria, et comme bien l'on pense, nous avons réservé pour le lendemain l'occasion de faire la connaissance de la table d'hôte de l'hôtel, nous promettant de passer cette première soirée dans un des nombreux restaurants-concerts en plein air où la musique endiablée des

tziganes vous remplit l'âme de belle humeur et d'entrain. Nous fûmes servis à souhait en jetant notre dévolu sur *Bellevue* où nous avons soupé sous les catalpas fleuris, en rendant hommage à la beauté caractéristique des Hongroises, à la verve des musiciens, à la grâce des mélodies madgyares et à la sémillance du vin de Bude.

A notre retour à l'hôtel, tout du long du cours Andrassy, les airs de danse s'échappent en tourbillonnant de tous les lieux publics, et nous allons nous coucher enlacés et poursuivis de valses vertigineuses et bien persuadés que la déesse régnante de Pest n'est pas la « Mélancolie ».

Dès l'aube, nous étions debout en contemplation devant le pittoresque paysage du « blond Danube », sur lequel est jeté le pont suspendu le plus monumental de toute l'Europe, que surmontent les monuments de la vieille ville de Buda plantés sur le haut d'un amphithéâtre coupé de gracieuses villas et de jardins. A côté du château royal,

d'un aspect imposant, l'enceinte de murailles et de bastions qui règnent sur tout le pourtour donne à cette colline un caractère grandiose.

Avant que s'ouvre le musée de peinture qui est disposé dans les galeries de l'Académie, sur la place François-Joseph, dont l'aspect est si riant, nous nous mettons à parcourir dans tous les sens la ville toute moderne de Pest qui, pareille aux cités du Nouveau Monde, s'est formée en un temps très rapide, grâce à l'existence d'un corps de citoyens compétents dans l'art des constructions, nommés « Fovárösi épiteszéti tanács », que le Gouvernement désignait en leur adjoignant des ingénieurs et des architectes. Depuis de longues années[1] la moitié des produits du budget communal, c'est-à-

1. On sait que le 15 mars 1838, à 9 heures du soir, le Danube rompit tout à coup ses digues, et que les eaux s'élevèrent dans toutes les rues de Pest à la hauteur de 12 pieds. 151 personnes périrent en cette journée. Sur 4,251 maisons 2,281 s'écroulèrent dans les flots, et 827 subirent de profondes détériorations.

dire une somme atteignant près de 4 millions de florins (à 2 fr. 10 c. le florin), était consacrée aux édifices publics et à l'embellissement de la cité. C'est ainsi que furent construits les élégants monuments qui ornent la ville de Pest.

Ce n'est point ici le lieu de faire une énumération et une description des monuments ; les guides — et il en est d'excellents dans toutes les langues — pourvoient à ce soin ; notre but consiste seulement à promener nos lecteurs dans une ville qui n'a pas été conçue sur le plan banal de bien des cités modernes. Quel boulevard plein de fraîcheur et de grâce que ce cours Andrassy, où les habitations, au lieu de représenter un alignement de cubes gigantesques, se découpent en silhouettes variées et à des étages différents ! L'infinie variété de ces demeures agrémentées de clochetons, le front ceint de métopes sculptés, aux loggias soutenues par de gracieuses colonnes ou par des cariatides, aux balcons à balustres, semble élargir

l'esprit, rendre l'air plus respirable et vous inviter à sonner à chacune de ces grilles pour traverser le jardin d'entrée, tout fleuri et ombreux, et à pénétrer dans ces villas gracieuses. De là nous nous rendons au bois où nous parcourons l'allée *Stéphanie,* non sans admirer un étang encadré dans une luxuriante verdure.

Signalons encore un édifice très important destiné aux bals et fêtes et n'oublions pas de mentionner le gigantesque *divan du café Reutter* qui est construit dans le style gothique et n'a pas son pareil pour le luxe de l'aménagement.

Nous voici à l'Académie où notre surprise est grande de rencontrer trois Rembrandt, un *portrait d'homme* et deux *de femme,* deux tableaux de Van Dyck, *portrait d'un religieux* et un *Ecce homo* bien esquissé; sans oublier un autre *portrait d'homme* et *de femme;* un *Mucius Scævola,* les *Damnés;* le portrait de l'archiduc Ferdinand, gouverneur des Pays-Bas, et un autre *portrait*

d'homme de Rubens ; le *Crucifiement* de Memling, *Méléagre et Atalante* de Jordaens, ainsi que des *chevaux* dont toujours un cheval blanc de Wouwerman ; deux *paysages* de Ruisdael ; un Pourbus ; un Paul Potter ; deux Cuyp ; un Steen ; un Van der Helst.

L'école italienne est aussi représentée dans cette galerie par Raphaël, le Titien, Léonard de Vinci, le Parmesan, Bernardino Luini, André del Sarte, Palma le vieux, Pinturicchio, Ghirlandajo, Padovanino, etc., etc.

Nous consacrons notre après-midi à la visite de Bude où nous nous rendons par le pont suspendu. Laissant à notre droite le tunnel dont l'entrée représente un portique dorique à colonnes accouplées, nous prenons le chemin de fer funiculaire qui nous conduit à la place Saint-Georges. Devant nous, un monument en fonte rappelle le souvenir des 418 soldats autrichiens morts à côté de Hentzi, lors de l'assaut de Bude en 1849, et tout autour des monu-

ments désaffectés ; l'ancien palais du comte Sandor héberge le président du Conseil ; l'arsenal est devenu bureau télégraphique ; le commandant en chef des Honvéds réside au palais Téléki, à deux pas de l'édifice moderne qui est consacré au ministère des Honvéds. Mais laissons de côté ces respectables édifices administratifs et rendons-nous aux jardins et à la terrasse du château d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le Danube. Ne quittons pas Bude sans donner un coup d'œil à l'amphithéâtre que des fouilles entreprises en 1880 a mis à découvert. L'arène avait une surface de 5,129 mètres et pouvait contenir plus de 2,500 personnes.

CHAPITRE II

MUNICH

Munich : La Pinacothèque. — Les principaux monuments. — La Maximilianstrasse. — Lœwenbräu. — *Strasbourg.* — *Nancy.*

Après de nombreux champs tout couverts de pavots aux teintes variées qui agrémentent la route de Buda-Pest à Vienne, nous sentons — est-ce l'effet de ces belles fleurs ? — nos yeux s'appesantir et nous prenons un repos qui était vraiment bien mérité.

Arrivés à Vienne, le temps de changer de gare et nous étions installés dans un bon sleeping. A quatre heures du matin, les douaniers bavarois venaient nous réveiller à seule fin sans doute de nous faire contempler le lever du jour dans une vallée tout humide encore de l'orage dont on entendait les derniers grondements se répercutant sur les pics et sur une haute montagne dont la

cime était couverte de neige, le croissant de la lune complétait ce tableau. Je suis resté dans l'admiration de cette vallée poétique jusqu'au moment où notre train s'est arrêté en gare à Munich, où nous avons voulu faire escale pour visiter la Pinacothèque.

L'ancienne Pinacothèque ressemble à un palais romain dans le style de la Renaissance, elle a été construite de 1826 à 1836 par Klenze.

L'origine des belles collections qui se trouvent dans cette galerie, une des plus belles de l'Europe, remonte aux acquisitions faites aux XVIe et XVIIe siècles par les princes de Bavière, elle s'est accrue pendant la guerre de 1805 des tableaux de la galerie de Düsseldorf, enfin la collection Boisserée y fut ajoutée en 1827, et depuis lors, le roi Louis Ier vint encore l'enrichir.

Notons tout de suite que la Pinacothèque renferme 76 tableaux de Rubens. Jamais, ni à Anvers, ni même à l'Ermitage je n'ai

éprouvé un sentiment si profond d'admiration et d'enthousiasme pour le grand maître anversois, qui occupe là une salle tout entière, la plus belle sans contredit du musée, et où se trouvent rassemblés, dans une gracieuse diversité, des œuvres de tous les genres abordés par ce grand maître. La puissance de création et la grandeur de l'interprétation qui nous frappent dans le *Christ séparant les élus des damnés* nous montrent l'un des côtés du genre de Rubens. Nous préférons à cette toile gigantesque la richesse des couleurs et l'harmonie de la *Guerre et la Paix* et le tableau des *Sabines*. Admirons l'arrangement savant et si distingué de l'*Enlèvement de Phœbé et d'Elaïre :* quel morceau de peinture pourrait être supérieur à ces deux femmes aux cheveux blonds, dont les chairs savoureuses brillent sur les draperies roses et jaunes, et dans le même genre, quelle exécution d'une habileté étourdissante que le tableau où *Hélène Fourment* est représentée en nymphe

et *Rubens* en satyre. Quelle *maestria* dans la *Chasse au lion !* La *Lutte des Amazones* figure aussi en cette riche collection. On connaît la légende : « Les amazones habitaient la Scythie, c'étaient des femmes belliqueuses qui, ayant perdu la plupart de leurs maris à la guerre d'Asie, proche le fleuve Thermodon, résolurent de tuer ceux qui leur restaient et de faire elles-mêmes la guerre. La fortune favorisa leur valeur, elles s'emparèrent d'une partie de l'Asie et de la Thrace ; elles ravagèrent la Grèce et entrèrent en Europe. Elles furent enfin défaites par les Grecs sur le pont de Troie. Le combat fut très opiniâtre, et bien que la plus grande partie de leur armée eût été taillée en pièces, elles restèrent maîtresses du champ de bataille. » La scène représentée par Rubens est ce dernier combat sur le pont de Troie, où toute une troupe grecque que l'on sent drue et compacte se précipite le javelot à la main, enseignes et étendards déployés, culbutant chevaux et amazones

dans le fleuve. Le Simoïs, sous les reflets sinistres d'une ville en feu, roule dans ses flots agités tous ces beaux corps aux poitrines gonflées, dont les têtes mourantes vont à la dérive dans le sillage sinistre des longues chevelures qui caressent l'onde écumante, — telle avait dû apparaître, vaincue dans la lutte, à son meurtrier Achille saisi d'admiration, la vaillante Penthésilée! — En aucune œuvre, à notre sens, Rubens n'a montré une telle furia et tout à la fois une puissance si grande dans les raccourcis, et un tel diable-au-corps dans toutes ces attitudes mouvantes. La grande admiration que nous professons pour cette œuvre nous a amené à l'analyser avec certains développements. Tous ceux qui aiment avec nous Rubens, ceux qui se plaisent à se promener dans l'aile droite du nouveau musée d'Anvers où se trouve rassemblée l'œuvre tout entière de ce grand coloriste, nous pardonneront, nous n'en doutons pas.

Ce superbe tableau décoratif ne nous

empêche pas d'admirer l'interprétation si belle de *Méléagre* apportant à Atalante la hure du sanglier calédonien. Mais il faudrait tout mentionner : *Diane endormie,* le *Repos après la chasse*, le *Martyre de saint Laurent,* le *Philosophe Senèque*, l'*Apocalypse,* le *Christ en croix,* le *Christ accompagné de Pierre et Jean*, les *Apôtres Pierre et Paul*, *Ésaü et Jacob*, le *Dieu Mars*, *Saint Christofle ;* admirons aussi le mouvement et le coloris vibrant de ces grandes scènes tragiques, le *Massacre des Innocents* et l'*Extermination de l'armée de Sennachérib*.

Quel régal de voir à Munich les esquisses de la galerie Médicis de Rubens dont nous possédons à Paris l'exécution définitive. Ces esquisses peintes par le maître ont sans doute servi de modèles aux élèves de Rubens pour l'exécution du Luxembourg ? Sans vouloir préjuger de la part qui revient au maître ou à son atelier dans la peinture de cette galerie, il est très intéressant de constater quel-

ques différences entre les esquisses et l'œuvre que nous possédons aujourd'hui au musée du Louvre. Ces dix-huit esquisses avaient été données par Rubens à l'abbé de Saint-Ambroise, Claude Maugis, trésorier de Marie de Médicis. L'un des croquis, d'une saveur extraordinaire, représentant la *Reine reléguée au château de Blois*, n'a pas été exécuté [1].

Signalons encore de Rubens le portrait de l'*Infant Ferdinand*, frère de Philippe IV, et un portrait de *jeune homme* dont l'exécution ne répond pas seulement à une donnée décorative, mais où nous retrouvons bien la physionomie du personnage traitée avec largeur et sans rien de fignolé. L'expression de la tête, l'arrangement des mains et les tons blancs de la colerette auxquels le vêtement noir forme repoussoir sont tout à fait dans la manière des portraits si saisissants

1. (Victor de Swarte), *Les Financiers amateurs d'art*, aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, page 6. Paris, Plon, 1890.

des Plantin et des Moretus à Anvers ; et pour finir quatre beaux portraits d'*Hélène Fourment*. Dans celui où la seconde femme de Rubens est représentée tenant sur ses genoux son enfant, on aperçoit à droite une colonne de marbre entourée de draperies, puis une échappée sur le jardin, et l'on remarque dans cette étude de paysage que la silhouette des arbres est peinte largement, comme le font nos paysagistes d'aujourd'hui en bons disciples de Corot. Cette remarque et une observation du même genre que nous faisons devant une toile du vieux maître Titien (n° 1113) me rappellent qu'un jour je montrais dans la salle Duchatel au musée du Louvre, à mon tant regretté ami le grand paysagiste Pelouse, les fresques de Bernardino Luini représentant pour l'*Adoration des bergers*, des lointains avec des arbres à peine esquissés dont la silhouette apparaissait dans le bleu de l'horizon. Pelouse, d'un ton très modeste et avec son bon sourire, se borna à me dire : « Tu le vois bien, il n'y a

rien de nouveau ! » Nous ne connaissions de paysages de Rubens que celui qui existe au musée de Louvre et qui avait dès longtemps attiré notre attention. Nous avons été heureux de pouvoir étudier à Munich avec plus de points de comparaison la poétique du maître dans l'interprétation de quatre autres paysages dont deux décrivent des scènes pastorales toutes virgiliennes et un autre nous montre le portrait de la famille Rubens dans un site un peu de convention.

Après cette petite étude préliminaire consacrée à Rubens, nous nous promenons dans les nombreuses salles de la Pinacothèque dont les murs scintillent d'éblouissantes richesses. Voici des Bartholomé ; l'un représente *saint Bartholomé,* son patron, entouré de sainte Agnès et de sainte Cécile, peintes dans cette grâce naïve des primitifs, avec des figures de belle expression et des draperies élégantes aux plis harmonieux. Le *Saint Luc peignant la Vierge,* de Rogier Van der Weyden, d'une composition charmante,

brille par la richesse de son coloris; c'est un des plus beaux du maître qui est représenté ici par trois autres toiles; dans l'une, la *Présentation au Temple*, un estropié loqueteux attire longtemps le regard et vous poursuit. Plus loin, les tableaux de Jan Van Heinessen et la *Sainte Véronique* si jeune et si expressive de Guillaume de Cologne; la *Présentation au Temple* et la *Visite de Marie à Élisabeth*, du maître Lyversberg, ainsi que les tableaux de Victor et Henri Dunwegge. Nous admirons des Quantin Matsys où l'illustre forgeron d'Anvers a peint dans une *pieta*, avec une grande vigueur, le *Corps du Christ* que recouvre en partie une robe bleue d'une grande intensité de ton. Admirons encore l'*Annonciation* de Martin Schaffner; le portrait de Martin Schongauer, ainsi que le portrait de *Jean Carondelet* de Hans Burgkmair; la *Naissance du Christ* de Martin Schongauer; trois tableaux de Bartholome Zeitbloin; un portrait très énergique de

Hans Van Melem ; une toile d'une facture très intéressante, notamment pour l'exécution des mains, représentant un *Argentier pesant des écus et une jeune fille*, par Marinus Van Roymerswale ; une *Vierge et l'Enfant Jésus*, d'une expression remarquable, et une *Annonciation* où un petit génie ailé et malicieux accompagne l'archange Gabriel, de Lucas de Leyde ; une délicieuse *Danaé* de Jean Gossaert ; le *Petit David rapportant la tête du géant Goliath*, de Bernhard Strigel ; dix-huit tableaux de Holbein le vieux, et parmi eux une *sainte Barbe* et surtout une *sainte Élisabeth de Hongrie* de Holbein le jeune, qui a dû bien admirer, en son temps, les portraits de Hans Van Melem, comme ceux de Quantin Matsys ; un merveilleux portrait de sire Bryan Tuke, le Schatzmeister du roi Henri VIII d'Angleterre, et une moyenageuse *Descente de croix* du peintre de Nuremberg, Michel Wolgemut. Du grand maître de Nuremberg, Albert Dürer, la Pinacothèque ne possède

pas moins de quinze tableaux des plus remarquables, parmi lesquels nous distinguons le fin portrait d'*Oswalt Krell* et une tête d'*homme jeune* d'une extraordinaire énergie, la *Naissance du Christ* et le portrait de *Michel Wolgemut,* qui nous montre une figure d'un très grand caractère, ainsi que l'*Évangéliste saint Jean* et l'*Apôtre saint Paul*. De cet illustre maître nous voyons une *Lucrèce* nue qui se perce le flanc et dont la figure exprime à la fois l'énergie et la souffrance; nous rapprochons ce tableau du même sujet traité par Lucas Cranach, où l'arrangement général est conçu avec préciosité; la figure de l'héroïne romaine n'exprime aucune douleur et la bouche est immobile.

L'*Amiral Harpertzoon,* peint avec un grand brio, est attribué à Van der Helst comme l'on attribue à Franz Hals un portrait de famille; quoi qu'il en soit de l'incertitude de ces attributions, nous avons admiré dans le portrait de l'amiral, l'exécution de la tête

et des mains et l'art avec lequel l'artiste a ménagé ses blancs pour réserver une grande valeur de ton à l'argent du baudrier et à la garde de l'épée. Le tableau attribué à Franz Halz est d'un riche coloris, les verts et les bleus du ciel et de la charmille sont très lumineux, quant aux huit personnages, la disposition en est excellente et les poses très naturelles.

Parmi les œuvres remarquables, il faut encore citer l'*Invention de la vraie Croix par sainte Hélène* de Barthel Bréham ; cinq tableaux de Mathias Grunewald, un portrait d'une figure douce et mélancolique par Hans Dalning, le *Christ mort entouré de Marie, de Madeleine et de saint Jean*, par Albert Altdorfer.

Nous voici arrivés à la salle contenant les dix Rembrandt : le portrait de *Kunstlers* est d'une grande crânerie, les effets de lumière sont admirablement concentrés sur la figure et distribués ensuite graduellement dans le reste du tableau ; le *Sacrifice d'Abra-*

ham où le corps d'Isaac brille d'un vif éclat ; la *Sainte Famille,* d'un réalisme très empoignant, nous rendent ces prestigieux effets de lumière qui nous ont fait passer de si bonnes heures à l'Ermitage et à Amsterdam. Rien de plus gracieux que le *Sommeil de l'enfant* dont la main droite repose dans un mouvement très naturel. La Vierge, un portrait sans doute, retient dans sa main les petits pieds de Jésus ; le *Christ portant sa croix* est aussi une des belles œuvres du grand peintre hollandais. Les cinq tableaux de Ferdinand Bol mériteraient presque d'être signés de la signature de son maître Rembrandt.

Le *Portrait d'un jeune homme* par Carel Fabritius est une œuvre peinte aussi chaleureusement, en vive lumière. Quel régal pour la vue que de pouvoir s'arrêter longtemps devant les Adrien van Ostade, les Gerard Terburg et devant le Michel Sweerts (chevalier Swartz ou Swarts ou encore Michele Suars, comme on l'appelait à Rome) ;

quelle vérité d'expression dans les 4 têtes de son charmant tableau ! Voyons encore Franz van Mieris ; les Gérard Dou ; les Jan Steen et surtout le délicieux *Intérieur hollandais* de Pieter de Hooch avec ses effets de lumière venant du fond du tableau, comme nous l'avons déjà constaté à propos du petit tableau de ce maître que nous possédons au musée du Louvre et de ses œuvres nombreuses qui proviennent de la galerie du financier Van der Hopp et se trouvent aujourd'hui disposées dans le merveilleux musée d'Amsterdam. Nous avons noté sur notre calepin que la Pinacothèque renfermait dix-neuf Philippe Wouverman, deux Paul Potter qui, avec les deux Karel Dujardin, dans une donnée et une coloration toutes différentes, feraient de belles illustrations aux *Géorgiques ;* ajoutez-y trois Salomon Ruysdaël et huit Jacob Ruysdaël d'une superbe facture et d'un aspect très romantique ainsi qu'un paysage d'un charme très pénétrant d'Hobbema. Pour ne point quitter ces belles

campagnes de Hollande, admirons les Jan Van Goyen, les Adrien et les Guillaume Van de Welde, les Nicolas Berchem ainsi que les Van der Meer, tous ces maîtres qui s'entendent si bien à nous rendre, avec un fini d'exécution qui n'est jamais puéril, ces paysages profonds aux horizons très lointains, dans une atmosphère humide et sous la blonde lumière de ce doux et savoureux pays de Hollande.

N'ayons garde d'oublier les quatre natures mortes de Jean David de Heem et les trois de son fils Cornelis, non plus que les deux natures mortes d'Abraham Van Beyeren, toutes colorées de fruits aux tons variés et brillantes de cristaux et d'argent. Douze autres natures mortes de Jean Weenix et sept autres de Franz Snyders complètent aussi cette série.

Indépendamment des artistes flamands que nous avons déjà nommés, arrêtons-nous devant un beau *Portrait d'homme* de Jost Van Cleef qui semble dans une parfaite

sérénité d'esprit nous faire des yeux et du geste une démonstration ; François Pourbus le jeune, Paul Bril, Jan Brueghel avec ses paysages remplis d'une foule animée et d'une basse-cour picorante, ou encore ses beaux jardins fleuris où Rubens qui ne dédaignait pas d'être son collaborateur, peignait dans le ciel des amours ailés soutenant des guirlandes et jetant des fleurs à la déesse Flore et à ses nymphes. Plus loin, voici Cornelis de Vos avec ses groupes de portraits très expressifs, Théodore Rombouts, Gaspard de Crayer, les dix-huit Adrien Brouwer avec des scènes de cabarets, deux tableaux du vieux Téniers, vingt-huit toiles de Téniers le jeune, où les fumeurs au nez trognognant fêtent les kermesses; un paysage de Lodewick de Vadder, un autre représentant une bergère endormie près de ses vaches et de ses moutons, de Jan Siberechts. Pour finir cette brillante école flamande par le maître si puissant, si distinguée, si personnel, à qui

l'influence même de Rubens dont il dirigea si longtemps à Anvers l'atelier où travaillaient 105 élèves, n'a pu enlever l'originalité, étudions les 42 tableaux d'Antoine Van Dyck. Parmi les plus beaux à citer, n'hésitons pas à nommer la *Vierge*, l'*Enfant Jésus* et *saint Jean-Baptiste ;* le *Christ en croix ;* la *Fuite en Égypte ;* quatre *Mort du Christ ;* le *Supplice de saint Sébastien ; Suzanne au bain ;* le *Portrait du jeune marquis de Mirabella ;* celui de *Spinola ;* celui d'*Alexandre de Croÿ ;* de *Jan de Wael ;* de *Marie de Médicis ;* de *Thomas de Carignan ;* de *Marguerite de Lorraine ;* de *Gustave Adolphe de Suède ;* d'*Albert de Wallenstein ;* du *général Tilly ;* de *Jean de Nassau ;* de *Jean Brueghel*, etc., etc. Chacun de ces portraits a bien sa physionomie propre, il arrête les yeux et saisit la pensée, on y trouve le caractère du personnage rendu par les procédés artistiques les plus parfaits et une connaissance philosophique de l'homme qui nous fait revivre les personnages mieux que les rensei-

gnements souvent infimes que recueillent les érudits.

La Pinacothèque ne renferme que 64 tableaux peints par des maîtres français. Nous débutons avec Clouet, ce maître portraitiste de la Renaissance, et Valentin, de Coulommiers, dont je prépare la biographie en ce moment, et qui eut la bonne fortune, dans sa courte existence de 34 ans, de recevoir les encouragements du pape Urbain VIII Barberini et de laisser une œuvre considérable pleine d'action et d'un chaud coloris. Nous admirons ensuite à Munich deux Simon Vouet, quatre Nicolas Poussin dont une *Mise au tombeau* de grand style; quatre Claude Lorrain des plus poétiques; deux Le Sueur et un Sébastien Bourdon; deux Bourguignon; la *Madeleine* et l'*Évangéliste saint Jean*, de Charles Le Brun; le portrait de *Turenne*, par Philippe de Champagne; les *Sièges de Dôle*, *Tournai*, *Oudenarde* et *Lille*, de Van der Meulen; un portrait très expressif de *Fénelon*, par Joseph Vivien; un

François Lemoine ; un Nicolas Largillière ; 7 tableaux de Claude Joseph Vernet ; un Chardin et une délicieuse *tête de jeune fille,* de Jean-Baptiste Greuze.

Les écoles italiennes sont représentées par le *Christ en croix,* de Giotto ; le *Supplice des saints Cosme et Damien,* de Fra Giovani da Fiesole ; une délicieuse *Vierge avec l'enfant Jésus,* de Fra Filippo Lippi ; une *Mise au tombeau* très dramatique, de Boticelli ; une *Descente de croix,* de Marco Basaeti ; la *Vierge adorant l'Enfant Jésus,* dans un délicieux paysage tout émaillé de fleurs, de Francesco Robolini (Francia) ; de Bernardino Luini, une *Sainte famille ;* une *Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus* et un portait de *jeune homme,* de Raphaël, un André del Sarte, trois Garofalo ; le *Mariage mystique de sainte Catherine avec l'Enfant Jésus,* de Lorenzo Lotto ; un *portrait* de Palma le vieux ; un *portrait de Charles-Quint* et la *Flagellation du Christ,* par Titien ; un *portrait* très chaud de coloris *d'André Vésale,* par le Tintoret ;

5 tableaux de Véronèse; un *saint Jérôme* d'une grande vigueur d'exécution du Bassan (Giacomo da Ponte); deux Guido Réni, l'un d'eux *Apollon et Marsyas;* quatre Bronzino; la *Vierge et l'Enfant Jésus*, de Jules Cesar Procaccini; un *Enfant Jésus* tenant des fleurs, trop gracieux et tout à fait féminisé, de Carlo Dolci; une *Vue de Venise*, d'Antonio Canale, et trois Tiépolo.

L'Espagne n'est représentée que par 36 tableaux, parmi lesquels sept Ribéra; trois Velasquez, dont un portrait très énergique et de grand caractère de *Jeune Espagnol*, et celui de l'*Infante Marie-Thérèse*, fille de Philippe IV et femme de Louis XIV; neuf Murillo; *Saint Jean de Dieu guérissant les paralytiques*, conçu dans le même sentiment que *Sainte Élisabeth de Hongrie soignant les teigneux*, que l'on voit à l'Académie San Fernando de Madrid, et de nombreux groupes d'enfants aux têtes malicieuses, aux vêtements dépenaillés, s'ébaudissant ou croquant des victuailles, dans une facture

qui rappelle celle du pouilleux du même auteur, qui se trouve au musée du Louvre.

Pour être complet, mentionnons en terminant, 5 tableaux d'Adam Elsheimer, et parmi eux l'*Incendie de Troie*, la *Fuite en Égypte*, et une grande peinture décorative et allégorique représentant un *Sacrifice aux dieux* ; 5 Gaspar Netscher des plus gracieux et deux portraits de Balthazar Denner dont la physionomie à la fois fine et énergique vous saisit et dont on peut suivre à la loupe toutes les stries, les rides et les scories de la peau.

En sortant de cette belle galerie, nous allons donner un salut d'adieu au portrait d'*Angelica Kaufmann* peint par elle-même. C'est elle, la blonde artiste aux yeux noirs, à la bouche fine et spirituelle qui fut à Rome la Muse de l'illustre critique d'art, continuateur de Winkelmann, le fermier général Seroux d'Agencourt qui avait quitté Paris plusieurs années avant la Révolution et fut inhumé à Rome le 24 septembre 1814,

avec le cérémonial diplomatique, à Saint-Louis-des-Français [1]. La douce Angelica l'avait devancée dans la tombe.

Après ces développements qu'il nous a été agréable de donner en souvenir des heures, marquées d'une pierre blanche, que nous avons avons passées en cette richissime galerie, nous ne nous étendrons pas sur les monuments de Munich, ni sur la *vieille résidence,* ni sur la *résidence* actuelle ou palais royal. Nous ne décrirons pas le *Festsaalbau* de style Renaissance, avec ses peintures, ses cariatides et ses bas-reliefs. Il nous serait bien agréable aussi — mais l'espace nous manque — de rendre compte des 19 fresques de Gil Schnorr, complétées par de petites peintures dans les voussures et représentant la légende des *Nibelungen* qui sont placées dans le vestibule, la salle des noces, la salle de la trahison, celle de la vengeance

1. (Victor de Swarte), *Les Financiers amateurs d'art,* op. cit., page 53.

et celle des lamentations. Nous sommes entrés, depuis peu d'années, dans la familiarité de ces vieux mythes, grâce à l'intéressante bibliographie Wagnérienne qui a été publiée à propos des représentations de Bayreuth et de l'Opéra et sur laquelle Catulle Mendès a fait de si poétiques conférences.

Ce n'est point ici le lieu non plus de décrire le *Théâtre de la cour* qui est une des plus grandes salles de l'Allemagne, puisqu'elle peut contenir 2,500 spectateurs, non plus que le *Hofgarten* ou jardin de la cour, ni l'*église Saint-Louis* et celle des *Théatins*. Notre but principal est rempli par la visite détaillée que nous avons faite aux œuvres d'art, et après avoir admiré la *Maximiliansstrasse* et les conducteurs de tramways aux grandes redingotes bleu de roi et aux mains gantées de blanc, nous allons prendre le frais au *Jardin botanique*, où les lucioles étoilent de vives lumières les massifs d'arbres, volant de l'un à l'autre et éblouissant nos yeux, et de là nous allons dîner et

passer la soirée dans l'immense salle de la brasserie de *Lœwenbräu* (ou brasserie du Lion) dont nous avions visité déjà l'usine gigantesque.

Ce n'est pas notre faute cette fois, nous devons l'avouer, si les tristes souvenirs de la guerre de 1870-1871 nous sont remontés à l'esprit avec l'apparition sanglante de Bazeilles effondré sous la canonnade et le feu des Bavarois.

Ce sera pour nous une soirée inoubliable que celle que nous avons passée dans cette salle de *Lœwenbräu* où au milieu des éclats du tonnerre qui s'était mis tout à coup de la partie et des éclairs qui n'ont cessé de briller pendant trois heures, nous avons entendu la musique du 32e régiment de Meiningen jouer l'ouverture du *Tannhäuser*, des motifs de *Lohengrin* et enfin une grande machine musicale intitulée sur le programme : *Deutschlands Erinnerungen von 1870-1871*. Ce grand morceau débutait par une phrase large qui était interrompue tout

à coup par le motif de la *Dame blanche* que jouait un flageolet : *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Avec la subtilité d'esprit qui caractérise nos amis de l'Allemagne, cette réminiscence voulait dire sans doute que nous sommes des soldats d'opéra-comique.... Soudain, on entend les sonneries françaises auxquelles répondent les fifres et les tambours de l'armée allemande..., peu à peu nos sonneries sont étouffées et meurent..., les fifres et les tambours dominent sous une canonnade et un crépitement d'armes à feu que rendent les timbales. Après un instant de repos et sous les applaudissements de 9,000 auditeurs frénétiques, — un chien seul aboyait, il n'y avait décidément que lui et nous de Français, — la seconde partie du belliqueux morceau recommence par la même grande phrase du début interrompue cette fois par l'air de : *Partant pour la Syrie,* jouée avec une lenteur béquillarde : ceci doit nous représenter la voiture de Napoléon III traînée au milieu de tous les chaos du champ de ba-

taille. Il n'est pas possible de traduire autrement les intentions délicates de nos vainqueurs. Aux alternances des mêmes sonneries française et allemande succède un tonitruant bombardement suivi de l'hymne national prussien enlevé par tous les instruments de l'orchestre sous les acclamations de la salle frémissante qui se calme après tout ce tapage et se gargarise de bocks géants et nombreux. C'est ainsi que tout se termine en Allemagne. Le chien n'aboyait plus et nous restions songeurs en pensant que si les musiques de tous nos régiments avaient voulu, au début de ce siècle, chanter toutes nos victoires et représenter avec notre air national l'entrée de nos grenadiers dans les diverses capitales de l'Europe, le nombre des sonneries étrangères écrasées sous les fanfares de nos trompettes et de nos clairons eût fait un charivari plus grandiose.... C'est ainsi que nous nous sommes consolés.

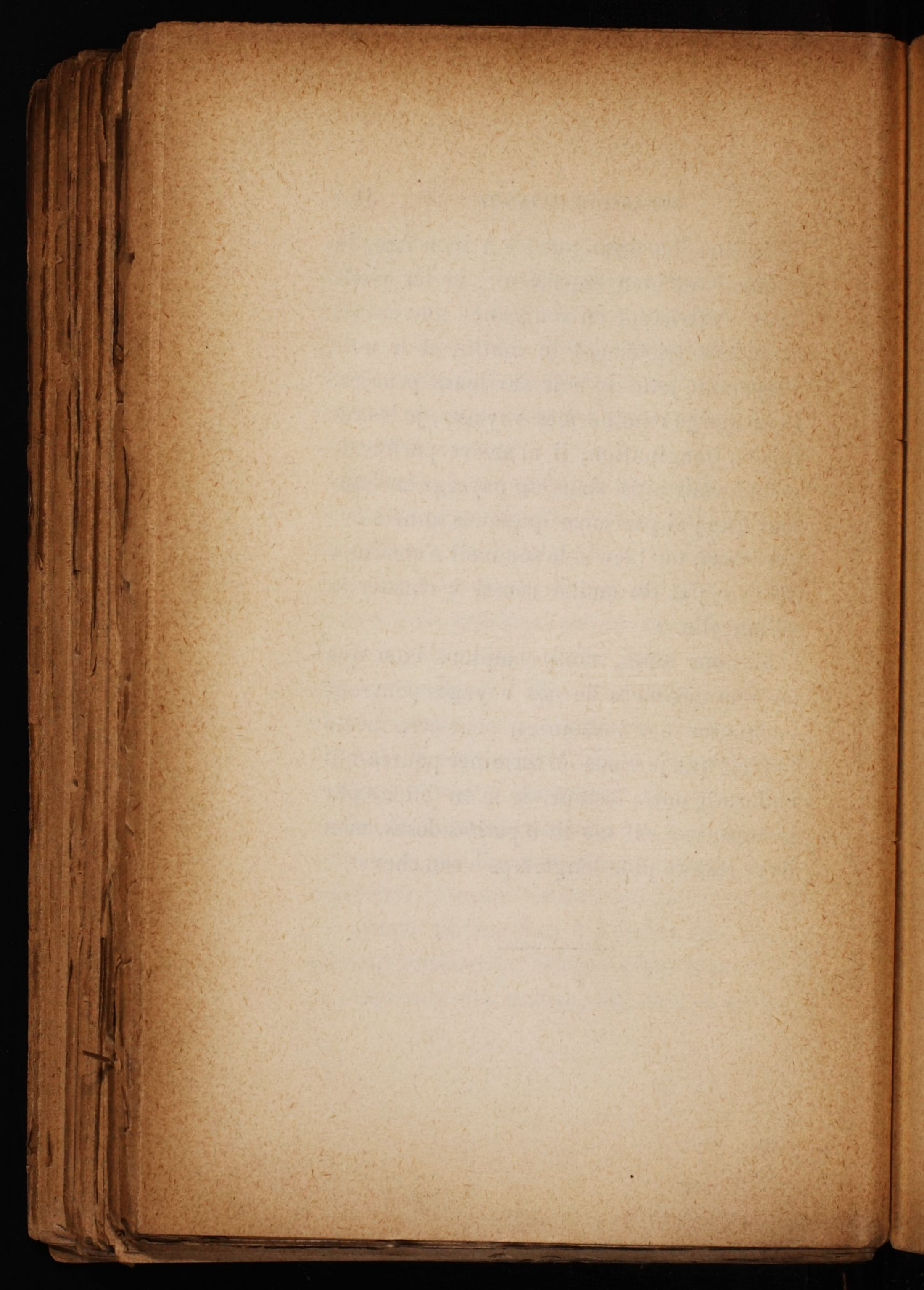
* * *

Le soir nous prenions l'Orient-Express et nous arrivions le lendemain matin dans notre chère ville de Strasbourg que nous quittons le jour même pour arriver à Nancy, où nous attendaient de bons amis à qui nous fîmes le premier récit des principales émotions de ce voyage.

Quelques jours après, je déjeunais dans un ravissant petit palais Louis XVI situé à Versailles à l'extrémité de la Grande avenue de Paris avec un des hommes politiques dont le goût artistique est des plus affinés et qui occupait à ce moment l'une des plus hautes dignités de l'État. Il avait, en homme éternellement jeune, malgré ses 76 ans, que nous célébrions ce jour, utilisé ses vacances parlementaires à parcourir des pays de vieille civilisation et comme on lui demandait : « A quoi bon vous fatiguer ainsi ? » Il répondait, comme l'aurait pu faire un de ces grands philosophes d'Athènes qui s'en allaient pendant des années courir le monde et s'instruire des mœurs, des arts et de la

littérature des étrangers : « A mon âge, le sommeil est bien capricieux, et les vieillards s'attristent en songeant ; souvent ils attendent tristement le matin, et la nuit d'insomnie jette du noir sur leurs pensées. Pour moi je rumine mes voyages, je les refais en imagination, il m'arrive parfois de m'endormir ainsi dans un paysage enchanteur que j'ai parcouru quelques années auparavant, ou bien si le sommeil s'obstine à me fuir, j'ai du moins réussi à chasser la mélancolie. »

Et nous aussi, nous comptons bien que les réminiscences de nos voyages pourront enchanter nos insomnies, peut-être même le récit que je viens de terminer pourra-t-il endormir notre lecteur. Je m'en félicite par avance, car s'il me lit à petites doses, mon livre restera plus longtemps à son chevet.



PREMIER APPENDICE

Du chauffage et de la ventilation au théâtre de Francfort.

C'est l'Opéra de Vienne qui a servi de modèle au théâtre de Francfort, modèle qui a encore été dépassé en ce sens que la vapeur est la seule source de chaleur dans tout l'édifice. Dans les parties du bâtiment où se trouve l'administration, dans les chambres où l'on s'habille et les salles de répétition, en un mot, dans toutes les pièces servant au personnel du théâtre, et aussi sur la scène, sont posés les tuyaux pour la vapeur qui servent au chauffage, placés dans les pièces mêmes et généralement en forme de serpents dans les niches des fenêtres, de telle façon que l'air qui entre de dehors au-dessous des fenêtres pour la ventilation se trouve déjà chauffé en hiver avant de pénétrer dans la chambre. C'est au moyen d'une poignée tournante placée au dormant de la fenêtre que l'on manipule le système qui permet, selon

les besoins, d'intercepter l'air extérieur et de réduire l'effet du serpent sur l'air de la chambre ou de le fermer complètement. En face des fenêtres, l'air a l'occasion de s'échapper en hiver ; il sort au-dessus du plancher en été.

Le chauffage des pièces destinées au public se fait un peu différemment en ce sens que l'air qui a été déjà chauffé dans le souterrain est conduit dans les différentes pièces comme dans les systèmes ordinaires de chauffage à air, avec la différence qu'ici toutes les parties ont des dimensions très grandes. Il est attribué pour chacun des 2,000 spectateurs 40 mètres cubes d'air frais par heure, qui sont puisés dans un réservoir situé au-dessous du vestibule. Ce collecteur est en communication avec l'air extérieur par deux grands canaux souterrains et des puits d'air grillés des deux côtés du théâtre, masqués dans des bosquets.

En hiver, le chauffage peut commencer déjà dans ce réservoir au moyen de grands serpents à vapeur, tandis qu'en été il s'opère un refroidissement parce que l'air doit traverser un triple voile d'eau avant d'entrer dans le ventilateur. Celui-ci, d'un diamètre de 3 mètres environ et faisant 90 à 120 tours à la minute, est actionné par une machine à vapeur

de 15 chevaux et aspire la quantité nécessaire de 80,000 mètres cubes d'air, minimum par heure, pour le distribuer au moyen de grands canaux dans la cave la plus basse, dite réservoirs d'air froid, c'est-à-dire dans ses différents compartiments. La régularisation se fait au moyen des soupapes à air froid.

Ces réservoirs d'air froid sont en communication directe avec les deux étages supérieurs du souterrain partagé en trois (chaque étage ayant à peu près 2 mètres de hauteur) au moyen d'appareils dits mélangeurs, de grands cylindres en tôle suspendus perpendiculairement avec des anneaux et des couvercles fermant bien. De cette façon, l'air peut pénétrer du réservoir d'air froid par une ouverture circulaire autour du cylindre dans les chambres à chauffage, traversées par de minces tuyaux à vapeur pour entrer une fois chauffé par une ouverture circulaire dans le plafond de ces pièces dans des chambres dites chambres de mélange ; pendant qu'en même temps l'air arrive directement par le cylindre du réservoir à air froid dans cet étage supérieur et se mélange ici complètement en passant sous un large couvercle au-dessus du bord du cylindre avec l'air montant d'en bas qui a déjà été chauffé.

Ce système aussi bien que toute l'installation centralisée pour laquelle les soupapes des nombreuses conduites de vapeur, les appareils de condensation, les chaudières à vapeur sont placés chacun dans une pièce à part (dans la cour du magasin à décorations), a pour but de diminuer, sans aucune perte de temps, la température de l'air dans les limites nécessaires et de suffire avec succès aux exigences qui se présentent pour quelques heures seulement.

Des chambres à mélange qui sont distribuées suivant les différents groupes de pièces au-dessous de celles-ci, l'air chauffé entre au degré voulu par des conduits aussi verticaux que possible dans les pièces correspondantes et cela immédiatement au-dessus du plancher. Seulement, dans les loges l'air pénètre partout dans tous les rangs, directement par le plancher, au moyen de grilles en fer ou par les fentes laissées entre les barreaux des terrasses dans les pièces, de façon qu'il est conduit pour ainsi dire à chaque fauteuil.

De même que des conduits amènent l'air du dehors, d'autres conduits le chassent à l'extérieur en le faisant remonter jusqu'à la cheminée du lustre, d'où il s'échappe à travers la coupole à jalousies.

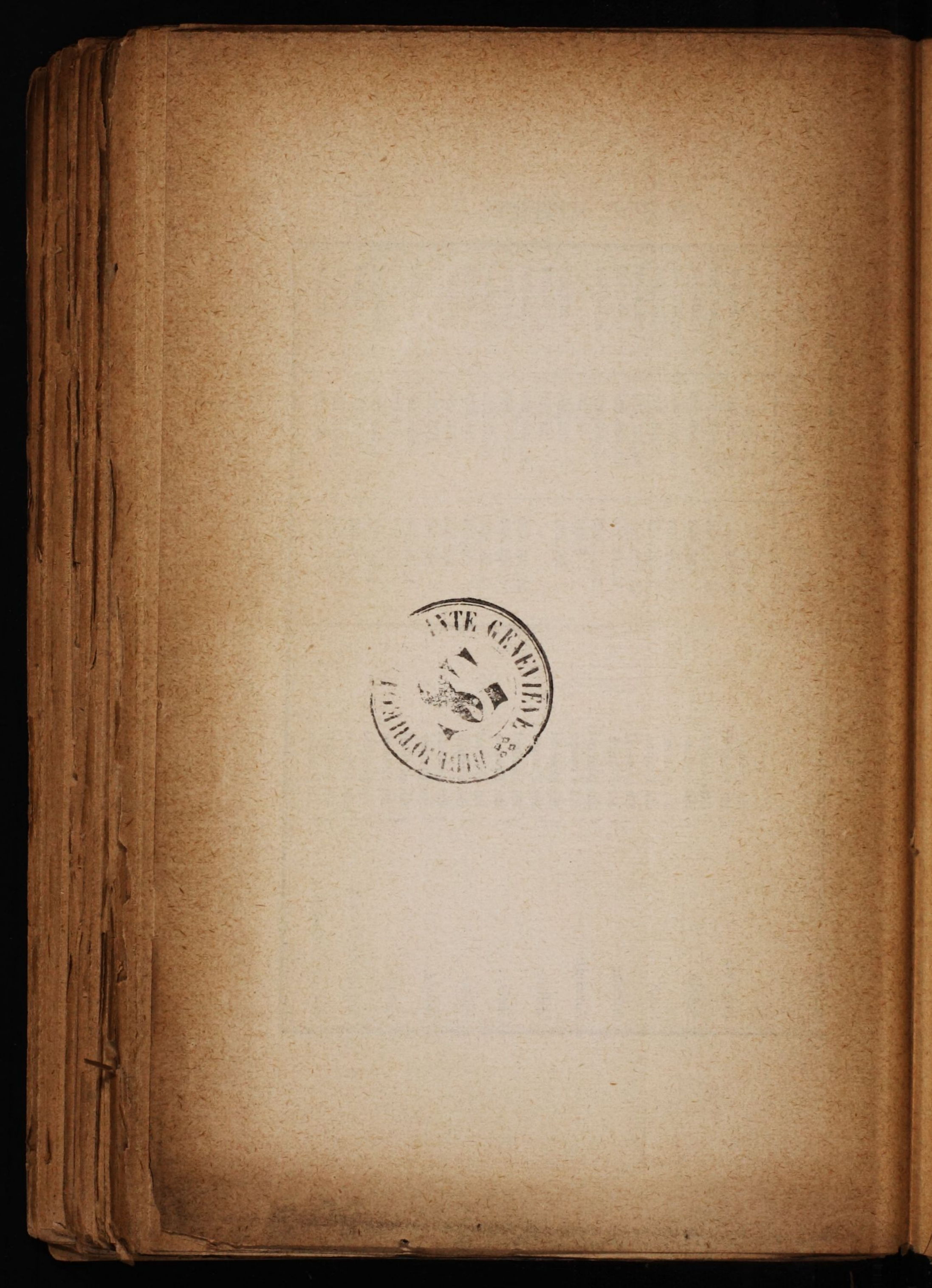
Comme de son côté le ventilateur dans le souterrain exerce une pression sur tout le mouvement de l'air dans l'édifice, aussi bien l'air chaud produit par les becs « soleil » au plafond de la salle doit servir pour obtenir un plus grand effet d'expiration. Cet air chaud qui est d'abord reçu et conduit par un système de tuyaux entre seulement à une certaine hauteur librement dans la cheminée du lustre. Si, en été, l'égalité des températures extérieure et intérieure demande encore une impulsion pour donner un mouvement ascensionnel à l'air, cette impulsion est donnée par un exhausseur placé tout à fait en haut à la base de la coupole; il a environ 3 mètres de diamètre et est actionné par la machine du ventilateur au moyen d'une corde en acier, il fait toujours 15 tours par minute de plus que le ventilateur.

Pour le maniement facile des nombreuses portes ou soupapes dont quelques-unes ont plusieurs mètres carrés et qui, comme il a été dit, règlent non seulement l'aspiration de l'air au souterrain, mais aussi l'expiration dans la cheminée de la coupole, leurs aiguilles sont toutes réunies dans une pièce spéciale, la chambre de contrôle.

C'est ici que l'ingénieur de service observe pendant la représentation la température des différentes pièces qui lui est indiquée électriquement et qu'il manie ensuite tout l'appareil en ouvrant ou fermant les portes, les soupapes à vapeur, en assurant la marche du ventilateur, etc.

		1887.	1888.	1889.
Froment	En général	135,249,584	214,728,936	190,545,698
	En France	15,859,041	24,359,290	18,396,491
Seigle	En général	78,213,146	107,270,386	84,287,902
	En France	633,882	1,494,205	1,106,843
Orge	En général	59,129,738	80,030,890	61,817,641
	En France	2,141,122	3,090,902	1,555,864
Avoine	En général	61,170,518	88,071,764	70,142,206
	En France	6,619,530	10,934,827	4,557,802
Sarrasin	En général	2,611,665	2,060,178	1,516,092
	En France	8,210	6,105	»
Millet	En général	207,294	706,134	279,728
	En France	»	33,298	10,596
Maïs	En général	34,067,630	22,109,260	26,900,523
	En France	2,853,875	2,877,246	4,142,011
Pois	En général	4,221,923	6,473,742	4,135,560
	En France	84,694	115,238	85,590
Fèves	En général	964,006	1,193,682	918,257
	En France	153,562	106,922	45,121
Gruau	En général	1,490,770	2,354,348	1,651,274
	En France	10,071	59,604	»
Farine de froment	En général	3,945,241	4,165,785	3,782,636
	En France	7,372	41,768	16,418
Farine de seigle	En général	3,875,099	4,636,723	3,472,781
	En France	27,472	280,522	167,405

SECOND APPENDICE. 371



VARIATIONS DU COURS DU ROUBLE PENDANT LA PÉRIODE DE 1871 A 1891

(Paris sur Saint-Pétersbourg)

COURS DU ROUBLE-PAPIER A PARIS — PAPIER COURT

(Taux uniforme et constant à Paris, 4 %)

ANNÉES.	JANVIER.		FÉVRIER.		MARS.		AVRIL.		MAI.		JUIN.		JUILLET.		AOUT.		SEPTEMBRE.		OCTOBRE.		NOVEMBRE.		DÉCEMBRE.		RÉSUMÉ.			ANNÉES.	COURS MOYEN de l'escompte à l'étranger.	COURS MOYEN du papier à vue.
	Plus haut.	Plus bas.	Plus haut.	Plus bas.	Plus haut.	Plus bas.	Plus haut.	Plus bas.	Plus haut.	Plus bas.	Plus haut.	Plus bas.	Plus haut.	Plus bas.	Plus haut.	Plus bas.	Plus haut.	Plus bas.	Plus haut.	Plus bas.	Plus haut.	Plus bas.	Plus haut.	Plus bas.	Plus haut.	Plus bas.	COURS MOYEN tel qu'il est donné sur la cote.			
					8 %																									
1871. . . .	"	"	"	"	328	326	328	326	328	326	331	324	331	328	334	328	340	331	349	337	349	344	345	344	349	324	333.81	1871. . . .	8 %	337.14
																			11 octobre, 6 1/2 %		22 novembre, 8 %									
1872. . . .	345	343	344	340	341	340	341	335 1/2	340	335 1/2	342 1/2	339	341	334 1/2	342	337	340	338	345	338	343	338	339 1/2	337 1/2	345	334 1/2	340	1872. . . .	7.80 %	343.40
					4 mars, 6 1/2 %		16 avril, 5 %		7 mai, 5 1/2 %								30 septembre, 7 %		20 octobre, 7 1/2 %											
1873. . . .	340	338 1/2	340	337	340	337	340	334	335 1/2	333	335 1/2	334	335	332	342	332	340	332	337	329	332	328	334	331	342	328	335.31	1873. . . .	6.41 %	338.66
	7 1/2 %																													
1874. . . .	338	332	340	336	340	338	345	337	341	337	344	339	346	341	346	344	346	344	346	342	344	342	343	342	346	332	341.54	1874. . . .	7 1/2 %	344.96
					24 mars, 5 %				12 mai, 4 1/2 %								21 septembre, 5 %		18 octobre, 5 1/2 %											
1875. . . .	343 1/2	340	344	342 1/2	344 1/2	342	343 1/2	341 1/2	342 1/2	339	341	339	345 1/2	340	344	341	342 1/2	339 1/2	341	322	329 1/2	324	327	322 1/2	345 1/2	322	338.35	1875. . . .	5.40 %	341.73
			8 février, 6 %				24 avril, 6 1/2 %						24 juillet, 6 %																	
1876. . . .	324 1/2	316	322	319	324	319	323	321 1/2	328	322	324 1/2	322	326	319	325	323	326 1/2	323 1/2	325	307 1/2	317	292 1/2	305	291	328	291	318.60	1876. . . .	6.07 %	321.79
	6 %																4 septembre, 5 %													
1877. . . .	308 1/2	300	308 1/2	303 1/2	307	303	305	295	"	"	"	"	"	"	"	"	255	250	255	225	255	237	257	248	308 1/2	225	275.78	1877. . . .	5.07 %	278.54
	5 %																													
1878. . . .	275	248	275	263	272 1/2	220	252 1/2	230	256	230	258	253	270	255	266	260	263	250	251	244	248 1/2	241 1/2	243 1/2	236 1/2	275	220	252.58	1878. . . .	5 %	255.11
	5 %																													
1879. . . .	246	235	248	233	245	241 1/2	245	237	242 1/2	235 1/2	247 1/2	242 1/2	262	243	265	257	262 1/2	257	266 1/2	260	263	258	261	257	266 1/2	233	250.44	1879. . . .	5 %	252.94
	7 janvier, 6 %																													
1880. . . .	263	258	268	260 1/2	269	259 1/2	264	259	263	259	267	260	266	259	262	258	262 1/2	254	257 1/2	248	255	248	259 1/2	253	269	248	259.69	1880. . . .	5.98 %	262.29
1881. . . .	262.50	256	264	260	263	258	259	255	257.50	250	254.50	252	263	252	269	262	270	265	270	204	267	262	264	258	270	250	260.740	1881. . . .	"	263.34
1882. . . .	260	251	254	257	253	247	254	249	254	250	252	248	251	246	249	247	249	247	250	246	248	243	246	240	260	240	250.45	1882. . . .	"	252.95
1883. . . .	246	242	250	243	252	246	248	245	249	245	248	243	246	241	246	244	247	245	246 1/2	241	243	239	242 1/2	240 1/2	252	239	244.95	1883. . . .	"	247.39
1884. . . .	242 1/2	239	244	239	255	242	258	252	255	251	253	248	250	248	252	248	254	250	254	252	259	253 1/2	261	257	261	239	250.70	1884. . . .	"	253.20
1885. . . .	262	257	263	258	262 1/2	252	257	236	253	237	255	250	250	246	249	243 1/2	249	243 1/2	247	243 1/2	247	242	245	242	263	236	249.50	1885. . . .	"	252.49
1886. . . .	247	243	245	242	250	243	248	243	246	242	245 1/2	240	244 1/2	242	243	240	243	238 1/2	239	236	238	236	237	230	250	230	241.7	1886. . . .	"	244.11
1887. . . .	235 1/2	229	229	223	227	219	221	218	225	218	228	222 1/2	223 1/2	217	224	217 1/2	224	222	224	220	233	217 1/2	223	216	235 1/2	216	222.77	1887. . . .	"	224.99
1888. . . .	218	215	217	203	208	198	208	206	210	206	233	208	239	234	250	235	272	249	273	263	264	260	258	250	273	198	232	1888. . . .	"	234.32
1889. . . .	267	257	269	263	269	262	268	264	268	261	263	252 1/2	257	255	260	254	260	257	259	356	264 1/2	255	269	259	269	252 1/2	261	1889. . . .	"	263.61
1890. . . .	"	"	272 1/2	268	273	267 1/2	277	269	290	275	289	282	298	286 1/2	304	295	325	304	320	301	307 1/2	287	292 1/2	283	325	267 1/2	289.52	1890. . . .	"	292.41
1891. . . .	293	287 1/2	293	286	296	290	300	293	300	291	299 1/2	284	285 1/2	264	269	249	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	1891. . . .	"	"

MODÈLE D'UN BILAN HEBDOMADAIRE DE LA BANQUE DE RUSSIE

I. — Compte du fonds d'échange et des billets de crédit.

ACTIF

1° Encaisse métallique :

Or au prix nominal	210,379,349 95	211,505,032 09
Argent	1,125,682 14	
2° Découvert du Trésor pour les billets de crédit		568,527,205 91
		780,032,238 »

PASSIF

1° Billets de crédit en circulation	780,032,238 »
	780,032,238 »

II. — Compte des opérations commerciales.

ACTIF

	A la banque.	A ses comptoirs et succursales.	Total.
1° Caisse :			
a) Billets de crédit	58,786,103 »	59,089,000	117.875,103 »
b) Or et argent	92,985,117 73	2.082,000	95.067,117 73
c) Menue monnaie	772,749 »	5.297,000	6,069 749 »
Totaux	152,543,969 73	66,468,000	219,011,969 73
2° Effets escomptés	17,778,026 33	65,537,000	83,315,026 33
3° Avances en comptes spéciaux, garanties par des effets	12,901,449 05	1,949,000	14,859,149 05
4° — — — par des fonds publics.	19,797,160 24 1/2	5,726,000	25,523,160 24 1/2
5° — — — par des marchandises	1,904,225 54	»	1,904,225 54
6° Avances sur marchandises [1]	6,120 »	6,651,000	6,657,120 »
7° — sur fonds publics [1]	6,910,034 12 1/2	18,840,000	25,750,034 12 1/2
8° — sur actions et obligations	10,956,077 »	2,250,000	13,206,077 »
9° Avances aux propriétaires de biens ruraux (Loi du 24 janvier 1884)	71,970 .»	8,553,000	8,621,970 »
10° Obligations en souffrance	29,579 18	»	29,579 18
11° Sommes remises au Lombard de Saint-Pétersbourg pour prêts sur gages	4,575,000 »	»	6,654,000 »
12° Sommes remises au Lombard de Moscou pour prêts sur gages.	2,079,000 »		
13° Effets en souffrance	590 »	466,000	466,590 »
14° Valeurs publiques appartenant à la Banque	215,316,862 48	1,765,000	217,081,862 48
15° Valeurs publiques achetées pour compte des commettants . .	539,586 32	»	539,586 32
16° Dépenses d'administration de la Banque, des succursales et autres.	590,436 77	4,848,000	31,690,578 24
17° Divers	26,252,141 47		
18° Comptes des succursales avec la Banque	» »	161,367,000	161,367.000 »
19° Sommes à l'étranger	135,893,481 04	»	135,893.481 04
20° Fonds métallique servant de remboursement des quittances de la Banque	193,894 39	»	193.894 39
Totaux	608,339,603 67	344,420,000	952,759,603 67

De plus, dépôts en garde :

a) Appartenant à des particuliers et à des institutions privées :

Or et argent, d'après l'évaluation des déposants . . . . 5,800,682 r. 41 k.

Titres et documents . . . . 1,034,047,935 r. 83 k.

dont 84,858 dépôts de 2,054,879 titres pour une somme de 875,896,567 r. 18 k. de titres non métalliques ; 6,652 dépôts de 1,011,032 titres pour une somme de 158,151,368 r. 65 k. métalliques.

b) Or et argent appartenant au Trésor au prix nominal . . . . 40,635,861 r. 06 k.

c) Valeurs publiques au prix nominal en commission . . . . 350,529 r. 40 k.

Dépôts aux comptoirs et succursales au 1er mai 1891 :

a) Or et argent . . . . 720,036,100 r.

b) Fonds publics et documents . . . . 1,656,680 r.

PASSIF

	A la banque.	A ses comptoirs et succursales.	Total.
1° Capital de fondation	11.950,000 »	13,050,000	25,000,000 »
2° Capital de réserve	3,000,000 »	»	3,000,000 »
3° Capital destiné à la construction des bâtiments des succursales de la Banque	767,539 91	»	767,539 91
4° Dépôts à intérêts à terme à 3 1/2 % et 4 1/2 %	2,600,978 15	36,913,000	39,513,978 15
5° A vue à 2 %	20,714,104 40	101,121,000	124,835,104 40
6° Comptes courants :			
a) Des particuliers et des institutions privées.	61,765,509 63	61,401,000	123,166,509 63
b) Département du Trésor	45,056,462 82	»	45,056,462 82
c) Trésor de Saint-Pétersbourg (revenus de l'État) . . .	803,197 67	10,734,000	11,537,197 67
d) Diverses sommes du ministère des finances	28,940,224 35	»	28,940,224 35
e) Des autres administrations et particuliers	7,497,972 39 1/2	61,468,000	68,965,972 39 1/2
7° Intérêts dus aux déposants de la Banque.	982,967 68		
8° Sommes transitoires	24,106,672 47	5,781,000	30,870,640 15
9° Divers	» »		
10° Billets à ordre et télégrammes	36,529,897 45	39,121,000	75,659,897 45
11° Compte de la Banque de Pologne en liquidation.	» »	7,343,000	7,343,000 »
12° Compte de la Banque avec des succursales	83,511,067 54	»	83,511,067 54
13° Intérêts perçus en 1890 sur les opérations de l'année 1891.	1,424,917 61	4,488,000	5,912,917 61
14° Profits nets de l'année 1889	4,939,595 93	»	4,939,595 93
15° Profits et pertes de l'année 1890	5,704,709 77 1/2	»	5,704,709 77 1/2
16° Billets de crédit émis provisoirement (oukase du 1er janvier 1881).	266,263,146 »	»	26,6263,146 »
17° Sommes destinées au remboursement des billets de la Banque de l'État 5 % première émission, sortis au tirage, ainsi qu'au paiement des coupons échus avant le 1er janvier 1887	1,586,745 50	»	1,586,745 50
18° Quittances métalliques en circulation	193,894 39	»	193,894 39
Totaux	608,339,603 67	344,420,000	952,759,603 67

Le Gouverneur de la Banque de Russie,

J. Joukovsky.

1. Les obligations en souffrance dans les comptoirs et dans les succursales sont comprises dans les chiffres généraux des avances sur fonds publics, actions et obligations.

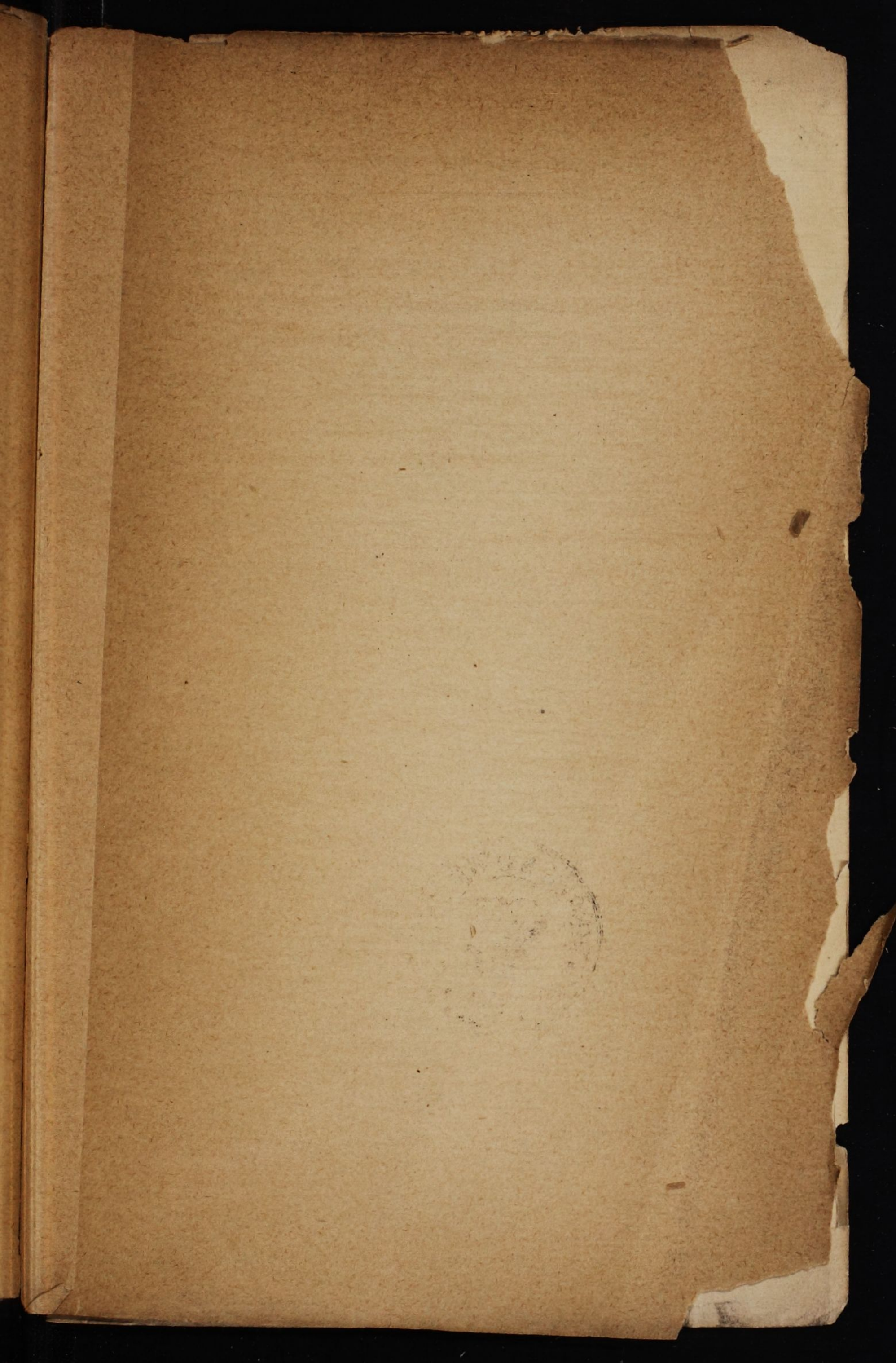
TABLE DES MATIÈRES

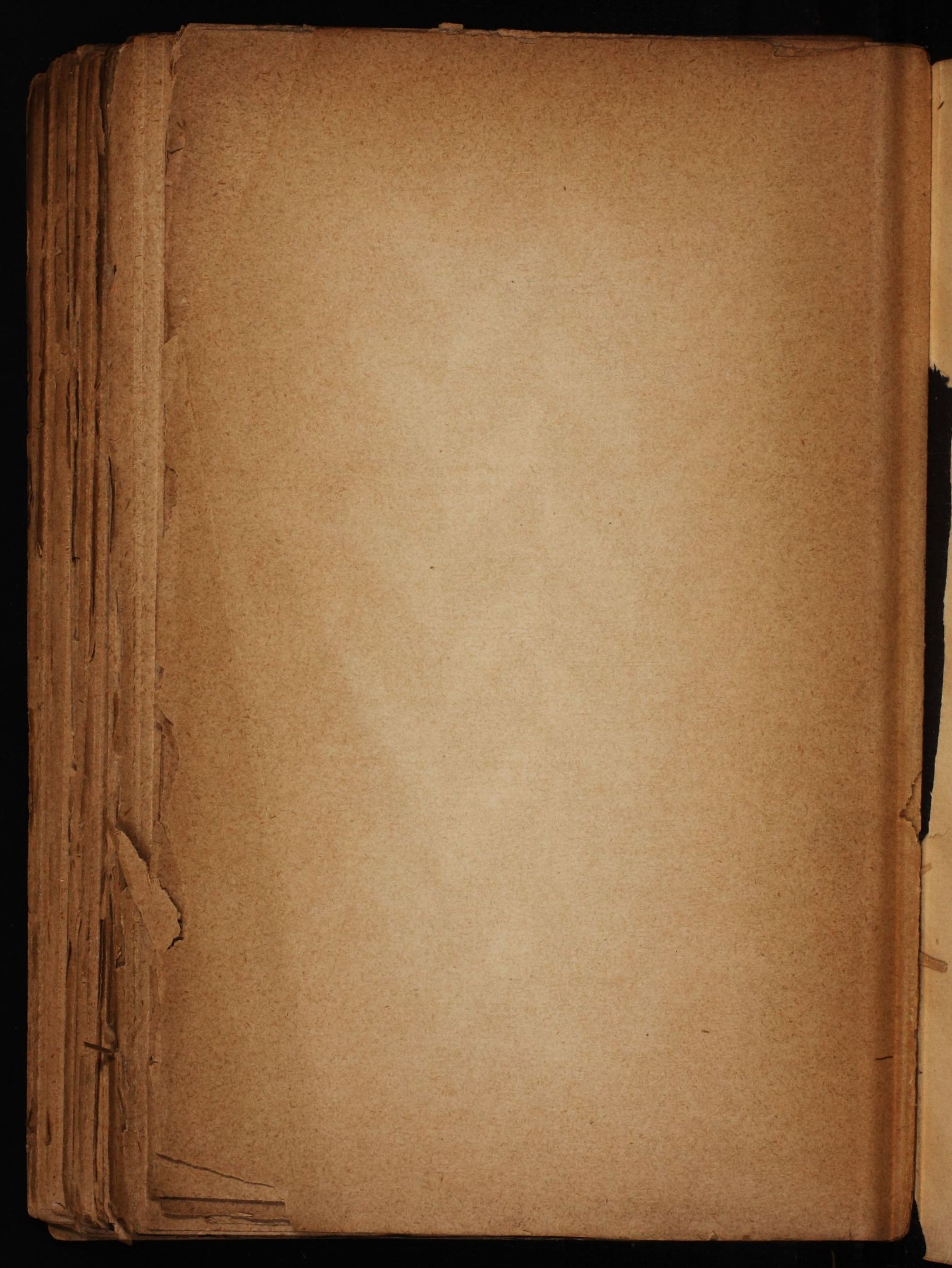
TROISIÈME PARTIE

RETOUR EN FRANCE



Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.





Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

